This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

La 18.318

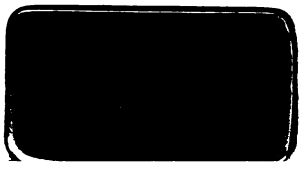
Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

Class of 1839

This fund is $10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"



Ls 18.318

UNIVERSITÉ DE GAND.

RECUEIL DE TRAVAUX

PUBLIÉS PAR

LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

33me FASCICULE

ÉTUDE

SUR

Les Métaphores et les Comparaisons

DANS LES ŒUVRES EN PROSE

DE

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE

Par D. STEYNS,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

GAND

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE E. VAN GOETHEM

Rue des Foulons, 1 (près de l'Université).

1907.

ÉTUDE

SUR

Les Métaphores et les Comparaisons

DANS LES ŒUVRES EN PROSE

DE

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE.

CHAPITRE I.

Les Métaphores et les Comparaisons

EMPRUNTÉES A LA

VIE MILITAIRE.

I.

Il est inutile, je pense, d'insister sur le caractère si foncièrement militaire des Romains : c'est un point qui a été mis en lumière par tous les grands historiens modernes de Rome, et tout ce qu'on en dirait après eux ne pourrait être que des répétitions sans intérêt. D'autre part, les principaux historiens de la littérature romaine, les auteurs d'ouvrages sur le style des Anciens (1), et même certains éditeurs d'œuvres littéraires latines (2), ont montré jusqu'à quel point les productions littéraires des Romains portent l'empreinte de cet amour pour tout ce qui touche à l'existence du soldat. Déjà du temps de Plaute il existait tout un arsenal de métaphores et de comparaisons empruntées à la vie des camps, aux ruses de guerre, à la rude discipline, en un mot à tout ce qui de près

(1) Par exemple : *Charakteristik der lateinischen Sprache*, par F. O. Weise, pp. 27-29 de la 1re éd. = 10-13 (2e éd., Leipzig, Teubner). Cf. aussi R. Pichon, *De Sermone amatorio apud Latinos elegiarum scriptores* (Paris, Hachette, 1902) : « Has omnes similitudines, quae ad bellum pertinent et ad victoriam et ad imperium victoria partum, eo libentius in usu habuerunt Latini poetae quod eorum civibus nulla magis verba, quam ea quae ad militiam, victoriam, dicionem, potestatem spectabant, vel nota poterant esse vel cara. »

(2) Par exemple O. F. Lorenz, *Ausgewählte Komödien des T. M. Plautus*, 3tes Bändchen : *Miles gloriosus*, Préface, pp. 57, 58 et 59.

ou de loin a rapport avec cette armée romaine si forte et si puissamment organisée, qui a fait de Rome la maîtresse du monde. Il va de soi que beaucoup de ces figures de style ont passé de l'un à l'autre écrivain, et ont fini par devenir le patrimoine commun des poètes et même des prosateurs postérieurs; néanmoins, les auteurs dont le style se distingue par l'originalité, la vivacité ou la couleur pittoresque, ont su trouver dans ce domaine des comparaisons inédites, hardies et d'autant plus frappantes. Avant d'en venir à Sénèque, dont le style est des plus remarquables à cet égard, il convient de passer rapidement en revue les diverses phases de l'emploi des métaphores militaires dans la littérature latine.

D'abord, la langue populaire de Rome fourmillait elle-même de métaphores vives, naturelles, d'une puissance et d'un relief extraordinaires dans leur trivialité, et souvent même leur brutalité (1). Ces métaphores sont empruntées, comme il est tout naturel, aux occupations journalières des Romains, à leur manière de vivre et de penser. Le plus grand nombre est tiré de la vie militaire, du droit et de l'agriculture (2); d'autres sont prises à la chasse, à la politique, au commerce. Si on veut se convaincre de la richesse exceptionnelle de la langue populaire de Rome en ce domaine, on n'a qu'à lire par exemple, à défaut des atellanes et des mimes (dont nous n'avons plus que des titres et quelques fragments), les comédies de Plaute (3) : tous les critiques et les historiens de

---

(1) Le même phénomène se présente d'ailleurs dans toutes les langues ; on n'a qu'à se rappeler le mot fameux de Dumarsais : « Il se fait plus de tropes en un jour à la Halle qu'en un an à l'Académie. ».

(2) Cf. O. Weise, *op. cit.*, p. 114 = p. 125 : « Besonders beliebt aber waren beim römischen Volke Metaphern aus dem Bereiche des Militärwesens und der Jurisprudenz; beide Gebiete lagen dem Römer so am Herzen, für sie hatte er so viele angeborene Neigung und Befähigung, dass er für sie und in ihnen lebte. »

(3) Je parle avant tout ici des métaphores *populaires*, que Plaute a recueillies fidèlement sur les lèvres des gens du peuple; celles qui sont personnelles au poète sont d'ordinaire soutenues et prolongées, parfois même jusqu'à l'excès.

la littérature latine ont célébré à l'envi « ces torrents de métaphores et d'épithètes qui coulent avec une impétuosité et une ampleur vraiment lyriques » (1).

Parmi les métaphores de Plaute, celles qui sont empruntées à la vie militaire ne sont certes pas les moins nombreuses. C'est d'ailleurs assez compréhensible si on se rappelle le thème ordinaire de ses comédies : lutte entre le « servus » et le « leno » au sujet d'une « meretrix », embûches tendues par le « servus » au « senex » pour lui escroquer une somme destinée à favoriser les aventures galantes de son jeune maître; ruses de guerre imaginées par le « servus » pour duper un « leno », un « miles gloriosus » ou une vieille ganache de père... Voilà bien le moment ou jamais de parsemer le dialogue de ces métaphores militaires que Plaute savait devoir ravir ses auditeurs (2)!

La tragédie romaine, dont la valeur éminente ne doit pas se mesurer au petit nombre de vers qui en subsistent, est également remplie de ces métaphores et comparaisons militaires, auxquelles les tragiques romains savent donner un relief si saisissant dans leur brièveté. « Les héros des vieux tragiques sont des légionnaires romains ou des stoïciens anticipés » (3).

La satire romaine devait, elle aussi, nécessairement, abonder en métaphores prises à la guerre et aux combats : la satire

---

(1) R. Pichon, *Histoire de la littérature latine*, p. 67 de la 2e édition (Paris, Hachette, 1898).

(2) Voir au sujet des métaphores militaires dans Plaute l'ouvrage de Lorenz cité plus haut (p. 58), et surtout : Wollner, *Die auf das Kriegswesen bezüglichen Stellen bei Plautus und Terentius* (Programme, Landau, 1892).

(3) R. Pichon, *op. cit.*, p. 50. — Un fait d'ailleurs montre clairement que les tragiques romains étaient familiarisés surtout avec les métaphores militaires : en dehors de ces métaphores et comparaisons militaires qui font un effet superbe parce qu'elles jaillissent spontanément, en dehors de quelques autres, empruntées à l'agriculture ou au droit, les tragiques romains n'ont pas su, comme leurs modèles grecs, vivifier leur style : « Les images, les comparaisons colorées, les épithètes expressives, toute cette fleur de poésie élégante et fraîche se dessèche entre leurs mains brutales » (Pichon, *op. cit.*, p. 50).

n'est-elle pas, par un de ses caractères principaux, une attaque, où l'auteur prend l'offensive contre ses ennemis, réels ou fictifs? « Satira tota nostra est, » a dit Quintilien; les goûts belliqueux des Romains, joints à leur esprit frondeur et à leur tendance moralisatrice, nous donnent la clef de cette originalité.

Le premier satirique romain digne de ce nom, Lucilius, est un réaliste hardi, et les métaphores qu'il emploie (parmi lesquelles un nombre considérable sont tirées de la guerre), sont d'un pittoresque achevé.

Varron, dans ses Ménippées, continue la tradition. « Dans les expressions militaires, « hostem », « defensorem », on retrouve les dispositions belliqueuses du peuple conquérant : l'humanité est partagée en deux camps, conception simple et virile » (1).

Le grand poète-philosophe Lucrèce, passionné et combatif quand il s'agit de défendre ses idées favorites, emploie bien souvent aussi des comparaisons militaires, afin de frapper davantage l'esprit du lecteur.

Pour la prose de cette époque, nous n'avons à citer, en dehors de Varron, que Cicéron.

Le style de Cicéron avait le mérite de se plier admirablement aux circonstances : tantôt travaillé et orné savamment de toutes les fleurs de la rhétorique, tantôt fougueux et coulant de source, il savait à l'occasion, surtout dans cette merveilleuse correspondance intime, prendre un ton d'un naturel exquis et s'enrichir sans contrainte de ces métaphores fortes et pittoresques que les lettrés les plus délicats ne dédaignent point de cueillir sur la bouche du peuple. Cicéron, qui, on se le rappelle, recommandait aux futurs orateurs d'étudier aussi, à côté d'autres sciences, l'art de la guerre, a employé lui-même nombre de métaphores militaires vraiment originales.

Si de l'époque de la République nous passons aux premières

---

(1) Pichon, *op. cit.*, p. 110.

années de l'Empire, nous remarquerons aussitôt un état d'esprit sensiblement différent de celui d'Ennius et du vieux Caton.

Petit à petit, la société romaine s'affine; la force brutale, la violence qui règne partout répugnent de plus en plus aux Romains policés graduellement par la civilisation hellénique. La littérature elle-même subit cette influence, et les poètes nouveaux se tournent de préférence vers les Alexandrins dont la poésie un peu mièvre et subtile plaît à leur goût raffiné. Les métaphores militaires restent cependant aussi nombreuses que jadis dans la littérature latine, mais de naturelles et primesautières qu'elles étaient, elles se font maniérées, et témoignent d'une recherche puérile. Les longues allégories que l'on retrouvera plus tard en France dans le Roman de la Rose et dans les élucubrations indigestes de d'Urfé et de Mlle de Scudéry jouissent d'une faveur générale. Ce ne sont que parallèles entre le jeune guerrier et le « damoiseau muguet », entre les veilles inquiètes des soldats et celles de l'amoureux aux abois, entre les ruses de guerre d'une armée en campagne et les « embûches » tendues aux dulcinées rétives. Jadis, au char de l'Imperator triomphant on attachait les grands vaincus, et dans le cortège du conquérant figuraient les prisonniers ennemis et le butin emporté par les soldats; dans les poèmes des disciples de Calvus, le général qui triomphe est représenté par l'Amour, les captifs sont la Raison et la Pudeur, ses auxiliaires l'Égarement et la Folie (1). Catulle déjà, bien plus encore Properce, Tibulle, Ovide, et bien d'autres « poetae minores », se servent continuellement de ces allégories, dont la répétition incessante finit par lasser.

Cette perte du naturel dans le style nous annonce que l'époque impériale est là, avec son règne presque absolu de

(1) Cf. Pichon, *op. cit.*, pp. 411-412, et surtout la thèse du même auteur, citée plus haut : *De Sermone amatorio apud Latinos elegiarum scriptores.*

la rhétorique. C'est l'époque où l'emploi des métaphores et des comparaisons n'est plus qu'un jeu où n'intervient guère l'observation de la nature (1). Tous les écrivains, jusqu'à la fin de l'Empire, ont subi la néfaste influence de la préciosité des déclamateurs et des lectures publiques qui pullulent partout, tous, même les esprits les plus originaux et les plus puissants, même ceux qui s'élèvent contre l'omnipotence de la rhétorique et qui la blâment sévèrement ou la ridiculisent. Sénèque, Quintilien, Lucain, Perse, Quinte Curce, Juvénal, Stace, Pline le Jeune, Tacite, Apulée, puis les écrivains chrétiens : Tertullien, Saint Cyprien, Arnobe, Lactance, Saint Augustin, Sedulius, Salvien, Sidoine Apollinaire, tous ces écrivains sont, à des degrés différents, saturés de métaphores, de pointes et d'antithèses.

Nous avons parlé tantôt des métaphores militaires dans l'élégie érotique qui florissait à la fin de la République et sous Octave. Les métaphores militaires vont maintenant apparaître dans des œuvres à tendances toutes nouvelles, celles de Lucain, de Sénèque, de Perse, c'est-à-dire de ceux qui représentent le plus complètement ce qu'on a appelé la littérature stoïcienne à Rome.

Déjà Cicéron, dans certaines de ses œuvres philosophiques, plus particulièrement empreintes de stoïcisme, surtout dans les « Tusculanes », le « De finibus bonorum et malorum », les « Paradoxa », le « De Officiis », s'était abondamment servi de métaphores militaires. Sénèque, vraiment Romain en cela, n'est pas plus original, pour les idées philosophiques, que Cicéron. Mais il a eu le mérite de continuer brillamment, pour ce qui concerne la morale théorique et surtout pratique,

---

(1) Cf. O. Weise, *op. cit.*, p. 69 = p. 74 : « Man überlud sie (la langue de l'Empire) mit Bildern und Vergleichen (et en note : « Des Valerius Flaccus « Argonautica » enthalten nicht weniger als 111 Gleichnisse ») und allerhand poetischem Beiwerk, um den Gaumen des blasierten Volkes möglichtst zu kitzeln. War in der ältesten Zeit der Stoff die Hauptsache gewesen, hinter dem die Form zurücktrat, so drehte sich jetzt das Verhältnis um. »

l'œuvre de vulgarisation, entreprise par Cicéron, des principales doctrines grecques, en les choisissant et les amalgamant de telle sorte qu'elles ne rebutassent point les Romains pratiques par des abstractions trop prolongées ou des idées trop surhumaines.

Mais le style philosophique de Sénèque est, en somme, autrement varié et attrayant que celui de Cicéron. La lutte pénible — et d'ailleurs si méritoire — entamée par celui-ci contre la pauvreté de la langue latine en ce genre tout nouveau à Rome, n'a pas toujours permis au grand orateur de déployer en ses œuvres philosophiques l'élégance parfois surchargée et le pittoresque savoureux qu'on goûte dans ses autres écrits. Sénèque a eu la chance de venir après lui. Son style a profité des transpositions parfois heureuses de son prédécesseur, et grâce en outre aux leçons reçues dans sa jeunesse, et surtout à son talent naturel, il a su créer des œuvres d'un intérêt et d'un charme durables. J'espère qu'il apparaîtra par la lecture du premier chapitre de ce travail à quel point les métaphores militaires de Sénèque sont captivantes et originales, et combien le moraliste romain a su renouveler par la vivacité et le charme pittoresque de l'expression des comparaisons qui déjà faisaient partie du domaine propre du stoïcisme, doctrine rude et virile par son essence même.

Le neveu de Sénèque, Lucain, et le satirique Perse, tous deux poètes stoïciens, n'ont fait que reproduire dans une langue poétique les expressions stoïciennes de Sénèque.

Lorque la vogue, très vivace à certains moments, de cette littérature stoïcienne se fut peu à peu dissipée, les métaphores militaires n'eurent plus, dans les œuvres des temps postérieurs, le même relief ni la même énergie.

Il faudra, pour leur insuffler une vie nouvelle, les premiers représentants littéraires en latin de la nouvelle doctrine qui mettait le paganisme aux prises avec un ennemi bien décidé à vaincre.

Les apologistes chrétiens : l'âpre Tertullien, Minucius

Félix(1), saint Cyprien, qui exalte la discipline dans l'Église (2), Arnobe, Lactance(3), Firmicus Maternus, surtout saint Jérôme, ne parlent que de combats, de luttes et de triomphes, en véritables combattants pour le Christ qu'ils sont (4). Tertullien et Saint Jérôme ressemblent beaucoup, par moments, par leur violence dogmatique et leur ardent prosélytisme, au stoïcien Sénèque. Le moraliste païen et les Pères de l'Église se rencontrent sur bien des points : les seconds, tout comme le premier, représentent la vie comme une guerre incessante; ceux-ci comme celui-là condamnent les inclinations les plus irrésistibles et les plus douces de la nature humaine pour se réfugier, l'un en la « tour d'ivoire » du stoïcien, les autres dans l'Évangile (5).

Peu à peu se forme toute une série d'expressions consacrées : l'ambition de tout bon chrétien sera dorénavant

---

(1) M. V. Carlier, dans un article du *Musée Belge* (15 oct. 1897), a prouvé que les ressemblances qu'on rencontre dans Minucius Félix et Sénèque n'ont rapport qu'au style, nullement à la doctrine.

(2) Saint Cyprien exalte la discipline en vrai Romain qu'il est; l'Église doit être, d'après lui, une armée forte dont chaque soldat doit une obéissance absolue à ses chefs.

(3) Dans le *De mortibus persecutorum* de Lactance règne « la fièvre du combat et l'orgueil de la victoire » (Pichon, *op. cit.*, p. 769).

(4) Firmicus Maternus est un des plus emportés parmi les premiers auteurs chrétiens. Chez lui se rencontre ce passage : « Pro salute hominum Christo pugnante vicistis. » Il parle aussi du « drapeau de la foi » (« Erigite vexillum fidei »...).

(5) Cf. Pichon, *op. cit.*, p. 850 : « Dans son exhortation à son ami Héliodore, il (St Jérôme) traduit par des comparaisons belliqueuses son entrain de serviteur du Christ : « Quid facis in paterna domo, delicate miles? ubi vallum? ubi fossa? Recordare tirocinii tui diem, quo, Christo in baptismate consepultus, in sacramenti verba jurasti pro nomine ejus non te patri parciturum esse, non matri. Ecce adversarius in pectore tuo Christum conatur occidere. Licet parvulus ex collo pendeat nepos, licet sparso crine ubera mater ostendat, licet in limine pater jaceat, per calcatum perge patrem; siccis oculis ad vexillum crucis evola. Solum pietatis genus est in hac re esse crudelem. » Cf. aussi Épictète, *Manuel*, VII.

de « servir dans les milices du Christ » (1) et de s'associer aux défaites comme aux triomphes de son Sauveur.

Les apologistes et les poètes chrétiens sont les derniers représentants de la littérature latine proprement dite; nous ne poursuivrons donc pas plus loin l'emploi des métaphores militaires dans les œuvres écrites en latin.

Après cette revue forcément abrégée des principaux écrivains latins qui se sont servis de métaphores militaires, nous devons revenir à Sénèque et nous arrêter plus longuement sur lui.

A l'époque de Sénèque, nous l'avons dit, sévit à outrance la manie des pointes, des antithèses, des métaphores et des comparaisons. Le style des meilleurs écrivains en est imprégné. Les écoles de rhétorique qui fleurissent partout exercent une attraction irrésistible. Les esprits clairvoyants s'effrayent de cette invasion, « dépeignent les écoles de rhétorique sous les plus noires couleurs, sans cesser, hâtons-nous de le dire, de les fréquenter assidûment... » (2). Sénèque lui-même est aveuglé au point de se moquer de la rhétorique alors que son propre style en subit continuellement l'influence (3). Et le grave et docte Quintilien, lorsqu'il critique Sénèque à ce sujet, ne s'aperçoit pas qu'il tombe dans un travers identique.

Mais on aurait tort de croire d'après cela que les métaphores militaires dans Sénèque sont toujours forcées et invariablement emphatiques; à côté des longues comparaisons

---

(1) Prudence, par exemple, parle en « soldat du Christ, associé à son triomphe comme à ses luttes » (Pichon, *op. cit.*, p. 885).

(2) Cucheval, *Histoire de l'éloquence romaine*, tome I, page 218 (Paris, Hachette, 1893).

(3) Même dans les dernières années de sa vie et malgré sa clairvoyance lorsqu'il s'agit d'autres écrivains, de Mécène, par exemple, (cf. *Ep.* 114), Sénèque se laisse prendre encore aux charmes de la rhétorique. Parfois il s'en aperçoit lui-même, mais n'en prétend pas moins que, s'il se sert des procédés de l'École, c'est dans le seul but de convaincre : *Ep.* 24, 6 : « Decantatae, inquis, in omnibus scholis fabulae istae sunt... » Puis plus loin : « Non in hoc exempla nunc congero, ut ingenium exerceam... »

ampoulées qû'on rencontre dans ses œuvres de jeunesse, il ne faut pas oublier de mentionner les admirables métaphores militaires qui abondent dans les Épîtres à Lucilius. L'influence néfaste de la rhétorique se fait surtout sentir, chez Sénèque, dans les pointes spirituelles, les jeux de mots recherchés, et dans l'allure saccadée que Caligula caractérisait en l'appelant « du sable sans chaux » (arena sine calce). Et même cet abus qui fatigue tant à la longue n'est vraiment rebutant que dans les œuvres de jeunesse de Sénèque; peu à peu, l'auteur s'assagit; il parvient à se libérer en partie du joug de la préciosité, et ainsi, il arrive, dans son chef-d'œuvre, les Lettres à Lucilius, à se faire une style qui, très souvent, unit la grâce sans mièvrerie et sans mauvais goût à la force et à l'éclat pittoresque. Çà et là, il est vrai, Sénèque sacrifie encore à son ancien penchant, mais savouré ainsi à petites doses, l'esprit à outrance charme plutôt qu'il ne rebute. Sénèque, d'ailleurs, s'appuie sur des pensées trop élevées, il est lui-même trop convaincu de la gravité des idées qu'il défend, pour se laisser aller trop longtemps au gré de sa fantaisie. Si, dans ses œuvres de jeunesse, le caractère faible et un peu léger de Sénèque l'emporte encore trop souvent, les Épîtres à Lucilius nous montrent un stoïcien vraiment digne de ce nom, un homme mûri par l'expérience et les revers et qui veut racheter ses défaillances passées par un prosélytisme ardent en faveur de sa doctrine préférée. Le stoïcisme! c'est lui qui donne à Sénèque la valeur éminente qu'il a pour nous; sans le stoïcisme, Sénèque ne serait peut-être qu'un Ovide, comme Lucain n'eût été qu'un Stace et Perse un déclamateur à froid. Le stoïcisme seul, avec son mépris superbe et hautain des choses terrestres, avec son énergie farouche et parfois surhumaine, pouvait arracher à la corruption générale les rares esprits trop élevés pour s'abaisser au niveau des basses cupidités et des passions brutales. A cette époque de chaos moral, il fallait une philosophie exaltant jusqu'au paroxysme la volonté. Depuis longtemps déjà, l'insuffisance de l'antique « mos majorum » était flagrante; déjà Cicéron avait cherché

avec angoisse un remède à ses douleurs, sans oser se décider encore pour le stoïcisme. En présence de l'écroulement de toutes les vieilles traditions romaines et l'envahissement à Rome des passions les plus dissolvantes, Sénèque et ses congénères n'hésitent plus, malgré leurs apparences d'éclectisme : le stoïcisme seul pourra apporter la guérison en ce péril extrême (1).

C'est donc le stoïcisme qui donne aux opuscules de Sénèque leur haute valeur morale ; et c'est surtout au stoïcisme que son style doit les belles comparaisons militaires qui communiquent tant de superbe énergie aux fiévreuses pensées du philosophe.

Sans doute, le caractère essentiellement guerrier et combatif des Romains joue un certain rôle dans l'emploi continuel et la précision pittoresque de ces métaphores et comparaisons militaires ; mais à l'époque de Sénèque cette influence est loin d'être aussi prépondérante qu'elle l'était jadis. Nous ne sommes plus sous l'austère République, où le citoyen-soldat avait une si haute conception de la discipline, et partageait son existence entre la rude vie des camps et l'exercice de ses fonctions judiciaires (2). Le peuple romain a perdu sa fière indépendance et est devenu tout entier lâche et servile (3). Depuis l'époque troublée des triumvirs et de la guerre civile, l'armée est devenue de moins en moins nationale, de plus en plus à la dévotion des ambitions insatiables d'un Marius,

---

(1) C'est aussi le stoïcisme qui a donné à Sénèque la force de mourir avec une si belle fermeté ; il est lui-même de ceux dont il parle *Ep.* 24, 9 : « .... non fortes tantum viros hoc momentum efflandae animae contempsisse, sed quosdam ad alia ignavos in hac re aequasse animum fortissimorum.... »

(2) Plaute a résumé en un vers et demi la vie politique du citoyen romain : « Valete, judices justissumi, domi duellique duellatores optumi » (Prologue des *Captifs*, vers 67-68).

(3) Lucain « signale la lâcheté du peuple romain qui s'enfuit à la moindre alerte ou qui reste pour subir la volonté du vainqueur ; l'égoïsme grossier de la plèbe qui fait bon marché de ses droits pourvu qu'on la nourrisse grassement » (Pichon, *op. cit.*, p. 568).

d'un César ou d'un Pompée. C'est la tourbe de Rome, les « capite censi » exclus, avant Marius, du service militaire, qui dorénavant porteront au loin la destruction et le pillage et agrandiront le territoire de l'Empire romain au profit d'un autocrate qui leur laisse la bride sur le cou.

Beaucoup de jeunes nobles dédaigneront les travaux grossiers de la guerre pour se livrer, à la passion toute nouvelle de la littérature; on éprouvera beaucoup plus d'enthousiasme pour un beau vers ou une ingénieuse comparaison mythologique que pour les conquêtes lointaines des soudards mercenaires. Si de temps en temps on daigne se souvenir du métier des armes, ce sera pour lui emprunter quelque fade allégorie dans le goût de celles que l'on rencontre dans Ovide.

Seuls quelques écrivains d'opposition, presque tous stoïciens ou de tendances stoïciennes, trancheront sur la mignardise universelle, et cela précisément grâce à la morale stoïcienne.

C'est que le stoïcisme, par son essence même, est en lutte perpétuelle avec les idées reçues. Ne veut-il pas arracher l'homme à tout ce qui a du prix pour lui? N'entame-t-il pas un combat sans relâche contre la mort, objet de crainte pour tous les hommes? Ne s'oppose-t-il pas avec une fermeté de tous les instants aux passions et aux vices, et n'engage-t-il pas ceux qui aspirent à la vraie sagesse à leur livrer un combat acharné, incessant, sans merci? Quoi d'étonnant à ce qu'une telle philosophie abonde en termes pris au rude métier de soldat!

L'existence tout entière de l'homme de bien se passe en escarmouches et en combats continuels : « Vivere militare est! » Sénèque le clame sur tous les tons (1).

---

(1) *Ep.* 96, 5 : « Ipse te interroga, si quis potestatem tibi deus faciat, utrum velis vivere in macello an in castris. Atqui vivere, Lucili, militare est. » Cela n'empêche d'ailleurs pas que, dans la vie réelle, Sénèque, comme tous les stoïciens, ne soit un adversaire déclaré de la guerre et de la brutalité soldatesque. Qu'on se rappelle son mépris pour Alexandre et les autres hommes de guerre fameux. Cf. aussi *Ep.* 90, 16 : « ... tam supervacuum... cocum esse quam militem », et *De Moribus*, 34 : « Pacem habebis cum hominibus, cum vitiis bellum. »

Cependant il est un mal auquel personne ne peut échapper : c'est la mort. Aussi Sénèque, en vrai stoïcien, et en homme qui sait d'expérience combien on a à redouter, de son temps, les féroces fantaisies d'un tyran sanguinaire (1), Sénèque proclame à chaque instant le plus souverain mépris pour la mort. Qu'importe de vivre lorsqu'on est l'esclave de ses passions, ou lorsque la vieillesse vous a fait perdre l'usage de la raison lumineuse, le seul bien que reconnaisse le sage? En ces cas-là, n'hésitons pas, s'écrie notre philosophe; arrachons notre cou au joug qui l'étreint et rendons nous-mêmes la liberté à notre âme prisonnière. Caton d'Utique l'a fait; imitons son exemple. Et, dans cette exaltation fiévreuse de la volonté, Sénèque va jusqu'à dire : Loin d'avoir peur de la mort, chérissons-la, car c'est elle qui nous apportera la liberté absolue et entière!

Toutes ces idées ne lui sont d'ailleurs pas personnelles : ce sont les lieux communs de la prédication stoïcienne qui se font déjà entrevoir dans Cicéron, et qui furent vulgarisés par les deux Sextius (2), Attale et Fabianus (3).

Mais les comparaisons et les métaphores enthousiastes et passionnées de Sénèque donnent à ces pensées une vigueur et un relief tout nouveaux. Quelle énergie dans ces exhorta-

---

(1) Cf. Thraséa parlant au questeur (Tacite, *Annales*, XVI, 35) : « Specta, juvenis..., in ea tempora natus es, quibus firmare animum expediat constantibus exemplis. »

(2) Un des deux Sextius, probablement le père, aimait aussi à employer des métaphores militaires (cf. *Ep.* 59, 7 sqq). Il avait d'ailleurs un style plein d'énergie (cf. *Ep.* 64, 3).

(3) Sur Fabianus et ses écrits, voir *Ep.* 100. — Toutes ces idées sont tirées de la morale stoïcienne, telle qu'on la trouvait déjà chez les premiers philosophes du Portique : Zénon, Cléanthe et surtout Chrysippe (voir les *Stoicorum veterum fragmenta* de von Arnim), et telle qu'elle fut répandue de bonne heure à Rome. Sénèque est de ceux qui, marchant sur les traces de Panétius et des autres stoïciens récents, se sont attachés surtout à relever par les ornements du style les préceptes moraux du Portique.

tions pressantes qui reviennent à chaque instant comme conclusion des invectives de Sénèque contre les passions délétères et les passe-temps ineptes de ses contemporains !.... « Jam cavillaris?.... » s'écrie-t-il. « Quam stultum est, cum signum pugnae acceperis, ventilare! Remove ista lusoria arma : decretoriis opus est » (*Ep.* 117, 25). Quel mépris hautain et amer pour ces occupations frivoles auxquelles se livrent tant d'hommes : discussions oiseuses sur des points de philologie ou d'archéologie (cf. *Ep.* 88) ou sur les élucubrations des dialecticiens (*Ep.* 49)!

C'est là, en cette force incomparable d'expression, en ces métaphores qui vivifient si heureusement les prédications souvent monotones des moralistes, que gît l'originalité de Sénèque. Il a compris que rien n'est plus apte à convaincre qu'une image pittoresque et bien choisie (1), et que, s'adressant à de grands seigneurs élevés dans la mollesse et l'hypocrisie mondaine, il lui fallait assaisonner les sèches et souvent rebutantes idées stoïciennes d'un condiment savoureux, s'il ne voulait pas que le mets les dégoûtât.

Les violences mêmes qu'on reproche à Sénèque n'étaient pas de trop pour secouer et tirer de leur torpeur les âmes veules de ce temps : Sénèque a voulu crier fort pour se faire entendre.

Je trouve, pour ma part, que son tempérament d'Espagnol ne jouait en cette conjoncture qu'un rôle bien minime (2). On a bien vite fait de mettre sur le compte du caractère sombre

---

(1) Ne dit-il pas lui-même (*Ep.* 59, 6) : « Illi, qui simpliciter et demonstrandae rei causa eloquebantur, parabolis referti sunt, quas existimo necessarias, non ex eadem causa qua poetis, sed ut inbecillitatis nostrae adminicula sint, ut et dicentem et audientem in rem praesentem adducant. »

(2) Sur l'éducation de Sénèque, voir H. Bornecque, *Les Déclamations et les Déclamateurs d'après Sénèque le Père* (Lille, 1902), ainsi que l'ouvrage récent de M. E. Rolland, paru dans ce même recueil : *De l'Influence de Sénèque le Père et des Rhéteurs sur Sénèque le Philosophe* (Gand, Vuylsteke, 1906).

et violent des Espagnols la fièvre de langage de certains écrivains latins originaires de la péninsule ibérique. Pour moi, si je vois une influence dans ces métaphores outrancières de Sénèque, c'est plutôt celle qu'ont exercée l'époque et les circonstances au milieu desquelles il a vécu (1). En dehors de ce fait qu'il existe une affinité évidente entre la morale et la rhétorique (2), il faut toujours se souvenir que Sénèque, comme à peu près tous les jeunes gens de bonne famille sous l'Empire, avait reçu profondément l'empreinte des écoles de rhétorique, dont le style tourne si vite à l'emphase et à la boursouflure; s'étonnera-t-on qu'il en ait conservé des traces, même dans les Lettres à Lucilius?

Ensuite, Sénèque avait lui-même souffert beaucoup dans le cours de son existence brillante et mouvementée; sa faiblesse de caractère l'avait entraîné, souvent malgré lui, à des compromissions et des palinodies déshonorantes. Dans sa jeunesse, il avait eu des crises passagères qui l'avaient jeté dans une austérité trop exagérée pour être durable (3). Lorsque, devenu vieux et épuisé par la maladie (sa santé n'avait cessé d'être chancelante), il se retire des affaires, son âme est remplie d'une amertume profonde (4); le souvenir de ses faiblesses l'obsède, et c'est avec l'ardeur d'un néophyte qu'il se réfugie dans le sein du stoïcisme pour se consacrer tout entier, loin des vains bruits du monde, à la guérison de

---

(1) Villemain, dans sa *Notice sur Florus*, donne, nous semble-t-il, la note juste, lorsqu'il écrit : « Dans les Gaules et les Espagnes, il s'élevait des talents tout romains par la langue et les sentiments... Le faux goût n'a point de patrie privilégiée : la déclamation et le bel esprit sont le caractère d'une époque, encore plus que celui d'un peuple. »

(2) Cf. P. Thomas, *La Littérature romaine jusqu'aux Antonins* (Bruxelles, Rozez, 1894), p. 224.

(3) A ce point de vue, il ressemble à Saint Augustin, qui, dans sa jeunesse, avait passé par une crise analogue.

(4) Cf. *Natur. Quaest.*, Préface du livre III : « Premat ergo senectus et objiciat annos inter vana studia consumptos : tanto magis urgeamus et damna aetatis male exemptae labor sarciat. »

son âme et de celle de quelques amis choisis. C'est cette amertume qui rend tant de fois son style violent; il se rappelle avec honte ce que les défaillances de notre misérable enveloppe humaine lui ont coûté. A ce souvenir cuisant, il se sent plein de rancune envers les passions, et exhale sa haine en des invectives ardentes et des exhortations enflammées (1).

Parmi ceux dont nous avons conservé les œuvres, Sénèque est le premier en date de ces moralistes puissants qui voient dans l'exercice d'une volonté indomptable le seul remède aux maux de la décadence contemporaine. Après lui, son neveu Lucain transporte ses métaphores énergiques dans la poésie. Perse, jeune homme intransigeant et stoïcien dogmatique, les traduit en pamphlets plus sobres sans être moins frappants.

Après avoir ainsi passé en revue les écrivains latins, nous jetterons un coup d'œil sur les stoïciens grecs.

Chez les Grecs, c'est surtout Chrysippe, dont l'influence, déjà prépondérante en Grèce, s'accrut sans cesse à partir du premier siècle de notre ère, c'est surtout Chrysippe, dis-je, qui a servi de modèle aux disciples du Portique.

Un grand nombre des comparaisons de Sénèque se retrouve chez Chrysippe (2) : avant Sénèque, Chrysippe a parlé de la « lutte » de l'homme contre les passions, du philosophe « médecin de l'âme, » de la colère « aveugle; » il a emprunté ses métaphores au jeu de balle, à la course à pied, ainsi qu'aux autres jeux connus des Grecs, et a comparé l'homme à un voyageur (3).

Mais c'est Épictète qui est, parmi les Grecs, celui dont les tendances ressemblent le plus à celles de Sénèque. Pour nous

---

(1) Il va de soi qu'ici je fais avant tout allusion aux Épîtres à Lucilius. Cf. aussi *Natur. Quaest.*, III, 18, 7.

(2) Ce qui ne veut pas dire que Sénèque ait étudié Chrysippe à fond : voyez les *Stoicorum veterum fragmenta*, de von Arnim, Praef., p. X.

(3) Notre principale source pour Chrysippe est Galien (voyez von Arnim, *op. cit.*). D'autres extraits de Chrysippe se trouvent dans Stobée, Plutarque, Cicéron et Sénèque lui-même.

en tenir aux comparaisons militaires, Épictète affirme, avec autant d'énergie que Sénèque, que nous avons, dans notre liberté intérieure, comme une citadelle imprenable, où nous pouvons braver tous les assauts de l'extérieur (1); comme Sénèque, il déclare que le novice qui aspire au prix de la sagesse aura à livrer une lutte terrible contre les passions (2); comme Sénèque encore, il compare la vie au jeu de dés (3). Pas plus que Sénèque, Épictète ne se gêne pour appeler les choses par leur nom. Malgré toutes ces similitudes, Épictète est doué d'un caractère bien plus ferme et plus logique que Sénèque; celui-ci est ondoyant et divers, Épictète est toujours d'accord avec lui-même; Sénèque nous présente un idéal surhumain, Épictète se maintient toujours strictement dans les limites de la nature humaine. Entre eux, il y a toute la distance qui sépare le dilettante de l'homme de métier, le philosophe amateur de celui qui a fait de la philosophie sa raison de vivre (4).

Plus tard, Marc-Aurèle, l'empereur-philosophe, ne s'occupera que de son âme à lui, et tous ses efforts tendront à se dégager de plus en plus des vaines passions de ce monde, et à attendre de pied ferme la mort : « Offre au dieu qui est au-dedans de toi un être viril, un citoyen, un empereur, un soldat à son poste, prêt à quitter la vie, si la trompette sonne (5). »

---

(1) Épictète, *Entretiens*, I, I, 23; I, VI, 40; I, XVII, 27; III, III, 10; IV, V, 25.

(2) Épictète, *Entretiens*, IV, IX, 11; III, XVI, 11; *Manuel*, XIII et XXII.

(3) Épictète, *Entretiens*, II, V, 3.

(4) Quant au maître d'Épictète, Musonius Rufus, il nous reste de lui trop peu de chose pour que nous puissions le juger en pleine connaissance de cause.

(5) Traduction de M. Martha, *Les Moralistes dans l'empire romain* (Paris, Hachette, 1894), p. 181.

II.

Après cette caractéristique générale des métaphores et des comparaisons militaires, il est temps que nous passions au détail. Voici donc, rangées autant que possible dans un certain ordre, toutes les métaphores et les comparaisons militaires qu'on rencontre dans les œuvres en prose de Sénèque (1).

Il va de soi que je me suis abstenu de mentionner les mots qui, primitivement, étaient des termes militaires, mais dont le sens s'est tellement affaibli qu'il n'est plus guère sensible après quelques siècles d'usage constant. Tels sont, par exemple : *spoliare*, *praemium*, *excellere*, *intervallum*, *acies*, *superare*, etc. Les énumérer tous serait un travail oiseux et sans utilité (2).

Parmi les métaphores et comparaisons militaires, il en est qui reviennent presque à chaque instant et paraissent plaire particulièrement à Sénèque.

Ainsi, il compare souvent les malheurs et les contrariétés de toute espèce qui, inopinément, s'abattent sur l'homme, à des projectiles lancés du camp ennemi : *De Const. sap.* (3), 19, 3 : Contumelias... et cetera dehonestamenta velut clamorem hostium ferat et longinqua tela et saxa sine vulnere circa galeas crepitantia... — *De Ira*, Lib. III, 5, 8 : ... ut tela a duro resiliunt et cum dolore caedentis solida feriuntur, ita nulla

---

(1) Si je dis « toutes » les métaphores et comparaisons, j'exagère peut-être; mais je crois cependant avoir été aussi complet qu'il est possible de l'être en cette matière, et, en tout cas, je pense bien n'avoir oublié aucune métaphore ou comparaison remarquable ou intéressante.

(2) La même remarque s'applique aux chapitres suivants.

(3) Voici les éditions dont j'ai suivi le texte : pour les *Epp. ad Lucil.*, l'édition O. Hense (1898); pour les *Dialogi*, comprenant les 3 *Consolations* (à Helvie, à Marcia et à Polybe), *De Provid.*, *De Const. sap.*, *De Ira*, *De vit. beat.*, *De Otio*, *De tranquill. an.*, et *De brevit. vit.*, l'édition Gertz (1886) et l'édition Hermes (1905); pour les *Natur. Quaest.*, l'éd. F. Haase (1898) et pour le *De Beneficiis* et le *De Clementia*, l'éd. Hosius (1900).

magnum animum injuria ad sensum sui adducit, fragilior eo, quod petit. — *Ep.* 80,3 : ... quanto facilius animus conroborari possit, ut fortunae ictus invictus excipiat, ut projectus, ut conculcatus exsurgat. — Puis : *Consol. ad Marc.*, 16,5-6; *ibid.*, 9, 3; *Natur. Quaest.*, Lib. II, 59, 2; *De vit. beat.*, 27, 6; *Consol. ad Helv.*, 2, 5; *Consol. ad Polyb.*, 17, 5; *Ep.* 45, 9; *Ep.* 99, 32; *Ep.* 104, 22; *Ep.* 107, 5.

Parfois c'est le sage lui-même, en lutte contre la fortune et les passions humaines, qui doit prendre soin de lancer sa flèche ou son arme d'une main sûre, afin qu'elle aille droit au but : *Ep.* 71, 3 : Scire debet quid petat ille, qui sagittam vult mittere, et tunc derigere ac moderari manu telum. Errant consilia nostra, quia non habent, quo derigantur. — Puis : *De Remed. fort.*, XIII, 1 (1).

Sénèque va même souvent plus loin : dans son mépris stoïcien, il proclame énergiquement qu'il faut « recracher » (respuere), sur celui qui les a lancés, les traits ennemis : *De Ira*, Lib. III, 5, 8 : Quanto pulchrius velut nulli penetrabilem telo omnis injurias contumeliasque respuere ! — Puis : *Ep.* 53, 12.

D'autres métaphores encore ont rapport à des javelots lancés vers un but ou au maniement d'autres armes de guerre ; voyez *De Benef.*, Lib. VI, 8, 3; *De Ira*, Lib. I, 9, 1; *De Const. sap.*, 4, 1; *De Provid.*, 4, 13; *Ep.* 29, 3; *Ep.* 87, 30; *Ep.* 89, 8; *Ep.* 94, 3.

Sénèque aime d'ailleurs, pour rendre cette idée, commune à tous les temps, qu'il ne faut pas se fier aux apparences, à prendre comme terme de comparaison le fourreau d'un glaive qui, si resplendissant qu'il puisse être, ne rend pas pour cela meilleure la lame qu'il renferme : *Ep.* 92, 13 : Nec bonum nec malum vagina gladium facit. Ergo de corpore quoque idem tibi respondeo... — Puis : *Ep.* 76, 14.

Un des thèmes favoris sur lesquels brode Sénèque est

(1) Pour les fragments de Sénèque, je me suis servi de l'édition Haase (Teubner, 1897).

celui-ci : l'aspirant-philosophe doit obéir en tout à Dieu, à la raison suprême, comme le simple soldat est tenu de suivre les instructions de son général (1) : *Ep.* 53, 9 : Exercet philosophia regnum suum; ... domina est, adesse jubet (expression militaire : répondre à l'appel).—Puis : *Ep.* 120, 12.

D'ailleurs, au novice qui aspire à la sagesse on doit insuffler le feu sacré, comme aux jeunes conscrits on inspire un amour ardent pour l'honneur militaire : *De Benef.*, Lib. III, 36, 3 : « Hoc agite, optimi juvenes! Nec desunt tam pulchro certamini duces, qui ad similia vos cohortentur ac per vestigia ire ad victoriam saepe jam partam ex parentibus jubeant. — *Ep.* 95, 35 : Quemadmodum primum militiae vinculum est religio et signorum amor et deserendi nefas, tunc deinde facile cetera exiguntur mandanturque jusjurandum adactis, ita in iis, quos velis ad beatam vitam perducere, prima fundamenta jacienda sunt et insinuanda virtus. — Puis : *Ep.* 36, 9. — Cf. aussi *Ep.* 108, 23, où le terme militaire « tirunculus » est pris métaphoriquement.

Le respect profond de Sénèque pour la discipline est bien romain (2). On voit d'ailleurs que Sénèque lui-même fait de violents efforts pour rester fidèle à l'étendard stoïcien, sans y parvenir toujours, comme on l'a montré maintes fois. Comme toutes les recrues novices, il tombe même dans des excès de zèle qui rendent ses expressions d'une raideur et d'un dogmatisme à rendre des points au stoïcien le plus rigide; mais, malgré tout, ses penchants naturels l'emportent souvent. De là ces contradictions (3) qui le trahissent et nous montrent

---

(1) Cf. Cic., *Tuscul.*, II, 50 : « Hujus animi pars illa mollior rationi sic paruit, ut severo imperatori miles prudens. » Cf. aussi Épictète, *Entretiens*, III, 24, 38-40 et 31-37, et *ibid.*, I, XIV, 15.

(2) Plus tard, Saint Cyprien se distinguera, lui aussi, par un respect caractéristique pour la discipline. L'appliquant à la foi chrétienne, il en fera l'apologie en des termes énergiques : « Disciplina custos spei, retinaculum fidei, dux itineris salutaris, magistra virtutis, facit in Christo manere semper ac jugiter Deo vivere.... »

(3) Ou plutôt ces « adoucissements », comme l'a montré M. P. Hoffmann

que sous l'enveloppe du stoïcien qui veut paraître intransigeant, subsiste toujours le bon Sénèque au cœur compatissant, aux goûts délicats et mondains, et aussi le Romain qui répugne à toutes les exagérations.

La discipline doit être sévère, car, sans discipline, pas de bons soldats; mais le général sera cependant indulgent et donnera lui-même le bon exemple : *De Ira,* Lib. I, 9, 4 : Hic erit utilis miles, qui scit parere consilio; adfectus quidem tam mali ministri quam duces sunt. — *Id.,* id., 9, 2 : .... Si vero repugnat...., tam inutilis animi minister est quam miles, qui signum receptui neglegit. — Puis : *Id.,* Lib. II, 10, 3; *Consol. ad Polyb.,* 5, 4.

« Cohortari », terme militaire désignant les encouragements de l'officier à ses hommes, est employé par Sénèque en parlant d'un philosophe stoïcien s'adressant à un jeune homme : *Ep.* 77, 6 : .... Amicus noster Stoicus, homo egregius et.... vir fortis ac strenuus, videtur mihi optime illum cohortatus.

Le sage doit toujours être prêt à subir les assauts de la fortune : *Consol. ad Helv.,* 5-3 : Illi me jusserunt stare adsidue velut in praesidio positum et omnis conatus fortunae, omnis impetus prospicere multo ante quam incurrant. Etc. — *Ep.*18, 6 : In ipsa securitate animus ad difficilia se praeparet et contra injurias fortunae inter beneficia firmetur. Miles in media pace decurrit, sine ullo hoste vallum jacit et supervacuo labore lassatur, ut sufficere necessario possit. Quem in ipsa re trepidare nolueris, ante rem exerceas. — *Ep.* 74, 30 : Honestum enim securum et expeditum est, in procinctu stat. — Puis : *Ep.* 64, 4; *Ep.* 76, 34; *Ep.* 107, 4.

---

dans un article paru dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (1902, pp. 289-298). — Je suis de l'avis de M. Hoffmann lorsqu'il prouve par des exemples que M. S. Rubin, dont il discute l'ouvrage (Dr. S. Rubin. *Die Ethik Senecas in ihrem Verhältnis zur älteren und mittleren Stoa,* Munich, O. Beck, 1902), a exagéré beaucoup les prétendues « contradictions » philosophiques de Sénèque. Où il y a « contradiction » chez Sénèque, c'est entre les doctrines morales qu'il préconise dans ses œuvres, et sa propre existence, fort peu digne, par moments, d'un stoïcien véritable (Cf. par exemple la *Consolation à Polybe* et le *De Vita beata*).

Car l'homme qui s'assoupit dans la mollesse de son bonheur se laissera abattre par le premier assaut de la fortune (1) : *De Provid.*, 2, 6. — Cf. aussi *Ep.* 66, 52.

Le sage est suffisamment armé contre les déboires de la vie : *Ep.* 109, 8 : Satis armatus est (sc. sapiens).

Il y a certains vices contre lesquels on n'est jamais en sûreté : *De tranquill. an.*, 1, 1.

Le sage peut avoir confiance en sa force : *De Const. sap.*, 4, 3 : Immo nescio an magis vires sapientiae ostendat tranquillitas inter lacessentia, sicut maximum argumentum est imperatoris armis virisque pollentis tuta securitas in hostium terra. — Puis : *Ep.* 9, 2; *Ep.* 29, 9; *Ep.* 56, 13.

La fortune ne peut rien contre celui qui est prêt à lui tenir tête : *Ep.* 98, 7 : .... Potest fortunam cavere, qui potest ferre.

Même au milieu des douleurs les plus atroces, l'âme du sage reste invincible : *Ep.* 85, 29 : .... invictus ex alto dolores suos spectat.

La raison, qui est l'apanage du sage, triomphe à la fois de tous les vices : *Consol. ad Helv.*, 13, 2 : Non singula vitia ratio, sed pariter omnia prosternit : in universum semel vincit.

Il ne faut pas gaspiller son existence en des enfantillages et des amusements frivoles; l'homme n'a pas un instant de trop pour se consacrer à son âme : *Ep.* 96, 5 : Ipse te interroga, si quis potestatem tibi deus faciat, utrum velis vivere in macello an in castris. Atqui vivere, Lucili, militare est. Itaque hi, qui jactantur et per operosa atque ardua sursum ac deorsum eunt et expeditiones periculosissimas obeunt, fortes viri sunt primoresque castrorum; isti, quos putida quies aliis laborantibus molliter habet, turturillae sunt, tuti contumeliae causa. — *Ep.* 88, 19 : Quid prodest multos vincere luctatione vel caestu, ab iracundia vinci ?

Sénèque, s'écartant en cela de sa doctrine favorite, est particulièrement l'ennemi des discussions oiseuses et vaines

---

(1) Cf. Proclus, *in Plat. Timaeum*, p. 18, C, éd. Schneider.

sur les questions de grammaire ou de dialectique (1). Pour le vrai Romain, c'était là perdre son temps d'une façon inepte et puérile. Aussi Sénèque, tout en faisant siennes les idées du Portique, s'est-il bien gardé de suivre les stoïciens dans leur amour des subilités que l'on caractérisera plus tard du nom de « scolastiques » (2). La morale seule, à ses yeux, est utile à l'homme. « Qu'as-tu à t'occuper de ces niaiseries? s'écrie-t-il; « es-tu donc si bien armé contre les passions et contre la crainte de la mort? » *Ep.* 49, 6 : Securi est et ex commodo migrantis minuta conquirere : cum hostis instat a tergo et movere se jussus est miles, necessitas excutit quicquid pax otiosa collegerat. Non vacat mihi verba dubie cadentia consectari et vafritiam in illis meam experiri. — *Ep.* 117,25 : Tot quaestiones fortuna tibi posuit, nondum illas solvisti : jam cavillaris? quam stultum est, cum signum pugnae acceperis, ventilare! Remove ista lusoria arma : decretoriis opus est. — Puis : *Ep.* 48, 10; *Ep.* 82, 20 sqq.; *Ep.* 85, 1. — Cf. aussi *Ep.* 88, 29.

Les vices, d'ailleurs, sont extrêmement tenaces contre les hommes, et leur livrent sans relâche des assauts acharnés : *Ep.* 104, 19 : Tamdiu ista urguebunt mala macerabuntque per terras ac maria vagum, quamdiu malorum gestaveris causas. — *Ep.* 117, 21 : Dic, ... quemadmodum quae me ex transverso feriunt aguntque, procul a me repellam, quomodo par esse tot malis possum, etc. — Cf. aussi *De Provid.*, 4, 12.

Il faut que le sage oppose à tous ces maux une résistance indomptable (3) : *Ep.* 51, 6 : Nobis quoque militandum est,

---

(1) Particulièrement dans les Lettres à Lucilius, Sénèque n'a pas d'expressions assez dédaigneuses pour ces puérilités; il les appelle « lusoria arma », « latrunculi », « quaestiunculae », « acuta deliratio », « nugae », « ineptiae », « titillationes », « cavillationes », « textorium », etc.

(2) Il se conformait d'ailleurs en cela à l'esprit du temps : le stoïcisme, à cette époque, se bornait de plus en plus à la morale.

(3) Cf. *Cic. Tusc.* II, 58 : « .... omnibus enim rebus, non solum dolori, simili contentione animi resistendum est. Ira exardescit, libido concitatur : in eandem arcem confugiendum est, eadem sunt arma sumenda. »

et quidem genere militiae, quo numquam quies, numquam otium datur. Debellandae sunt inprimis voluptates... — *Ep.* 51, 13 : Sed satis diu cum Bais litigavimus, numquam satis cum vitiis, quae, oro te, Lucili, persequere sine modo, sine fine. Nam illis quoque nec finis nec modus. — *Ep.* 51, 8 : Fortuna mecum bellum gerit : non sum imperata facturus. Jugum non recipio, immo, quod majore virtute faciendum est, excutio. — *Ep.* 65, 24 : Fortes simus adversus fortuita. Non contremescamus injurias, non vulnera, non vincula, non egestatem. — *Ep.* 89, 18 : Illos conpesce, marcentia in te excita, soluta constringe, contumacia doma, cupiditates tuas publicasque quantum potes vexa.... — Puis : *Consol. ad Marc.*, 5, 6; *Consol. ad Helv.*, 15, 4; *Ep.* 9, 3; *Ep.* 29, 9; *Ep.* 51, 9; *Ep.* 52, 7; *Ep.* 66, 6; *Ep.* 71, 30; *Ep.* 71, 37; *Ep.* 80, 3; *Ep.* 92, 2; *Ep.* 98, 14; *Ep.* 116, 3.

Le sage restera debout, si violent que soit l'assaut des adversités : *De Provid.*, 2, 1 : .... adversarum impetus rerum viri fortis non vertit animum : manet in statu, etc.

Celui qui ne considère pas la vertu comme le bien suprême tombera entre les mains de la fortune : *Ep.* 71, 4.

Aguerrissons donc notre âme : *Ep.* 18, 8 : Exerceamur ad palum. — *Ep.* 82, 16 : Magna exercitatione durandus est animus, ut conspectum ejus accessumque patiatur. — Puis : *De Provid.*, 4, 7 ; *Ep.*, 71, 30 sqq..

Parfois, le sage doit même trouver du plaisir à ces combats et à ces luttes contre la fortune : *De Provid.* 4, 4 : Gaudent, inquam, magni viri aliquando rebus adversis, non aliter quam fortes milites bello.... — Voyez aussi *Ep.* 67, 14.

Cependant, le sage ne doit jamais se jeter de son propre mouvement au-devant des ennemis. Il n'attaquera jamais le premier. Mais, lorsqu'il est assiégé, il se défendra avec une énergie indomptable : *Ep.* 28, 7 : Dissentio ab his, qui in fluctus medios eunt et tumultuosam probantes vitam cotidie cum difficultatibus rerum magno animo conluctantur. Sapiens feret ista, non eliget, et malet in pace esse quam in pugna.

Souvent Sénèque, avec une énergie ardente, excite au combat les amis auxquels il s'adresse; dans les Lettres à

Lucilius, ce vieillard d'une santé si débile, qui se dépeint lui-même presque continuellement atteint des affections les plus pénibles, se montre avec toute la combativité passionnée d'une âme devenue indomptable. Et nous lui pardonnerions presque les faiblesses de sa vie antérieure, grâce à ces généreux appels à l'énergie morale : *Ep.* 91, 9 : Consurgamus adversus fortuita! — *Ep.* 78, 15 : Toto contra ille pugnet animo : vincetur, si cesserit, vincet, si se contra dolorem suum intenderit.... — *Ep.* 89, 18 : Illos conpesce, marcentia in te excita, soluta constringe, contumacia doma, cupiditates tuas publicasque quantum potes vexa.... — Puis : *Ep.* 16, 6; *Ep.* 120, 12.

Sénèque représente souvent les maux de toute espèce comme « assiégeant » les hommes : *Ep.* 95, 4 : Pravae opiniones obsident animum. — *Ep.* 74, 19-20 : Adversus hos casus muniendi sumus. Nullus autem contra fortunam inexpugnabilis murus est : intus instruamur. Etc. — Puis : *Ep.* 7, 6; *Ep.* 19, 11; *Ep.* 54, 1; *Ep.* 74, 22.

Le sage lui-même doit monter à l'assaut des vices : *Ep.* 87, 41 : Hanc satius est suadere re et expugnare adfectus, non circumscribere. — Cf. aussi *Ep.* 50, 6 (expugnare).

Le sage doit aussi s'entourer de remparts inexpugnables (1) : *Ep.* 82, 4-5 : Philosophia circumdanda est, inexpugnabilis murus, quem fortuna multis machinis lacessitum non transit. In insuperabili loco stat animus, qui externa deseruit, et arce se sua vindicat : infra illum omne telum cadet.— *Ep.* 113, 27 : Quid est fortitudo? munimentum humanae imbecillitatis inexpugnabile, quod qui circumdedit sibi, securus in hac vitae obsidione perdurat. — Puis : *Ep.* 65, 21; *Ep.* 95, 14; *De Const. sap.*, 6, 9.

Le sage parfois reçoit des blessures, mais il n'en est pas abattu : *De Const. sap.*, 10, 4 : ... quosdam ictus recipit (sc. sapiens), sed receptos evincit et sanat et comprimit....

(1) Cf. Épictète (Introduction, page 21).

On voit des gens qui, par peur de la mort, vivent dans une angoisse perpétuelle, comme le soldat en pays ennemi : *Ep.* 74, 3.

La douleur est comparée à un ennemi qui rampe silencieusement vers le soldat assoupi : *Consol. ad Polyb.*, 8, 1 : .... tunc velut occasione data insidiabitur dolor et requiescenti animo tuo paulatim inrepet.

La pauvreté est une sentinelle des plus vigilantes : *De Remed. fortuit.*, Additio, 6 : (Paupertas).... pervigil excubitrix...

Malheur à celui qui, mal protégé contre les vices qui le menaçaient, s'est laissé envahir par eux! *De Ira*, Lib. I, 8, 2-3 : In primis, inquam, finibus hostis arcendus est; nam cum intravit et portis se intulit, modum a captivis non accipit. —Voyez aussi *Ep.* 18, 8 et *Ep.* 63, 15.

Il y a des gens qui s'exposent d'eux-mêmes aux coups de la fortune : *Ep.* 22, 4.

Cependant, on est parfois obligé de céder, mais qu'au moins alors l'honneur reste intact (1) : *De tranquill. an.*, 4, 1 : Nec ego negaverim aliquando cedendum, sed sensim relato gradu et salvis signis, salva militari dignitate.... — *De Benef.*, Lib. V, 2, 1 : .... numquam enim in rerum honestarum certamine superari turpe est, dummodo arma non projicias et victus quoque velis vincere. — Puis : *De Benef.*, Lib. V, 2, 3; *ibid.*, 3, 2; *ibid.*, 5, 1.

Il faut battre en retraite sans lâcheté : *Ep.* 22.8 : .... referet pedem, non vertet terga, sed sensim recedet in tutum.

Il ne faut pas surtout, comme certains le font, fuir à la moindre alerte : *Ep.* 13, 8 : .... sic vertimus terga, quemadmodum illi, quos pulvis motus fuga pecorum exuit castris....

Car il est plus dangereux de prendre lâchement la fuite que de tenir tête avec bravoure : *Ep.* 78, 17.

---

(1) Cf. *Cic. Tusc.*, II, 58 : « .... non sentiunt viri fortes in acie volnera, vel sentiunt, sed mori malunt quam tantum modo de dignitatis gradu demoveri. »

Si Sénèque lui-même, à un certain moment, conseille à son cher Lucilius de s'enfuir au plus vite, c'est devant une espèce particulière d'ennemis : les séductions du monde : *Ep.* 32, 3 : Propera ergo, Lucili carissime, et cogita quantum additurus celeritati fueris, si a tergo hostis instaret, si equitem adventare suspicareris ac fugientium premere vestigia. Fit hoc, premeris : accelera et evade, perduc te in tutum.... — Épictète est du même avis : voyez *Entret.*, III, XII, 12.

Lorsqu'il s'agit de fuir les choses vaines de ce monde pour se réfugier dans le camp tranquille et serein de la philosophie, alors il ne viendra à l'esprit de personne de vous appeler un lâche ou un traître : *Ep.* 103, 4 : Quantum potes autem, in philosophiam recede. Illa te sinu suo proteget, in hujus sacrario eris aut tutus aut tutior. — Cf. aussi *Ep.* 16, 5 : .... Philosophia nos tueri debet.

Cette idée est développée tout au long dans la lettre 14, avec la conclusion : Ad philosophiam ergo confugiendum est (*Ep.* 14, 11).

Il est même permis à celui qui recherche la vérité de passer d'un camp à un autre, non pas comme transfuge, mais comme simple éclaireur : *Ep.* 2, 5 : Hodiernum hoc est, quod apud Epicurum nanctus sum, soleo enim et in aliena castra transire, non tamquam transfuga, sed tamquam explorator... — Voyez aussi : *Consol. ad Helv.*, 5, 2; *De Otio*, 1, 4.

Nous avons vu plus haut que Sénèque s'est plus d'une fois servi, comme termes de comparaison, des opérations d'un siège en règle; dans le même ordre d'idées, il aime à comparer la vie à une ville prise d'assaut, livrée au pillage et où se donnent librement cours les appétits grossiers : *De Benef.*, Lib. VII, 27, 1 : Si tibi vitae nostrae vera imago succurret, videre videberis tibi captae cum maxime civitatis faciem,etc.(1).

(1) On peut rapprocher de ceci un passage de la lettre 74, où la Fortune est représentée jetant au milieu de la foule réunie dans le théâtre les faveurs dont elle dispose. Tous se précipitent et se battent dans une mêlée terrible pour « piller » et se disputer ces biens (*Ep.* 74, 7).

La Fortune, c'est un ennemi féroce qui se jette sur des hommes paisibles et s'amuse à les faire souffrir : *Consol. ad Polyb.*, 3, 4.

Nous avons donc ainsi passé en revue un grand nombre de métaphores et de comparaisons qui se laissent rattacher assez facilement entre elles; nous avons suivi les divers mouvements d'une armée en campagne : d'abord l'armée rangée en bataille et soumise à une discipline sévère; puis les projectiles qu'on lance sur l'ennemi — et ceux qu'on reçoit; ensuite la charge et enfin la victoire — ou la défaite. A côté de cela, nous avons vu les opérations du siège d'une place forte, finissant par l'assaut et la prise de la ville.

A côté de toutes ces métaphores et comparaisons, il en est d'autres qu'il est à peu près impossible de classer méthodiquement, parce qu'elles se rapportent à des épisodes ou des traits de la vie militaire très divers et sans lien apparent entre eux.

Je devrai donc me contenter de les citer au fur et à mesure qu'elles se présenteront.

Quand il s'agit d'un bienfait à rendre, la bonne volonté supplée à la fortune, et le bienfaiteur n'a d'autre supériorité sur son obligé que celle d'un soldat armé de toutes pièces sur un soldat armé à la légère : *De Benef.*, Lib. V, 4, 1.

De même que, pour redresser le bois d'un javelot, il faut l'exposer au feu, de même les caractères vicieux doivent être corrigés par la douleur : *De Ira*, Lib. I, 6, 1.

Il ne faut point donner de préceptes à ceux qui n'y sont pas préparés, pas plus qu'il ne faut donner des armes à celui qui est dans l'impossibilité de s'en servir : *Ep.* 95, 38.

Les gens trop riches sont plus exposés aux coups de la fortune, comme les soldats trop corpulente à ceux de l'ennemi: *De tranq. an.*, 8, 9.

Sénèque aime aussi à comparer le séjour des hommes ici-bas à celui des soldats sous une même tente (*contubernium*) : *De*

ce « contubernium » avec le dégoût que le stoïcien éprouve pour la promiscuité avec des individus dénués de toute sagesse : *De tranq. an.*, 11, 7 : ... Sciebam, in quam tumultuosum me contubernium natura clusisset. — Puis : *Ep.* 70, 17. — Cf. aussi : *Ep.* 20, 10 (« divitiarum contubernium ») et *Ep.* 102, 27 (« contubernium ventris »).

Le sage désire avoir un ami qu'il pourra assister dans ses combats contre la fortune, et qui l'aidera à son tour [1] : *Ep.* 9, 8 : Sapiens etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult, ... ut habeat aliquem, ... quem ipse circumventum hostili custodia liberet.

Toutes les vertus sont égales entre elles : *Ep.* 66, 12-13 : Paria itaque sunt et gaudium et fortis atque obstinata tormentorum perpessio... Quid? tu non putas parem esse virtutem ejus, qui fortiter hostium mœnia expugnat, et ejus, qui obsidionem patientissime sustinet? — Voyez aussi *Ep.* 66, 50.

Il y a plusieurs manières d'arriver à son but, il ne faut pas s'en tenir avec opiniâtreté à une seule; de même une armée a plusieurs façons de se former, toutes également bonnes : *De vita beat.*, 4, 1.

On ne se donne guère la peine de nuire à ceux qu'on méprise : *Ep.* 105, 2 : Etiam in acie jacens praeteritur, cum stante pugnatur. — Cf. aussi *De Provid.*, 3, 3.

Pour dire qu'il s'est transporté d'un endroit à un autre, Sénèque emploie la métaphore « transtuli castra » : *Ep.* 83, 5.

Il en va des violences de la tyrannie comme des grandes guerres : elles ont raison de l'homme rien que par leur aspect terrifiant : *Ep.* 14, 6.

L'homme qui se fait vieux est comparé à un soldat qui a fini son service (« emeritis jam stipendiis ») : *De Otio*, 2, 2.

---

(1) Cf. Marc-Aurèle, VI, 30 (traduction de M. Martha, *op. cit.*, page 183) : « Ne rougis pas du secours d'autrui; ton dessein, n'est-ce pas, c'est de faire ton devoir, comme un soldat qui monte sur la brèche? Eh bien! que ferais-tu, si, blessé à la jambe, tu ne pouvais monter seul sur le rempart, et si tu le pouvais aidé par un autre? » Cf. aussi page 85, en note.

De même, le sage est comparé à un soldat qui accomplit son temps de service : *Ep.* 93, 4 : Vis scire, quid inter hunc intersit.... functum omnibus vitae humanae stipendiis..., et illum, cui multi anni transmissi sunt? — *Ep.* 65, 18 : Sapiens adsectatorque sapientiae.... velut sacramento rogatus hoc, quod vivit, stipendium putat. — Cf. aussi *Ep.* 25, 2 : Cum hoc veterano parcius agendum puto, ne in desperationem sui veniat, — et *Ep.* 32, 5 : Ille demum necessitates supergressus est et exauctoratus (« licencié ») ac liber, qui vivit vita peracta.

Le terme « auctoramentum » (prix d'un engagement) est également employé au figuré par Sénèque : *Ep.* 69, 4 : Nullum sine auctoramento malum est.... — *Ep.* 104, 34 : .... opes auctoramenta sunt servitutum.

Un richard qui possède un grand nombre d'esclaves est comparé à un général qui commande une armée : *De tranquill. an.*, 8, 6 : Numerus illi cotidie servorum velut imperatori exercitus referebatur....

Il faut être « altruiste » et ne pas abandonner à son sort son compagnon blessé. Sénèque rend cette idée généreuse par une métaphore vraiment belle : *Consol. ad Helv.*, 1, 1 : .... praeterea timebam, ne a me victa fortuna aliquem meorum vinceret : itaque utcumque conabar manu super plagam meam inposita ad obliganda volnera vestra reptare.

Il y a des conquérants qui ne désirent prendre une ville que dans le seul but de la conserver, de même que certaines gens souhaitent la ruine de leurs bienfaiteurs afin d'avoir l'occasion de leur rendre service : *De Benef.*, Lib. VI, 27, 3-4 : Hostes quoque optaverunt capere quasdam urbes, ut servarent, et vincere quosdam, ut ignoscerent, etc.

« Manus dare » = s'avouer vaincu, se trouve *Natur. Quaest.*, II, 38, 1, et ailleurs.

II.

Après cette énumération des métaphores et des comparaisons militaires qu'on rencontre chez Sénèque, il nous a paru intéressant et instructif d'examiner rapidement les fluctuations de leur emploi dans les ouvrages de notre philosophe.

Comme on aura pu le remarquer déjà, le nombre et la valeur de ces métaphores et de ces comparaisons varient selon le caractère et les tendances des diverses œuvres, et aussi selon l'époque où elles ont été écrites.

Très rares dans les « Questions Naturelles » et dans le traité « De Clementia », elles sont en général fort nombreuses dans le traité « Sur la Colère », dans les « Consolations » (j'en excepte celle qui est adressée à Helvie, la mère du philosophe), dans le « De vita beata », le « De tranquillitate animi », le « De Beneficiis », le « De Providentia », le « De Constantia Sapientis ». Enfin, les Épîtres à Lucilius en regorgent littéralement.

Tâchons de rendre raison de ces différences.

Le premier ouvrage important de Sénèque est la « Consolation à Marcia ». Malgré quelques passages remarquables, l'œuvre est, dans son ensemble, gâtée par le faux brillant des artifices de rhétorique. Les comparaisons y sont souvent prolongées outre mesure, dégénèrent parfois même en un verbiage creux. Dans cette Consolation, ainsi que dans les Consolations à Helvie et à Polybe, on remarque quelques métaphores militaires bien venues, amenées par les idées stoïciennes sur la fermeté du sage dans le malheur. Avec le « De tranquillitate animi » débute la série des ouvrages vraiment intéressants de Sénèque. Il y prend ce rôle de directeur de conscience qu'il gardera tout le reste de sa vie et qui fait son originalité. Le « De tranquillitate animi » est adressé à Sérénus, grand seigneur blasé et dégoûté du monde. Le meilleur moyen de le guérir de ce « spleen », s'est dit Sénèque, c'est de le « jeter en pleine mêlée ». De là un

nombre relativement élevé de métaphores militaires. — Dans le « De Ira », les métaphores sont naturellement fréquentes : la colère est un vice, donc le sage, ou celui qui aspire à le devenir, lui livrera des combats incessants. — C'est à Paulinus, grand fonctionnaire et homme du monde, qu'est adressé le « De brevitate vitae ». Paulinus attache trop de prix aux biens frivoles et passagers de ce monde; aussi Sénèque l'engage-t-il avec insistance à quitter toutes ces vanités. Ici encore interviennent les idées stoïciennes coutumières : lutte contre les passions, mépris des « choses fortuites », etc. De là encore un certain nombre de métaphores militaires. — Il y a quelques métaphores de ce genre dans le « De Clementia », moins pourtant qu'ailleurs, ce qui s'explique par le caractère du sujet. — La rhétorique joue un grand rôle dans le « De vita beata »; il s'y trouve de longues comparaisons militaires, mises au service des idées ordinaires sur l'ataraxie du sage et le combat continuel contre la fortune. — Quelques métaphores tirées de la guerre, dans le « De Beneficiis », relèvent l'idée d'une lutte de générosité entre le bienfaiteur et l'obligé. — Dans le « De Constantia sapientis », le sage est représenté comme absolument invulnérable; ni les injures, ni l'injustice, ni le malheur ne peuvent l'atteindre. On conçoit qu'il doive se trouver dans un pareil traité un nombre relativement élevé de métaphores militaires. — Dans un ouvrage aux trois quarts scientifique comme les « Questions Naturelles », les métaphores militaires doivent forcément être rares. — « Le suicide est permis; cependant il vaut mieux attendre de pied ferme la fortune et lui résister vaillamment. » Cette idée, développée longuement dans le « De Providentia », amène de belles comparaisons militaires. — Dans ces derniers traités, le style s'achemine de plus en plus vers le naturel; il y parviendra presque entièrement dans les « Lettres à Lucilius ».

Les « Lettres à Lucilius » sont un des chefs-d'œuvre de la littérature latine, à la fois par les idées et par le style. Sénèque

y est sur son véritable terrain : celui de la prédication morale qui s'épanche en des lettres à un ami, lettres où l'on ne doit pas s'astreindre à un plan rigoureux.

A cette époque de sa vie, Sénèque est revenu des vanités du monde; il s'exerce à supporter les maux de la vieillesse et à regarder la mort en face; son âme s'épure chaque jour. Cette transfiguration (1) lui procure une joie profonde, et, généreusement, il veut faire participer son cher Lucilius à ce bonheur ineffable. Il le guide pas à pas, se réjouit de ses progrès, l'encourage, le soutient dans ses défaillances (2). Ses propres malheurs, ses propres faiblesses l'ont rendu indulgent. Cela n'empêche pas d'exhorter sans cesse Lucilius à entamer le combat contre les voluptés et les passions, à élever des remparts inexpugnables contre les assauts répétés de la fortune, à obéir en tout à la philosophie comme le soldat à son général. Mais ces exhortations n'ont plus la raideur stoïcienne de jadis; les expressions sont vives, pittoresques, toujours concrètes : Sénèque nous met sous les yeux l'héroïsme des soldats sur le champ de bataille ou derrière les remparts, les précautions de l'armée qui se trouve en pays ennemi et se sent entourée de pièges, le général qui exige de ses subordonnés une discipline exemplaire. Il nous montre les traits lancés du camp adverse, les ennemis qui montent à l'assaut et qu'il s'agit de repousser énergiquement. Tout cela vit sous nos yeux et fait une impression profonde. C'était là le vrai ton qu'il fallait prendre pour s'adresser à un chevalier romain, lettré et mondain tel que Lucilius; des sermons puritains l'auraient dégoûté dès l'abord.

Faut-il s'étonner si les métaphores et les comparaisons militaires sont extraordinairement nombreuses dans les « Lettres à Lucilius? » Tout s'y ramène à deux idées principales : Guérissons notre âme de ses plaies; combattons sans

---

(1) C'est le terme qu'il emploie lui-même (*Ep.* 6, 1).

(2) Quels transports de joie lorsque Lucilius progresse! Cf. le cri de triomphe que constitue l'*Ep.* 34.

repos contre nos ennemis inlassables : les vices, les passions, la crainte de la mort. « Combats! lutte! repousse! dompte! chasse! » voilà les cris de guerre que lance Sénèque sans discontinuer. C'est un capitaine qui commande la charge : « En avant! Chargez! » (« Adsilite! facite impetum! »). Nous sommes loin de ces languissantes et interminables comparaisons des premiers traités; entre elles et les courtes mais saisissantes exclamations des Épîtres, il y a toute la distance qui sépare le jeune avocat brillant, léger et mondain, de l'ancien ministre désabusé, menant une vie presque ascétique, et consacrant les forces qui lui restent à la guérison de son âme meurtrie et à la conversion de son ami.

APPENDICE.

Métaphores et Comparaisons empruntées à la CHASSE, à la LUTTE, aux COMBATS DE GLADIATEURS, et, en général, aux JEUX PUBLICS des Romains.

On peut rattacher aux métaphores et comparaisons militaires celles qui sont empruntées à des domaines voisins : la chasse, la lutte, les combats de gladiateurs, etc. Les expressions relatives à ces « sports », comme nous disons aujourd'hui, — quoique se rapprochant maintes fois sensiblement des termes de la vie militaire, ont cependant leur physionomie propre.

I.

La Chasse.

La chasse, exercice violent, devait plaire naturellement aux Romains. Aussi ont-ils de bonne heure transporté des expressions tirées de la chasse dans les œuvres littéraires : Plaute est là pour le prouver (1).

Quant à Sénèque, il ne pouvait manquer d'employer aussi, à côté des métaphores guerrières, quelques comparaisons tirées de la chasse : la fortune, les séductions du monde, les passions et les vices ne ressemblent-ils pas à des chasseurs ou à des oiseleurs qui sont embusqués pour saisir l'imprudent qui est venu s'empêtrer dans leurs lacets ou se coller à leurs gluaux? *De tranquill. an.*, 10, 1 : At in aliquod genus vitae difficile incidisti et tibi ignoranti vel publica fortuna vel privata laqueum inpegit, quem nec solvere possis nec rumpere. (Cf. à propos d'un raisonnement *De Benef.*, Lib. VII, 4, 1 : « Hoc ipsum, » inquis, « volui! teneo te! volo videre, quomodo ex his laqueis, in quos tua sponte decidisti, expliceris. ») — *Ep.* 8, 3 : Ad omne fortuitum bonum suspiciosi pavidique subsistite : et fera et piscis spe aliqua oblectante decipitur. — *Ep.* 8, 3-4 : Quisquis vestrum tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest, ista viscata beneficia devitet, etc.

Notre âme est emprisonnée dans notre corps comme un oiseau dans une cage : *Ep.* 88, 34 : .... quomodo libertate sua usurus (sc. animus), cum ex hac effugerit cavea;....

Lorsqu'on se trouve dans une situation désagréable il ne sert à rien de s'irriter; on n'en souffre que plus vivement,

---

(1) Cf. Lorenz, *op. cit.*, p. 59. Je ne parle que pour mémoire des comparaisons traditionnelles empruntées par Ennius à l'épopée grecque et reprises par Virgile, telles que : « ... les guerriers poursuivirent à grands cris les ennemis vaincus comme les chiens de chasse qui traquent les fauves avec des hurlements aigus » ..., etc.

de même qu'un oiseau qui se débat pour échapper à la glu ne fait que s'y coller davantage : *De Ira*, Lib. III, 16, 1 : Omnis enim indignatio in tormentum suum proficit, et imperia graviora sentit, quo contumacius patitur. Sic laqueos fera dum jactat, adstringit : sic aves viscum, dum trepidantes excutiunt, plumis omnibus inlinunt.

Le terme « aucupari », qui s'emploie pour la chasse aux oiseaux, est pris métaphoriquement par Sénèque : *Ep.* 99, 26 : .... voluptatem in ipso dolore aucupari.

Un homme qui s'imagine en avoir un autre dans sa puissance, alors qu'il n'en est rien, cet homme est comparé à un chasseur qui ne tient sa proie, un oiseau, que par le bout de l'aile : *Ep.* 42, 5 : Meministi, cum quendam adfirmares esse in tua potestate, dixisse me volaticum esse ac levem et te non pedem ejus tenere, sed pennam. Mentitus sum (1) : pluma tenebatur, quam remisit et fugit.

Le sage doit cacher sa retraite, comme font certains animaux, qui dissimulent leurs traces autour de leur repaire afin que le chasseur ne puisse découvrir celui-ci : *Ep.* 68, 4 : Animalia quaedam ne inveniri possint, vestigia sua circa ipsum cubile confundunt : idem tibi faciendum est.

Parfois, il s'agit d'une chasse plus importante : la chasse aux grands fauves.

Sénèque s'élève, comme il le fait tant de fois, contre ces gens qui perdent un temps si précieux à ce qu'il appelle des « jeux d'enfants, » c'est-à-dire aux subtilités de la dialectique. « Quoi ! s'écrie-t-il, en face de la mort tu n'as pas d'autres armes ? Crois-tu donc qu'on tue les lions à coups d'épingle ? » *Ep.* 82, 24 : Magnis telis magna portenta feriuntur... et adversus mortem tu tam minuta jacularis ? subula leonem excipis ?

Le sage dompte les vices et la fortune comme certaines

---

(1) La correction de M. Paul Thomas (deux points au lieu du point d'interrogation donné par O. Hense) me paraît indiscutable.

gens domptent les bêtes féroces : *Ep.* 85, 41 : Certi sunt domitores ferarum, qui saevissima animalia... hominem pati subigunt... : sic sapiens artifex est domandi mala. Dolor, egestas, ignominia, carcer, exilium ubique horrenda, cum ad hunc pervenere, mansueta sunt. — Cf. *Ep.* 66, 44 : Hoc (telle vertu) violentiam domuit...

Les fauves traqués fuient à travers tous les obstacles; de même, les hommes talonnés par la peur : *De Clem.*, Lib. I, 12, 4-5.

Les délateurs qui voulaient la mort de Cremutius Cordus sont comparés par Sénèque à des chiens de chasse (*Consol. ad Marc.*, 22, 5), puis à des loups (*ibid.*, 22, 7).

Il est aussi difficile de devenir tout à fait maître de ses passions qu'il est malaisé de dompter complètement les fauves dont on s'est emparé : *Ep.* 85, 8-9 : Tigres leonesque numquam feritatem exuunt... Numquam bona fide vitia mansuescunt. — Puis : *De vita beat.*, 14, 2; *ibid.*, 14, 3.

Un homme en fureur qui grince des dents est comparé par Sénèque à un sanglier qui aiguise ses crocs : *De Ira*, Lib. III, 4, 2.

Le tigre qui, avant d'expirer, s'efforce de mordre une dernière fois le chasseur qui l'a blessé, a l'air moins féroce que l'homme enflammé par la colère : *De Ira*, Lib. III, 4, 3.

Il faut traiter avec douceur ceux à qui l'on veut enseigner quelque chose : le chasseur caresse les chiens auxquels il apprend à poursuivre le gibier : *De Clem.*, Lib. I, 16, 45.

« Lancinare », terme de chasse qui signifie « déchirer », « mettre en pièces » est employé métaphoriquement par Sénèque : *Ep.* 32, 2 : Diducimus illam (sc. vitam) in particulas ac lancinamus.

La colère inspire à l'homme la même crainte que des plumes rouges aux bêtes sauvages : *De Ira*, Lib. II, 11, 6.

II.

La Lutte.

La lutte fournit des expressions qui ressemblent souvent à s'y méprendre aux termes militaires. Mais il n'en faut pas moins les distinguer avec soin de ceux-ci.

La lutte était un des spectacles favoris du peuple romain. Pour le peuple grec, qui l'aimait avec une passion au moins égale, c'était avant tout un exercice destiné à mettre en œuvre la science des belles attitudes, et les athlètes qui s'y livraient aux divers Jeux Nationaux faisaient admirer aux spectateurs la belle harmonie faite de force à la fois et de grâce de leurs formes sculpturales. Les Romains, par contre, se plaisaient avant tout au spectacle de la force dans son épanouissement monstrueux; les biceps d'une grosseur démesurée, les muscles épais et disgracieux, mais d'une puissance formidable captivaient leur attention par dessus tout. Aussi la lutte avait-elle, à Rome, un caractère de violence et de brutalité qui eût répugné au sens esthétique si délicat des Hellènes. C'est donc tout naturellement le caractère violent de la lutte qui a passé dans la littérature latine de préférence au caractère esthétique et d'habileté qui prédomine dans les comparaisons tirées de la lutte chez les écrivains de la Grèce (1).

Plaute, qui, nous l'avons dit, compare couramment la mise en action d'un guet-apens d'esclave rusé et fripon à une opération de guerre, se sert parfois du terme « luctator » ou d'autres analogues pour désigner l'intrigant. En dehors du théâtre comique, les expressions tirées de la lutte n'appa-

---

(1) Cependant, lorsqu'il s'agit des stoïciens grecs, il faut évidemment se placer à un autre point de vue : Chrysippe et Épictète parlent de la « lutte » contre les passions avec une énergie qui égale celle de Sénèque.

raissent dans la littérature latine sous la République que par occasion (1).

Sous les premiers empereurs, les écrivains stoïciens se servent régulièrement d'expressions empruntées à la lutte.

Avec les premiers auteurs chrétiens, les termes de la lutte deviennent courants, au point de devenir presque des clichés : l' « Agon christianus » se retrouve chez à peu près tous les auteurs chrétiens (2). Arnobe, par exemple, fut un véritable « lutteur de profession » pour le christianisme; il lutte par ses écrits comme le lutteur avec ses bras.

Quant à Sénèque, les expressions prises à la lutte sont chez lui relativement nombreuses. Le motif de cette fréquence est, on le comprend aisément, le même que pour les termes empruntés à la vie militaire. Pour varier ses expressions, pour vivifier par des comparaisons toujours nouvelles ses exhortations pressantes au courage moral, Sénèque a eu recours à des termes de la langue des lutteurs. Dans sa pensée, mots de la vie militaire ou de la lutte se confondent pour ne plus exprimer que cette idée : combat incessant contre la fortune et contre tous les mauvais penchants qui assaillent les hommes!

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, que Sénèque représente les hommes comme devant combattre sans cesse la fortune; ici, il s'exprime un peu autrement : « Luttez (dans le sens propre du mot) sans repos contre la fortune! Saisissez-la à bras le corps et efforcez-vous de lui faire toucher le sol! » *Ep.* 66, 50 : Itaque haec magis laudaverim bona exercita et fortia et cum fortuna rixata. — *Ep.* 28, 7 : Non multum prodest vitia sua projecisse, si cum alienis

---

(1) Varron préfère la lutte morale des stoïciens à celle des athlètes : « In charteo stadio *ἐπιτάφιον ἀγῶνα* quo quis certasset animo, bellus homo, magis delectatus Stoicorum pancratio quam athletarum. » (*Ταφὴ Μενίππου*, IV, éd. Buecheler).

(2) Un des ouvrages les plus connus de saint Augustin a pour titre : *De Agone Christiano.*

rixandum est. — *De Provid.*, 2, 7 : Spectant di magnos viros conluctantes cum aliqua calamitate. — *Ep.* 78, 21 : .... bene luctare cum morbo. — *Ep.* 92, 24 : .... « Sapiens non est beatior.... quam ille, qui cum mala fortuna semper luctatus est? — *Ep.* 22, 7 : Luctare cum officio, quod semel recepisti. — *Ep.* 52, 1 : Quid conluctatur cum animo nostro nec permittit nobis quicquam semel velle? — *Ep.* 66, 1 : Claranum.... vidi.... cum corpusculo suo conluctantem. — *Ep.* 30, 1 : Bassum Aufidium ... vidi ... aetati conluctantem. — Voyez aussi : *De Provid.*, 2, 3; *De Ira,* Lib. II, 14, 2; *De brevit. vit.*, 9, 2; *De Ira*, Lib. III, 43, 3; *Ep.* 82, 16; *Ep.* 85, 6; *Ep.* 109, 2.

Il faut exercer son âme à la lutte : *Ep.* 82, 16 : Magna exercitatione durandus est animus, ut conspectum ejus accessumque patiatur. — *De Provid.*, 4, 12 : Verberat nos et lacerat fortuna : patiamur! Non est saevitia, certamen est; quod quo saepius adierimus, fortiores erimus. — *Ibid.*, 2, 6 : Non fert ullum ictum.... de genu pugnat. — Puis *Ep.* 13, 2.

Il y a une lutte incessante et acharnée entre l'âme et le corps qui l'enchaîne : *Consol. ad Marc.*, 24, 5 : .... Omne illi cum hac carne grave certamen est, ne abstrahatur et sidat.

Le sage, grâce aux combats journaliers qu'il livre aux vices, est devenu invulnérable, comme ces lutteurs qui se sont exercés longuement à supporter tous les coups sans broncher : *De Const. sap.*, 9, 5.

Il faut que nous sachions triompher de tous les vices pour acquérir la vertu, de même que les lutteurs, qui supportent tous les coups uniquement pour la passion de la gloire : *Ep.* 78, 16 (1).

Le sage véritable désapprouve ceux qui se jettent délibérément au milieu des orages et luttent incessamment contre les difficultés de la vie : *Ep.* 28, 6.

---

(1) Épictète comparait volontiers les apprentis philosophes à des athlètes; mais lui-même devient un véritable « lutteur », lorsqu'il s'efforce de faire de ses élèves des stoïciens véritables, et non pas seulement des stoïciens amateurs. Voyez Épictète, *Entretiens*, I, IV, 6, et les passages cités page 15, note 4.

Les passions contraires luttent continuellement entre elles dans notre âme (1) : *Ep.* 56, 5 : Inter se rixantur cupiditas et timor, avaritia luxuriaque dissident et altera alteram vexat.

Sénèque, au cours de son voyage à Naples, avait d'abord été couvert de boue sur la route, puis, dans un passage souterrain, souillé de poussière. Il se compare ingénieusement au lutteur, qui d'abord est frotté d'huile (ceroma), puis roulé dans la poussière (haphe) : *Ep.* 57, 1 : Totum athletarum fatum mihi illo die perpetiendum fuit : a ceromate nos haphe excepit in crypta Neapolitana.

Le vent emprisonné est comparé à un lutteur qui s'efforce d'échapper à l'étreinte de son adversaire : *Natur Quaest.*, Lib. VI, 25, 1.

S'occuper des subtilités de la dialectique, c'est s'escrimer contre le vent : *Natur. Quaest.*, Lib. VII, 14, 1.

Ep. 13, 3, Sénèque s'exprime d'une manière essentiellement pittoresque : « subsilire ex fortuna, » se dégager par un bond hors des atteintes de la fortune, comme un lutteur qui essaie d'échapper à l'étreinte de son rival.

III.

Les Jeux de Gladiateurs.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit à propos de la lutte. Les combats de gladiateurs, jeu barbare et par cela même inconnu aux Grecs, ont de tout temps passionné les Romains; mais jamais, ils n'ont fait fureur autant qu'à la fin de la République et sous l'Empire. A l'époque de Sénèque, il n'y avait pas de fête qui ne comportât des combats de gladiateurs. Sénèque pouvait donc, quand il comparait son sage stoïcien armé contre la fortune à un gla-

(1) Cicéron (*De finib.*, II, 14, 44) parle aussi de la lutte entre la vertu et la volupté; il ajoute que Chrysippe, « homo et acutus et diligens », ne dédaignait pas cette lutte.

diateur aux prises avec son adversaire (1), parler « de visu. » Il n'a pas manqué de se servir de temps en temps d'expressions et de comparaisons tirées de ces jeux sanguinaires. Ainsi, pour rendre cette idée que celui qui s'est adonné à la philosophie ne doit reculer devant rien pour arriver à la vertu, Sénèque compare le sage à un gladiateur qui a contracté l'engagement de combattre jusqu'à la mort : *Ep.* 37, 1-2.

Bassus, un des amis de Sénèque, ose parler de la mort, quoiqu'il soit moribond. Ainsi, tel gladiateur, lâche pendant le combat, devient courageux lorsqu'il sent le trépas inévitable : *Ep.* 30, 8.

Certains conseils ne se donnent que de vive voix; de même, le meilleur enseignement, pour un gladiateur, se donne dans l'arène : *Ep.* 22, 1.

Sénèque compare d'une façon saisissante la vie, où tout le monde ne vit côte à côte que pour s'entre-déchirer, à l'existence des gladiateurs, qui vivent en commun pour se combattre : *De Ira,* Lib. II, 8, 2.

La colère est plutôt nuisible qu'utile. C'est le courage tempéré par la discipline qu'il faut sur le champ de bataille, de même que c'est la confiance en son art qui protège le gladiateur, et la colère qui l'expose aux coups : *De Ira*, Lib. I, 11, 1.

Entre Épicure et les stoïciens (ille ... nos), il n'y a, pour ce qui concerne le mépris des injures, qu'une nuance, comme entre deux gladiateurs également courageux, dont l'un tient la main sur sa plaie sans rien dire, et dont l'autre crie au peuple que sa blessure est insignifiante : *De Const. sap.*, 16, 2.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire : la fortune choisit les plus braves pour se mesurer avec eux. De même un gladiateur s'estime déshonoré lorsqu'on le met en présence d'un adversaire trop inférieur : *De Provid.*, 3, 4.

---

(1) Dans la langue des gladiateurs, l'adversaire s'appelait « par » (masc.), le couple de gladiateurs « par » (neutre), et « mettre aux prises » deux gladiateurs se disait : « componere. »

« Je ne ferai pas comme les gladiateurs vaincus qui en appellent au peuple, » dit Sénèque; « je continuerai la lutte avec mes propres armes » : *Ep.* 117, 7.

Deux bienfaits, dont l'un est en apparence inférieur à l'autre, peuvent cependant être égaux par l'intention qui les a guidés; de même, dans un combat de gladiateurs où les adversaires ont tous deux été blessés, l'un grièvement, l'autre légèrement, la victoire reste indécise, quoique l'un des deux paraisse l'avoir emporté : *De Benef.*, Lib. V, 3, 3.

Soyons prudents, quoique la prudence ne soit pas une garantie infaillible de sûreté; ainsi l'escrimeur le plus habile peut être touché, sans qu'il ait manqué aux règles de l'art. *Ep.* 14, 15 : Ars ei constat, qui per ornamenta percussus est.

« Pugnare sine missione, » combattre jusqu'à la mort » (en parlant de gladiateurs), est employé par Sénèque en parlant de César qui provoqua Jupiter : *De Ira,* Lib. I, 20, 8. — Cf. aussi « missio » (la grâce accordée aux gladiateurs) : *Ep.* 37, 2 (« ... nascimur sine missione ») et *De Benef.,* Lib. II, 20, 3.

IV.

Autres jeux.

Pour finir ce chapitre, nous grouperons ensemble toutes les autres métaphores et comparaisons qui se rapportent à des combats ou des jeux publics. Ceux-ci offrant toujours le caractère d'une lutte (au sens dérivé du mot), violente le plus souvent, quelquefois plus pacifique, il nous a paru que ces comparaisons et métaphores n'étaient pas déplacées dans un chapitre consacré aux expressions tendant à rendre l'idée de combat et de résistance contre les adversaires perpétuels de l'homme ici-bas : les vices, la fortune, la peur de la mort.

1° Saut. — Sénèque emploie souvent le terme « transilire » (sauter par dessus) au figuré : *De brevit. vit.,* 16, 3; *De Benef.,* Lib. III, 33, 1; *Id.,* Lib. VII, 26, 4; *De Ira,* Lib. II, 3, 4; *Natur.*

Quaest., Lib. I, Prolog., 17; *Ep.* 13, 6; *Ep.* 20, 4; *Ep.* 23, 7; *Ep.* 39, 5; *Ep.* 64, 2; *Ep.* 93, 5.

« Resilire » (sauter en arrière, rebondir en arrière) et « exilire » (sauter à bas de, hors de) sont employés aussi métaphoriquement par Sénèque; « resilire » : *Ep.* 82, 6; *Ep.* 95, 48; *Ep.* 122, 1; — « exilire » : *Ep.* 17, 9; *Ep.* 40, 11; *Ep.* 100, 7. — Cf. aussi « prosilire » : *Ep.* 92, 34, et « subsilire » : *Ep.* 31, 11. « Emicare, » sauter, bondir, est employé *Ep.* 79, 11.

2° Course a pied (1). — « Je commence à me faire vieux, » soupire Sénèque; « déjà je distingue au loin les lignes qui marquent le but final de ma course » : *Ep.* 49, 4 : Nunc incredibilis cursus apparet, sive quia admoveri lineas sentio, sive quia adtendere cœpi et conputare damnum meum.

C'est ce que, en style démodé, on appelle en français : « arriver au terme de sa carrière ».

Dans le même ordre d'idées, voyez aussi : *Ep.* 12, 9 et *Ep.* 99, 7.

L'énergie morale de Bassus croissait avec le déclin de son corps, comme s'accroît la joie du coureur qui touche au septième stade, et, par conséquent, à la palme : *Ep.* 30, 13.

L'intention est tout, quand on veut rendre un bienfait; peu importe si un autre, grâce à ses ressources supérieures, a su donner plus d'éclat à son bienfait. Tendre vers le bien est déjà très méritoire, quand même un coureur plus rapide arrive au but le premier : *De Benef.*, Lib. V, 2, 2.

Sénèque se compare lui-même à un coureur médiocre : *De vita beat.*, 17, 4 : Vestris quidem pedibus comparatus debilis cursor sum. — Cf. aussi *Ep.* 108, 25.

C'est par l'exercice que le coureur acquiert la souplesse du jarret. De même faut-il s'habituer à lutter contre la fortune : *De Provid.*, 4, 12-13.

---

(1) Dans le *De Officiis* de Cicéron (III, 10, 42) se trouve une pittoresque comparaison tirée de la course à pied, et traduite de Chrysippe. Voyez aussi Sénèque, *De Benef.*, II, 25, 3.

Le sage est comme un coureur qui use de sa propre vitesse, mais à qui les encouragements sont utiles : *Ep.* 109, 6.

Nous disons aujourd'hui couramment : « offrir un large champ d'action ». Sénèque emploie cette même métaphore, manifestement tirée du champ de courses : *De tranquill. an.*, 4, 4 : ... latiorem virtuti campum dare. — *De vita beat.*, 22, 1 : In divitiis ... campum habet patentem.

La vie nous dépasse à la course : *Ep.* 45, 13 : Etiam si adtenderemus, tamen nos vita praecurreret...

La vie elle-même est une course vers la mort : *De Remed. fortuit.*, 2, Additio 6 : ... vita ipsa cursus ad mortem.

Une fois qu'on a pris son élan sur une pente, il est difficile de s'arrêter. Cela est vrai pour celui qui parle comme pour le coureur : *Ep.* 40, 7.

Il ne faut pas se jeter dans la mort d'un élan trop impétueux (« cum procursu ») : *Ep.* 24, 24.

3° Équitation et course a cheval. — On peut parfois feindre la colère pour stimuler les apathiques, de même qu'on se sert de l'aiguillon ou de la torche pour exciter un cheval trop lent : *De Ira*, Lib. II, 14, 1.

Sénèque parle aussi de vices qu'on a soumis au frein ou à l'éperon : *Ep.* 94, 23.

Il faut « refréner » les plaisirs : *Ep.* 23, 4 : ... Voluptates tenere sub freno ... — Cf. *Ep.* 94, 44.

Certaines vertus ont besoin de stimulants, d'autres, au contraire, de brides : *De vita beat.*, 25, 5.

Il faut agir de même avec les enfants : *De Ira*, Lib. II, 21, 3.

Un coursier noble et fier obéit plus aisément à un frein modéré; de même, la vertu suit tout naturellement la clémence : *De Clem.*, Lib. I, 24, 2.

Il faut savoir « tourner les obstacles » dans la vie : *De tranquill. an.*, 29, 3 : Non in cursu tantum circique certamine, sed in his spatiis vitae interdum flectendum est.

Le débit de Cicéron était posé et calme comme un cheval

qui marche au pas : *Ep.* 40, 11 : Cicero gradarius (1) fuit.

« Meta » est pris métaphoriquement : *De Remed. fortuit.*, IV, 1 : Refert quae sit meta.

4° Jeu de balle. — Dans le *De Benef.*, Livre II, 32, 1 sqq., Sénèque consacre tout un paragraphe à l'ingénieuse comparaison suivante : « Il ne suffit pas d'accepter avec reconnaissance un bienfait : il faut encore savoir le rendre; de même, un joueur de balle doit non seulement être capable de recevoir la balle avec adresse, mais il doit aussi savoir la renvoyer habilement. » — Puis : *De Benef.*, Lib. II, 32, 4 (2).

On a supposé que, dans les tremblements de terre, des parties de la masse terrestre se détachent et rebondissent comme fait la balle sur le plancher de la salle de jeux : *Natur. Quaest.*, Lib. VI, 10, 2.

5° Combats de bêtes féroces. — Deux hommes qui se sont persécutés pendant toute leur existence et sont ravis finalement tous deux par la mort, ressemblent à un ours et un taureau, enchaînés ensemble, qui se combattent dans l'amphithéâtre, et finissent par tomber tous deux sous le fer du « confector » : *De Ira*, Lib. III, 43, 2.

Les ministres qui ont sur les hommes droit de vie et de mort, ressemblent aux bêtes féroces auxquelles on jette des victimes humaines en pâture : *De Clem.*, Lib. I, 13, 2.

6° Autres jeux. — S'occuper des subtilités de la dialectique, c'est « jouer aux dames (latrunculi), » selon Sénèque : *Ep.* 106, 11.

Enfin, voici une métaphore empruntée aux jeux en général : *Ep.* 51, 9 : Libertas proposita est; ad hoc praemium laboratur.

---

(1) Cf. « Equus gradarius » (Lucilius, dans Nonius).

(2) Cette comparaison, d'après Sénèque lui-même, provient de Chrysippe.

CHAPITRE II.

Les Métaphores et les Comparaisons

EMPRUNTÉES A LA

MÉDECINE.

Les Romains étaient avant tout gens pratiques. En toutes choses, ils ne voyaient que le côté utilitaire, positif. De la philosophie, ils dédaignent la métaphysique, mais ils se jettent avec avidité sur la morale, qui leur servira à guérir les blessures de l'âme; de la médecine, ils ne prennent que les remèdes de bonne femme et les règles essentielles de ce que nous appellerions l'hygiène. Ils abhorraient les premiers médecins grecs qui vinrent s'établir chez eux; Caton l'Ancien les assimile à des empoisonneurs publics, et « préfère à leurs remèdes savants » les formules magiques et « les recettes de paysans, où le chou joue un rôle si merveilleux » (1). Plaute, dont le style reflète si admirablement les idées et les passions du peuple, n'a presque pas de métaphores prises à la médecine. Catulle, suivant les brisées des Alexandrins, compare l'amour à une maladie. Ovide fait de même : ses « Remedia amoris » sont une longue comparaison entre l'amour et la

(1) Pichon, *op. cit.*, p. 37. — Caton a cependant des métaphores heureuses, fondées sur l'observation, telles que celle-ci : « Les bavards ont la rage de parler comme les hydropiques celle de boire ».

maladie (1). Horace (*Ep.* I, 1, 33 sqq.) fait allusion aux préceptes relatifs au traitement des diverses passions.

Cicéron est le premier qui ait employé avec précision et pittoresque de véritables métaphores tirées de la médecine (2). La philosophie est déjà pour lui une « doloris medicina » ; déjà les âmes souffrantes commencent à pulluler. L'État, de son côté, est de plus en plus malade; mais Cicéron n'ose pas encore, pour le guérir, préconiser les remèdes violents vantés par Sénèque : « Non minus esset probanda medicina quae sanaret vitiosas partes reipublicae quam quae exsecaret », dit-il dans ses Lettres. C'est dans ces Lettres que ses métaphores sont le plus vivantes : « il assimile les moyens pacifiques à la médecine curative, les résolutions violentes aux opérations chirurgicales (« ego diaeta curare incipio, chirurgiae taedet ») (3).

Mais c'est sous l'Empire, l'époque troublée où tous les hommes ont l'âme atteinte de plaies profondes, que se généralise la médecine spirituelle. Avec l'influence prépondérante des Grecs, la médecine scientifique s'est établie à Rome; les médecins romains, dont la science rudimentaire ne pouvait plus suffire aux innombrables maladies produites par les excès de toute sorte, apprennent de leurs collègues helléniques des remèdes plus efficaces. Sénèque lui-même a développé ce point de vue dans la lettre 95. L'ancienne philosophie, dit-il en substance, ne présentait pas un bien grand nombre

---

(1) Cf. Pichon, *De Sermone Amatorio...*, p. 39.

(2) Inutile d'ajouter qu'en ceci, comme pour toutes ses connaissances philosophiques, Cicéron n'a fait qu'adapter les modèles grecs. Déjà Platon et Chrysippe avaient comparé la vertu (« la santé de l'âme ») à la santé du corps; cette comparaison avait été surtout développée par Philon de Larisse et son disciple, Antiochus d'Ascalon, le maître de Cicéron. Dans ses *Tusculanes* (IV, 15, 30), Cicéron la reprend : « Ut enim corporis temperatio, cum ea congruunt inter se, e quibus constamus, sanitas, sic animi dicitur, cum ejus judicia opinionesque concordant. »

(3) Pichon, *op. cit.*, p. 175. — Cf. Cic., *Tuscul.*, III, Introduction.

de préceptes à l'usage des gens dont l'âme était malade; à quoi bon, en effet? la plupart des hommes d'alors étaient sains d'âme comme de corps. Aujourd'hui, il n'en est plus de même; le vice a tout envahi, et la corruption morale est devenue telle que les remèdes jadis les plus efficaces sont impuissants aujourd'hui. Le même phénomène se présente pour les maladies du corps : on mène à l'heure qu'il est une vie tellement dissolue que les médecins sont débordés et perdent la tête en face de ces affections innombrables dont une bonne part leur était jadis inconnue. « Tam multo aegrotamus genere quam vivimus », dit Sénèque (*Ep.* 95, 20). Aussi Sénèque, en médecin énergique qui veut à tout prix sauver ses malades, préconise-t-il contre cette gangrène tenace et profonde les remèdes les plus violents : *Ep.* 95, 29 : « Idem tibi de philosophia dico. Fuit aliquando simplicior inter minora peccantes et levi quoque cura remediabiles : adversus tantam morum eversionem omnia conanda sunt. » Toute cette lettre est un admirable réquisitoire contre les mœurs de l'époque (1). Sénèque est du nombre de ces esprits élevés qui, dans la recherche d'une philosophie pouvant apporter la guérison aux âmes malades, préfèrent à toutes les autres le stoïcisme, pour ses remèdes énergiques (2). Sénèque est le principal de ces médecins de l'âme. « Il a d'un médecin le coup d'œil prompt et juste, le diagnostic infaillible » (3).

---

(1) Cf. Saint Ambroise, qui, « à propos d'Élie et de ses jeûnes, ... reprend les attaques de Sénèque et de Juvénal contre le luxe gastronomique. » (Pichon, *Litt. lat.*, p. 839), Commodien, qui tonne aussi contre la gourmandise des hommes et le luxe des femmes, et Salvien, un autre « grondeur bourru », « satirique amer et violent », précurseur des auteurs de « castoiements » qui pulluleront au moyen-âge.

(2) Lactance constate que cette prédilection pour les remèdes énergiques était particulière aux stoïciens (*Div. Instit.*, VI, 14 et 15; *De Ira*, cp. 17). Voyez aussi Philon, *De Cherubim*, § 14, vol. I, p. 173, 12 (éd. Wendl.) et Plutarque, *De stoic. repugn.*, cp. 11, p. 1037 e. Épictète non plus n'aime pas les demi-mesures : voyez *Entret.*, II, XVIII, 8 et 10-11.

(3) P. Thomas, *op. cit.*, p. 225.

En tant que médecin de l'âme, Sénèque est essentiellement stoïcien. Les stoïciens se sont beaucoup occupés de la définition et de la distinction des divers « troubles de l'âme » : déjà Zénon et Chrysippe avaient écrit des traités *περὶ παθῶν*, dont des fragments subsistent dans Diogène Laërce et Stobée (1). Cicéron a repris ces définitions dans ses Tusculanes, notamment au livre IV, §§ 10, 14, 22 et 23. Il montre que les stoïciens distinguaient deux espèces d'affections de l'âme : les *νοσήματα*, et les *ἀῤῥωστήματα* (*Tuscul.*, IV, 23) : « Ex perturbationibus autem primum morbi conficiuntur, quae vocant illi *νοσήματα*, eaque, quae sunt eis morbis contraria, quae habent ad res certas vitiosam offensionem atque fastidium, deinde aegrotationes, quae appellantur a Stoicis *ἀῤῥωστήματα*, hisque item oppositae contrariae offensiones. » Puis Cicéron ajoute cette remarque caractéristique : « *Hoc loco nimium operae consumitur a Stoicis, maxime a Chrysippo, dum morbis corporum comparatur morborum animi similitudo* (2). »

On voit donc, par tout ce qui précède, que Sénèque avait de qui tenir, et que la conception du sage comme médecin de l'âme ne lui appartient pas. Mais ce qui est bien à lui, c'est l'expression, la forme dont il a revêtu ces idées rebattues. On peut dire qu'aucun moraliste stoïcien n'a eu au même degré que Sénèque le don du style imagé et pittoresque. Seul

---

(1) Les titres caractéristiques de quelques ouvrages de Galien, le médecin-philosophe, nous révèlent les soucis de cure morale que ce disciple lointain de Chrysippe nourrissait de concert avec ses occupations de médecin traitant; il a composé, en effet, des traités : *De cognitione animi morborum*, *Optimum medicum esse philosophum*, *De propriorum animi affectuum curationibus*. Les comparaisons qu'on y rencontre sont d'ailleurs, ou citées littéralement, ou inspirées de Chrysippe. Voyez Galien, *De locis affectis*, III, 1 (éd. Bas.), III, 270, K. VIII, 138 : ... *οὕτως γοῦν καὶ Χρύσιππος ὁ φιλόσοφος ἔγραψεν περὶ τῶν τῆς ψυχῆς παθῶν ἓν μὲν τὸ θεραπευτικὸν βιβλίον, οὗ μάλιστα χρήζομεν εἰς τὴν ἴασιν αὐτῶν*...

(2) C'est surtout dans les §§ 58 à 82 des *Tuscul.*, IV, que Cicéron traite des remèdes que la philosophie apporte pour la guérison des passions.

Épictète peut lui être comparé comme médecin de l'âme; pour les maladies morales, ce sont les deux chirurgiens les plus fermes et les plus habiles de l'empire romain. Marc-Aurèle est un penseur qui cherche simplement à se guérir lui-même de ses passions (1). Plutarque est un médecin doux et indulgent, qui ne fait qu'indiquer les remèdes à ceux qui viennent lui demander des consultations. Dans la littérature latine, après Sénèque, Perse, poète stoïcien, parle aussi des « maladies véritables » que sont les passions. Il a quelques métaphores prises à la médecine.

Les moralistes chrétiens, avant tout combatifs, sont parfois aussi des médecins de l'âme. Firmicus Maternus ressemble à Sénèque lorsqu'il dit : « Amputanda sunt haec penitus atque delenda... », lorsqu'il veut secourir les malades : « Subvenite miseris, liberate pereuntes », qu'il écrit ces mots : « Aegrotantes delectant contraria », et qu'il représente les souverains comme devant, par l'ordre du Christ, guérir la maladie qu'est le paganisme : « Ad hoc vobis Deus summus commisit imperium ut per vos vulneris istius plaga curetur... ». Salvien est, lui aussi, partisan des remèdes violents : « Jumenta ac pecudes sectione curantur, et putrefacta mulorum, asinorum, porcorum viscera, cum adusta cauteriis fuerint, munus medicae adustionis agnoscunt, ... in locum demortuae carnis viva succedit. Nos et urimur et secamur, sed nec ferri desectione nec cauteriorum adustione sanamur... ».

Chez Sénèque, les métaphores et les comparaisons tirées de la médecine sont très nombreuses. Il avait beaucoup étudié dans sa jeunesse, et il est probable qu'il connaissait fort bien la terminologie médicale. De plus, d'une santé fort débile, sujet à des maladies pénibles (2), il était à même de décrire

---

(1) « Il garde sous les yeux un certain nombre de maximes courtes, fondamentales, qui assurent la sénérité de l'âme, » de même que « les médecins ont toujours sous la main leurs instruments ». (Marc-Aurèle, dans C. Martha, *op. cit.*, p. 197).

(2) Voir les lettres 26, 53, 54, 55, 65, 77, 78, 104, et *Consol. ad Helv.*, 19, 2.

« de visu » et « de sensu » les phases diverses de nombre d'affections. Il n'avait qu'à puiser dans son expérience personnelle, et aussitôt les métaphores frappantes et les termes précis venaient d'eux-mêmes.

Voici maintenant, énumérées dans un certain ordre, les métaphores et les comparaisons de Sénèque empruntées à la médecine.

Sans cesse, Sénèque nous représente le philosophe comme le médecin de l'âme. « Le médecin, dit-il, te donne des préceptes pour préserver ta santé et prolonger ton existence; eh bien! moi, je te fournirai des remèdes infaillibles qui te guériront de tes passions et de tes vices, et je t'apprendrai à mépriser la mort » : *Ep.* 78, 5 : Ad haec ergo remedia te confer. Medicus tibi quantum ambules, quantum exercearis, monstrabit; ne indulgeas otio, ad quod vergit iners valetudo; ut legas clarius et spiritum, cujus iter ac receptaculum laborat, exerceas; ut naviges et viscera molli jactatione concutias; quibus cibis utaris, vinum quando virium causa advoces, quando intermittas, ne inritet et exasperet tussim. Ego tibi illud praecipio, quod non tantum hujus morbi, sed totius vitae remedium est : contemne mortem.

Tout ce développement caractérise à merveille la généreuse thérapeutique morale de Sénèque.

Sénèque est le chirurgien au regard aigu et froid, bienveillant et calme, mais grave et sévère, qui ne cache pas au malade la gravité de son état, et entame sans hésiter la douloureuse opération; il ne se soucie pas des hurlements de douleur du patient; il n'a qu'une préoccupation : sauver le malade tout de suite, et à tout prix : *De Const. sap.*, 1, 1 : Ceteri sapientes molliter et blande, ut fere domestici et familiares medici aegris corporibus, non qua optimum et celerrimum est, medentur, sed qua licet; Stoici virilem ingressi viam, etc. — *Ep.* 78, 14 : Circumcidenda ergo duo sunt, et futuri timor et veteris incommodi memoria..... — *Ep.* 99, 29 : .... Non te pudet luctum voluptate sanare? severius ista plaga

curanda est. — *De Moribus*, 144 : Fugienda sunt omnibus modis et abscindenda igni ac ferro, totoque artificio separanda languor a corpore, etc. — Puis : *De Provid.*, 3, 2; *Consol. ad. Helv.*, 2, 2; *Consol. ad Marc.*, 1, 8; *Ep.* 52, 10.

Le Christ a dit : « Que si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le, et jette-le loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne. » Sénèque, lui, s'exprime avec plus d'énergie encore : *Ep.* 51, 13 : Projice quaecumque cor tuum laniant, quae si aliter extrahi nequirent, cor ipsum cum illis revellendum erat.

Il y a des maladies pour lesquelles les préceptes ne servent à rien; il faut que le médecin vienne tâter le pouls du malade : *Ep.* 22, 1 : Quaedam non nisi a praesente monstrantur. Non potest medicus per epistulas cibi aut balinei tempus eligere : vena tangenda est.

Le médecin vraiment dévoué ne se laissera pas rebuter par l'aspect de certaines plaies, si repoussant qu'il soit; il fera son devoir sans défaillance : *De Const. sap.*, 13, 2.

Les bons magistrats et les bons parents doivent pratiquer le précepte : « Qui aime bien, châtie bien », comme le bon médecin emploie les remèdes les plus violents, pourvu qu'ils apportent la guérison : *De Ira*, Lib. II, 27, 3. — Cf. aussi *ibid.*, Lib. I, 6, 1; 15, 1; 16, 1.

Il faut ou bien guérir le mal ou bien le prévenir : *Ep.* 94, 13 : Itaque debemus aut percurare mentem aegram et vitiis liberare, aut vacantem quidem, sed ad pejora pronam praeoccupare.

Sénèque s'accuse parfois de recourir à de trop faibles remèdes : *Ep.* 13, 14 : Pudet me ibi sic tecum loqui et tam lenibus te remediis focillare.

C'est pourtant chose sérieuse que la guérison d'une maladie de l'âme, et il faut s'y consacrer exclusivement : « Quid aures meas scabis? » s'écrie Sénèque, avec son éloquence rude et impérieuse — « quid oblectas? Aliud agitur : urendus, secandus, abstinendus sum. Ad haec adhibitus es. Curare debes

morbum veterem, gravem, publicum. Tantum negotii habes, quantum in pestilentia medicus. Circa verba occupatus es? jamdudum gaude, si sufficis rebus .... » (*Ep.* 75, 7).

Le philosophe n'exercera aucune action efficace par un flux de paroles : *Ep.* 40, 4-5 : Remedia non prosunt, nisi immorantur. .... Quis medicus aegros in transitu curat?

Qu'on ne se décourage pas si certains remèdes n'apportent pas de soulagement immédiat; qu'on essaie les remèdes contraires : *De Clem.*, Lib. I, 9, 6 : Fac, quod medici solent, qui, ubi usitata remedia non procedunt, temptant contraria. – Cf. *Consol. ad Helv.*, 2, 2 : Sed is cogitet, quaecumque usque eo perniciosa sunt, ut contra remedia convaluerint, plerumque contrariis curari.

On ne profite pas plus à feuilleter une foule d'auteurs divers qu'à changer continuellement de remèdes : *Ep.* 2, 2-3 : Idem accidat necesse est iis, qui nullius se ingenio familiariter applicant, sed omnia cursim et properantes transmittunt. Non prodest cibus nec corpori accedit, qui statim sumptus emittitur; nihil aeque sanitatem impedit quam remediorum crebra mutatio; non venit vulnus ad cicatricem, in quo medicamenta temptantur ....

Il n'est pas bon d'administrer les remèdes hâtivement : *Consol. ad Helv.*, 1, 2 : Dolori tuo, dum recens saeviret, sciebam occurrendum non esse, ne illum ipsa solacia inritarent et accenderent : nam in morbis quoque nihil est perniciosius quam immatura medicina ..... — Puis : *Ep.* 69, 2.

Le médecin ne parviendra pas toujours à sauver le patient, surtout si celui-ci est atteint d'une maladie ancienne et d'autant plus tenace; mais il pourra toujours lui apporter quelque soulagement : *Ep.* 94, 24.

Nous avons dit que le médecin de l'âme, tel que le conçoit Sénèque, est un homme grave et sévère, opérant avec une certaine brusquerie; cela ne veut nullement dire qu'il doive s'irriter contre ses patients : *De Const. sap.*, 13, 1-2; *De Ira*, Lib. II, 10, 6-7.

Il ne faut pas attendre, pour appeler le médecin, que le mal ait empiré : *Ep.* 50, 4; *Ep.* 104, 18.

Qu'importe que notre bienfaiteur de sage soit devenu méchant? Nous lui devons toujours de la reconnaissance, tout comme s'il avait perdu la santé, car la méchanceté est, elle aussi, une maladie : *De Benef.*, Lib. VII, 16, 5-6.

Les remèdes doivent exactement convenir à chaque maladie : *De Ira*, Lib. I, 16, 4 : .... pro cujusque morbo medicina quaeratur : hunc sanet verecundia, hunc peregrinatio, hunc dolor, hunc egestas, hunc ferrum. — Puis : *Ep.* 64, 8.

Après avoir rencontré presque à chaque instant ces métaphores fiévreuses : « urere », « secare », « amputare », s'appliquant à la guérison des vices, il ne faudra pas trop s'étonner de tomber sur un passage qui dit exactement le contraire, savoir qu'il faut traiter les vices avec douceur : *De Benef.*, Lib. VII, 30, 1 : Etiam in his, quae videntur in perdito, moderatio plurimum profuit; ut corporum ita animorum molliter vitia tractanda sunt. Saepe, quod explicari pertinacia potuit, violentia trahentis abruptum est. Quid opus est maledictis? quid querellis? quid insectatione? .... Celui que Quintilien appelle « egregius vitiorum insectator » se déclare ici ennemi de toute violence, de toute « insectatio ». C'est que Sénèque s'adoucit quand l'occasion l'exige. Il lui serait impossible de prendre dans le « De Beneficiis » le même ton que dans les « Lettres à Lucilius ». Pareillement, quand il s'adresse à Serenus, homme sans volonté et que rien n'intéresse, il parle un tout autre langage que lorsqu'il donne des conseils à Paulinus ou à Lucilius, qui ne portent que trop d'intérêt, eux, aux choses de ce monde. On l'a souvent dit : un moraliste essentiellement pratique n'est pas tenu à la même rigueur dans les idées qu'un philosophe dogmatique.

Dans le passage suivant encore, Sénèque nous apparaît sous un aspect qui nous est moins familier : *Ep.* 50, 9 : Itaque cogenda est, ut incipiat : deinde non est acerba medicina. Protinus enim delectat, dum sanat. Aliorum remediorum post sanitatem voluptas est, philosophia pariter et salutaris et dulcis est.

C'est là, nous le répétons, une note assez rare chez Sénèque; il est trop stoïcien au fond, et la nécessité présente est trop impérieuse, pour qu'il préfère la douceur à la sévérité. L'indulgence ne lui dit rien qui vaille : *Ep.* 123, 17 : ... Haec discenda, immo ediscenda sunt : non debet excusationes vitio philosophia suggerere. Nullam habet spem salutis aeger, quem ad intemperantiam medicus hortatur.

Et c'est un triste spectacle qu'une âme malade : *De Moribus*, 89 : Turpe spectaculum praebet animus aeger.

Un traitement rigoureux est souvent le seul moyen qui reste pour guérir une affection invétérée : *Consol. ad Marc.*, 1, 8; *Ep.* 25, 2.

La plupart des hommes connaissent fort bien leurs infirmités corporelles, et savent employer fort à propos les remèdes qui conviennent à chaque maladie; que n'ont-ils le même souci des affections de leur âme! (1) *Ep.* 60, 7-8 : Id autem maxime tracta, quod in te esse infirmissimum senties. Nota habet sui quisque corporis vitia... In cetera neglegentes huic, a quo saepe infestantur, occurrunt : sic in animo nostro

---

(1) Cf. Dion Chrysostome, *Discours* 27 : « La plupart des hommes ont horreur des philosophes comme des médecins; de même qu'on n'achète les remèdes que dans une grave maladie, ainsi on néglige la philosophie tant qu'on n'est pas trop malheureux. Voilà un homme riche, il a des revenus ou de vastes domaines, une bonne santé, une femme et des enfants bien portants, du crédit, de l'autorité. Eh bien? cet homme heureux ne se souciera pas d'entendre un philosophe. Mais qu'il perde sa fortune ou sa santé : il prêtera déjà plus volontiers l'oreille à la philosophie; que maintenant sa femme, son fils ou son frère viennent à mourir, oh! alors il fera chercher le philosophe pour en obtenir des consolations, pour apprendre de lui comment on peut supporter tant de malheurs. » (Traduction de C. Martha, *op. cit.*). — Cf. aussi Cic., *Tuscul.*, III, 1 : Quidnam esse, Brute, causae putem, cur, cum constemus ex animo et corpore, corporis curandi tuendique causa quaesita sit ars atque ejus utilitas deorum immortalium inventioni consecrata, animi autem medicina nec tam desiderata sit, antequam inventa, nec tam culta, posteaquam cognita est, nec tam multis grata et probata, pluribus etiam suspecta et invisa? Etc.

sunt quaedam quasi causariae partes, quibus adhibenda curatio est. Quid in otio facio? ulcus meum curo. Etc.

On ne donnera pas à certaines gens ce qu'on sait devoir leur être funeste, pas plus qu'on ne met une arme à la portée d'un désespéré ou qu'on ne donne de l'eau froide à un malade : *De Benef.*, Lib. II, 14, 1-2. — Cf. aussi *Ep.* 10, 2.

Ce n'est que finalement que le médecin devra avoir recours aux procédés violents; il aura au préalable essayé les remèdes plus bénins : *De Ira*, Lib. I, 6, 1-2 : « Quid ergo? non aliquando castigatio necessaria est? » Quidni? sed haec sine ira, cum ratione; non enim nocet, sed medetur specie nocendi... Nempe medicus primo in levibus vitiis temptat non multum ex cotidiana consuetudine inflectere et cibis, potionibus, exercitationibus ordinem imponere ac valetudinem tantum mutata vitae dispositione firmare; ... si frustra molliora cesserunt, ferit venam membrisque, si adhaerentia nocent et morbum diffundunt, manus adfert, nec ulla dura videtur curatio, cujus salutaris effectus est.

On voit avec quelle minutie, quelle abondance de détails tout cela est dit; ne croirait-on pas, par moments, lire un livre de médecine?

Sénèque emploie même parfois des termes purement techniques, par exemple : « fibula », espèce d'aiguille qui servait à brider un organe : *fr.* 119 : ... illi lex Papia fibulam imposuit.

Sénèque est d'avis que les préceptes particuliers peuvent avoir leur utilité à côté des préceptes généraux; pour illustrer ses idées, il a recours sans cesse à des comparaisons tirées de la médecine. Voyez *Ep.* 94, 5-6, 18, etc.

Un service léger, mais rendu promptement, l'emporte souvent sur des services beaucoup plus importants, mais lents à venir, de même que, pour un malade, une simple goutte d'eau donnée à propos peut tenir lieu de remède : *De Benef.*, Lib. II, 2, 2.

De même que certaines couleurs reposent les yeux, de même l'âme malade pourra éprouver du soulagement par des études agréables : *De Ira*, Lib. III, 9, 2.

Il ne faut pas sévir sans nécessité, pas plus qu'il ne faut tirer trop de sang à un malade : *De Clem.*, Lib. I, 5, 1.

Une âme éprouvée doit se prêter courageusement au traitement, comme un vétéran blessé subit sans sourciller une opération chirurgicale : *Consol. ad Helv.*, 3, 1.

Le médecin ne doit jamais désespérer[1] : *De Clem.*, Lib. I, 17, 1-2 : .... Mali medici est desperare, ne curet : idem in iis, quorum animus adfectus est, facere debebit is, cui tradita salus omnium est, non cito spem projicere nec mortifera signa pronuntiare .... — Puis : *Ep.* 29, 3.

Dans les maladies graves, un bon intervalle, c'est presque la santé; de même pour les vices : *Ep.* 29, 8.

Le philosophe doit se corriger lui-même avant de prétendre corriger les autres; mais en attendant, il peut leur donner de bons avis : *Ep.* 27, 1 : « Tu me, inquis, mones? jam enim te ipse monuisti, jam correxisti? ideo aliorum emendationi vacas? » Non sum tam improbus, ut curationes aeger obeam, sed tamquam in eodem valitudinario jaceam, de communi tecum malo conloquor et remedia communico[2]. Quoi de plus touchant et d'un réalisme plus aimable qne cette comparaison? Ce sont des perles de style semblables qui font le charme des Lettres à Lucilius.

Voici encore des traits heureux que l'amitié inspire à Sénèque :

L'homme courageux peut souffrir physiquement, mais il plane en quelque sorte au-dessus de ses souffrances : *Ep.* 85, 29 : Quaeris quis tunc animus illi sit? qui aegrum amicum adhortantibus.

Dans le « De tranquillitate animi », Serenus confesse ses vices à Sénèque comme un malade expose les moindres détails de son affection au médecin en qui il a pleine con-

---

(1) Cf. Philon, *De sacrif. Abel et Cain*, § 123, vol. I, p. 251, 15 (éd. Wendland).

(2) Épictète, lui aussi, compare la maison du philosophe à un hôpital (*Entret.*, III, XXIII, 27).

fiance : *De tranquill. an.*, 1, 2 : Illum tamen habitum in me maxime deprendo (quare enim non verum ut medico fatear?) nec bona fide liberatum me iis, quae timebam et oderam, nec rursus obnoxium; in statu ut non pessimo ita maxime querulo et moroso positus sum : nec aegroto nec valeo (1).

Les hommes ont d'ailleurs tellement besoin de s'entr'aider! Ils sont si faibles, si aveugles sur leurs propres défauts! Comment pourraient-ils arriver à la guérison, s'ils ne savent même pas eux-mêmes qu'ils sont malades? *Ep.* 50, 4 : Quid nos decipimus? non est extrinsecus malum nostrum : intra nos est, in visceribus ipsis sedet, et ideo difficulter ad sanitatem pervenimus, quia nos aegrotare nescimus. — Puis : *Ep.* 53, 6-7; *Ep.* 28, 10.

La comparaison biblique de la paille et de la poutre se retrouve dans Sénèque sous une forme moins audacieusement hyperbolique, mais tout aussi frappante dans son réalisme : *De vita beata*, 27, 4 : Vobis autem vacat aliena scrutari mala et sententias ferre de quoquam : « Quare hic philosophus laxius habitat, quare hic lautius cenat? » Papulas observatis alienas, opsiti plurimis ulceribus? Hoc tale est, quale si quis pulcherrimorum corporum naevos aut verrucas derideat, quem fœda scabies depascitur.

Sénèque aime d'ailleurs à comparer les vices à des ulcères qui se sont formés sur le corps : *De Ira*, Lib. I, 20, 1; *De tranquill. an.*, 2, 11; *De brevit. vit.*, 46. — Cf. aussi *Ep.* 80, 6 : ... suppurata tristitia (2).

Le sage est au-dessus des injures, de même que le médecin

---

(1) Ces mots : « nec aegroto nec valeo » montrent bien le malaise inquiet dont souffraient tant d'âmes de ce temps. Serenus est le type de ces âmes faibles, sans ressort, qui voudraient secouer leur apathie sans avoir l'énergie de le faire. Il y aurait là d'intéressants rapprochements à faire avec telle figure littéraire d'aujourd'hui.

(2) Certains prédicateurs français du moyen âge, tels que Menot et Maillard, avaient, dans leur âpre éloquence, des figures identiques ou semblables.

reste indifférent aux fureurs de ses malades et ne manifeste aucun dégoût devant les objets les plus répugnants : *De Const. sap.*, 13, 1-2.

Pour le sage, les désagréments qui peuvent lui arriver du dehors n'ont pas plus d'importance que n'en ont sur un corps bien portant des éruptions passagères ou de légères écorchures : *Ep.* 72, 5.

Il y a certaines plaies qui ne peuvent supporter le plus léger contact : *De Ira*, Lib. III, 9, 5; *Ib.*, Lib. I, 20, 3; *Ep.* 83, 26.

Il vient un temps où les abcès crèvent, où la maladie manifeste par des signes extérieurs qu'elle se retire du corps; de même, les vices qui se montrent ouvertement sont en voie de guérison : *Ep.* 8, 2; *Ep.* 56, 10; *Ep.* 89, 19.

Il y a entre un philosophe et un homme qui ne l'est pas encore la même différence qu'entre un homme sain et un autre qui sort à peine d'une longue et grave maladie : *Ep.* 72, 5 et 6.

Il y a beaucoup de gens qui sont « insani » au même degré que ceux qui sont traités par les médecins; ce sont les « opiniones falsae » (*κρίσεις*) qui les ont mis dans cet état, et la philosophie pourra seule les guérir : *Ep.* 94, 17.

Les préceptes, à eux seuls, ne suffisent pas pour guérir; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils constituent un adjuvant précieux : *Ep.* 94, 36.

La colère est une courte folie : *De Ira*, Lib. I, 1, 2.

La lettre 75 à Lucilius (§§ 9 à 15) met admirablement en lumière cette idée à laquelle Sénèque revient toujours : la philosophie seule peut guérir l'homme des maladies de l'âme. Sénèque y divise les aspirants philosophes en trois classes : d'abord viennent ceux qui ne possèdent pas encore la sagesse, mais qui ont pris pied dans son voisinage. Ce sont ceux qui « ne savent pas qu'ils savent » (scire se nesciunt). La deuxième classe est composée de ceux qui se sont débarrassés des maladies et des affections les plus dangereuses de l'âme, mais non à tel point qu'ils soient bien sûrs de leur santé; car ils sont encore sujets à des rechutes. Avant d'en arriver à cette seconde catégorie, Sénèque a longuement expliqué à son ami

la différence qui existe entre les « maladies » (*νοσήματα*) et les « affections » (*ἀῤῥωστήματα*) de l'âme (1). Dans la troisième classe enfin peuvent entrer ceux qui sont libérés de beaucoup de vices essentiels, mais non de tous. Sénèque estime fort heureux ceux qui sont admis en cette classe, d'un accès déjà fort difficile (« tertium *illud* genus », dit-il).

Les vices sont extrêmement contagieux; il faut donc éviter le commerce des âmes viciées : *De Ira*, Lib. III, 8, 1; *De tranquill. an.*, 7, 3-4.

Il faut se garder aussi, dit Sénèque, en bon disciple du Portique, de se commettre avec la foule, sinon on risque de participer à la contagion : *Ep.* 94, 69.

Si celui qui aspire à la sagesse doit surtout se garder de fréquenter des compagnons dangereux, combien ce commerce est plus dangereux encore pour celui dont la plaie est à peine cicatrisée! *De tranquill. an.*, 17, 3.

Un air salubre, un climat tempéré font grand bien à des hommes bien portants; combien les âmes peu fortes ne profiteront-elles donc pas en la compagnie de personnes valant mieux qu'elles! *De Ira*, Lib. III, 8, 2.

De même qu'un estomac malade souffre de tout ce qu'on lui donne, de même une âme maladroite (ou égarée : certains ms. donnent *caecus*) transforme en une source de misères tout ce qu'elle reçoit : *De Benef.*, Lib. V, 12, 6.

La colère est un danger autant pour les esprits calmes que pour les esprits inquiets; de même, une épidémie se transmet même aux corps les plus robustes : *De Ira*, Lib. III, 5, 1.

Socrate a bu le poison avec joie et sans difficulté, sachant qu'il prenait une potion qui lui donnerait l'immortalité (*medicamentum immortalitatis*) : *De Provid.*, 3, 12.

Souvent la convalescence est lente, et le malade, quoique guéri, reste bien longtemps encore faible et impressionnable : *Ep.* 7, 1 : Quod aegris evenit, quos longa inbecillitas usque eo adfecit, ut nusquam sine offensa proferantur, hoc accidit

(1) Voyez le début de ce chapitre.

nobis, quorum animi ex longo morbo reficiuntur. — Puis : *Ep.* 28, 6; *De tranquill. an.*, 2, 1.

Sénèque ne recule pas devant les comparaisons les plus réalistes, si elles sont propres à rendre toute sa pensée. V. p. ex. *De Const. sap.*, 13, 2. Il n'y a pas à s'étonner qu'il ait pris à une des fonctions les plus indispensables de l'organisme humain des comparaisons dont la justesse et l'énergie font oublier la trivialité[1] : *Natur. Quaest.*, Lib. V, 4, 2; *Natur. Quaest.*, Lib. III, 30, 4; *Id.*, Lib. III, Praef., 16. — Cf. aussi la phrase suivante, où « proritare », terme de médecine employé entre autres par Pline l'Ancien (26, 8, 58), est pris métaphoriquement : *Ep.* 23, 2 : ... sollicitus est et incertus sui, quem spes aliqua proritat...

L'expression n'est pas moins forte dans le passage suivant : *De Clem.*, Lib. II, 6, 4 : Inbecillos oculos esse scias, qui ad alienam lippitudinem et ipsi subfunduntur, tam mehercules quam morbum esse, non hilaritatem, semper adridere ridentibus et ad omnium oscitationem ipsum quoque os diducere...

Dans le *De tranquill. an.*, 2, 11, l'âme dépravée est comparée à un galeux qui se gratte.

Sénèque compare d'une manière fort pittoresque la terre avec ses canaux et autres conduits, à la peau humaine criblée de pores : *Natur. Quaest.*, Lib. VI, 15. — Voir aussi *Natur. Quaest.*, Lib. VI, 24, 2-3.

Dans les autres traités de Sénèque, on rencontre aussi de ces expressions colorées qui donnent du relief à la pensée : *De Const. sap.*, 10, 2 : .... et alia hujus notae, quae quid vocem nisi querellas nausiantis animi? — *Ep.* 79, 7 : Aut ego te non novi aut Ætna tibi salivam movet. — *Ep.* 2, 4 : « Sed modo » inquis « hunc librum evolvere volo, modo illum. » Fastidientis stomachi est multa degustare; quae ubi varia sunt et diversa, inquinant, non alunt.

Ailleurs, Sénèque parle d'écrits « exsangues » : *Ep.* 64, 3.

Ailleurs encore, de « germes de mort » (*mortifera*) : *Ep.* 49, 9.

---

(1) Sur le goût de Sénèque pour les comparaisons réalistes, cf. *Ep.* 91, 19.

Ailleurs encore, d'esprits aveugles » : *Ep.* 119, 8 : .... tanta est caecitas mentium.... — *Ep.* 120, 18 : Vide in quanta caecitate mens nostra sit : .... — Cf. aussi *Ep.* 109, 16 : Amor sui excaecat eos....(1), et *Ep.* 94, 5 (*occaecare*).

Les gens qui ne connaissent pas leurs défauts sont « aveugles » sans le savoir : *Ep.* 50, 3.

Il arrive que des maladies soient guéries par d'autres maladies; ce sont là des remèdes malsains, passagers, et aucun homme sensé ne s'avisera de leur accorder sa confiance : *De Ira,* Lib. I, 12, 6; *ibid*, Lib. III, 3, 4; *De Benef.*, Lib. VI, 8, 1.

Parfois le poison a pu servir de remède; y aura-t-il quelqu'un qui, pour cette guérison toute fortuite, comptera le poison au nombre des choses salutaires? *De Benef.*, Lib. II, 18, 8 : Non refert, quid sit, quod datur, nisi a volente, nisi volenti datur; si servasti me, non ideo servator es. Venenum aliquando pro remedio fuit; non ideo numeratur inter salubria (2).

L'homme qui, pour échapper à ses ennuis, erre d'une contrée à l'autre, ne fait qu'aggraver son mal : *Ep.* 28, 3 : Motu ipso noces tibi; aegrum enim concutis. — Il ressemble au malade qui se tourne et se retourne sur son lit de douleur : *De tranquill. an.*, 2, 12.

Voici maintenant des métaphores et des comparaisons qu'il est malaisé de classer dans un ordre déterminé.

---

(1) Les philosophes grecs opposaient souvent la cécité physique à la clairvoyance morale. Voyez Cic., *Tuscul.*, V, 114, et Épictète, *Entret.*, I, XVIII, 6 et 9 et *Id.*, I, XXVIII, 9.

(2) Cependant, ce n'est pas sans une certaine surprise qu'on lit dans le *De tranquill. an.*, 17, 8, la phrase suivante : Nonnumquam et usque ad ebrietatem veniendum, non ut mergat nos, sed ut deprimat; eluit enim (vinum) curas et ab imo animum movet et ut morbis quibusdam ita tristitiae medetur, Liberque non ob licentiam linguae dictus est inventor vini, sed quia liberat servitio curarum animum et adserit vegetatque et audaciorem in omnis conatus facit.

Voilà un jugement assez inattendu dans la bouche d'un adepte du stoïcisme! Mais ici encore, il faut se rappeler que Sénèque sait se plier aux circonstances, et que Serenus, à qui le *De tranquill. an.* est dédié, est un mondain qu'effrayeraient des préceptes trop austères.

Le philosophe ne recherchera pas plus les applaudissements de la foule qu'un chirurgien en train d'opérer : *Ep.* 52, 9.

Il y a des signes avant-coureurs pour les maladies de l'âme comme pour celles du corps : *Ep.* 74, 33.

Quand on est malade, on suspend toutes ses occupations; ne devrait-on pas faire de même pour les maladies de l'âme? *Ep.* 53, 9.

La fréquence des supplices est aussi honteuse pour un prince que le sont pour un médecin les nombreux décès parmi ses malades : *De Clem.*, Lib. I, 24, 1.

De même que la médecine est tenue en honneur même par les gens en bonne santé, de même la clémence est l'objet de la vénération de tous, même de ceux qui n'ont rien à se reprocher : *De Clem.,* Lib. I, 2, 1.

La condition d'un despote oriental n'est pas plus enviable que celle de l'esclave chargé, dans une grande maison, de la garde des malades et des fous : *De const. sap.*, 13, 3.

Tant que la cruauté ne fait que peu de victimes, elle peut tromper l'attention, mais quand elle menace tout le monde, tout le monde se soulève contre elle. De même, un malade isolé ne cause pas un grand trouble; mais lorsque l'affection est devenue une épidémie, alors la ville entière est bouleversée : *De Clem.,* Lib. I, 25, 4-5.

Les vices sont une véritable peste dont nous sommes infectés : *Ep.* 59, 9.

Une passion modérée n'en reste pas moins une passion, de même qu'une maladie, si insignifiante qu'elle soit, ne peut rien présenter de sain : *Ep.* 116, 1.

La vertu fait sentir son influence même de loin, comme certains remèdes guérissent rien que par l'odeur : *De tranquill. an.*, 4, 7.

Une âme malade redoute ce qu'elle ne connaît pas. C'est pourquoi il faut la forcer à goûter du remède (la philosophie) : *Ep.* 50, 9.

De même qu'on n'exige pas d'honoraires de soi-même lorsqu'on est guéri par ses propres soins, de même on ne se

doit pas de la reconnaissance pour le bien qu'on s'est fait à soi-même : *De Benef.*, Lib. V, 8, 2.

Beaucoup de richards sont possédés par la richesse plutôt qu'ils ne la possèdent; de même, on dit : « J'ai la fièvre », alors que c'est la fièvre qui nous tient : *Ep.* 119, 12.

L'empereur Claude est représenté par Sénèque comme devant « guérir les plaies du genre humain » : *Consol. ad Polyb.*, 13, 1.

Un homme dont l'âme est malade ne saurait avoir un style énergique : *Ep.* 114, 22.

Les mouvements de l'âme les plus sains sont ceux dont nous sommes les maîtres : *De Ira*, Lib. II, 34, 7.

Les métaphores et les comparaisons que nous venons d'énumérer ne sont fréquentes que dans le *De tranquill. an.*, le *De Ira*, le *De Benef.*, le *De Const. sap.*, les *Quaest. Natur.*, et les *Épitres à Lucilius*. On voit que la proportion suit une marche ascendante : plus Sénèque approche de la vieillesse, plus il emploie de métaphores prises à la médecine.

Dans les trois Consolations, les plus anciens de ses ouvrages qui nous ont été conservés, ces métaphores ne sont presque pas représentées (1). La même observation s'applique au *De brevitate vitae* et au *De vita beata*. — Le *De clementia* présente un caractère particulier. Sénèque y engage son impérial élève à être un médecin indulgent pour les vices de ses sujets : « Agat princeps curam non tantum salutis, sed etiam honestae cicatricis. » — Le *De Providentia* appartient déjà à la dernière partie de la vie de Sénèque. Il y parle des remèdes violents contre les vices : « ferro et igne curari ». Cette idée va devenir de plus en plus fréquente dans Sénèque, pour atteindre son apogée dans les Lettres. — Le *De tranquillitate animi* et le *De Ira* sont probablement antérieurs; cependant on y ren-

(1) Il y a cependant dans la *Consolation à Marcia* un beau rapprochement : Marcia est comparée à un vétéran qui porte de nombreuses traces de blessures, et dont la plaie est à peine cicatrisée que déjà il est à nouveau frappé. La même idée se retrouve dans la *Consolation à Helvie*.

contre un nombre assez considérable de métaphores relatives à la médecine. Cela s'explique par le caractère propre de ces traités. Le *De tranquill. an.* est adressé à Serenus, homme du monde apathique et dégoûté de l'existence. Sénèque se présente à lui comme un médecin qui veut guérir cette véritable maladie qu'est l'ennui. Le *De tranquill. an.* est donc un véritable petit traité de médecine morale pratique. Quant au *De Ira,* c'est l'étude d'un état pathologique particulièrement intéressant. Sénèque fait une monographie sur une maladie de l'âme comme de nos jours on voit des médecins spécialistes écrire un livre sur telle ou telle affection particulière. Il recherche les différents remèdes qui pourront apporter du soulagement aux gens atteints de la colère. De là le grand nombre de métaphores et de comparaisons prises à la médecine qu'on trouve dans le *De Ira.* — Dans le *De Benef.,* Sénèque compare assez heureusement un bienfait rendu à propos à un remède administré au bon moment, etc. — Le *De Const. sap.* est une apologie de l'énergie stoïcienne. Les stoïciens sont représentés comme les seuls médecins vraiment dignes de ce nom, ce qui amène de fortes comparaisons tirées de l'art de guérir. — Dans les *Quaest. Natur.*, traité en grande partie scientifique, les métaphores et comparaisons prises à la médecine sont nombreuses, mais elles ne servent le plus souvent qu'à établir un parallèle entre certains phénomènes physiques et des phénomènes physiologiques correspondants. — Les *Lettres à Lucilius* offrent le contingent de beaucoup le plus considérable de métaphores et de comparaisons tirées de la médecine. L'âme de Lucilius est malade. Aussi Sénèque s'ingénie-t-il à la guérir par tous les moyens, et engage-t-il son ami à ne plus s'occuper que de sa cure morale. Toutes les idées que j'ai résumées au commencement de ce chapitre sont rendues vivantes par des comparaisons frappantes avec des maladies corporelles. La fréquence de ces images s'explique par les mêmes raisons que nous avons exposées à la fin du chapitre précédent : Sénèque a lui-même l'âme meurtrie, et il s'attache à la guérir, en même temps que celle de Lucilius.

CHAPITRE III.

Les Métaphores et les Comparaisons

EMPRUNTÉES A LA

NAVIGATION et aux VOYAGES.

I.

Le goût de la mer et des voyages n'a commencé chez les Romains que vers le 2e siècle avant J.-C., avec l'influence sans cesse croissante de l'hellénisme. C'est ce qui explique que, avant cette époque, on ne rencontre que très rarement, dans les poètes et les prosateurs romains, une comparaison tant soit peu originale tirée de la mer ou de la navigation. Plaute, qui représente si bien l'esprit populaire, n'a qu'un très petit nombre de métaphores maritimes. Avec le triomphe définitif de la civilisation grecque à Rome, on voit se multiplier de plus en plus les voyages lointains; les jeunes gens de bonne famille vont en Grèce : à Athènes, à Rhodes ou à Mitylène. La mer devient plus familière à ceux qui s'occupent de littérature; de là, l'emploi de quelques métaphores maritimes originales (1).

Quant à Sénèque, on ne peut lire une page de son œuvre sans y rencontrer quelque métaphore ou comparaison ayant

(1) Cf. le fameux passage de Lucrèce (II, 1 sqq.) : *Suave mari magno, etc.* — L'*Énéide* fourmille d'images empruntées à la mer, mais beaucoup sont traduites de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*.

rapport à la vie périlleuse du marin ou aux spectacles grandioses ou terribles que nous offre la mer. Pour expliquer l'abondance et l'originalité de ces métaphores, il faut se rappeler que, à l'époque de Sénèque, beaucoup de grands personnages menaient la vie à grandes guides, et que la mode régnait parmi cette aristocratie corrompue et blasée de faire ce que nous appellerions aujourd'hui une " croisière „ dans la Méditerranée. On s'embarquait sur des navires de plaisance et on visitait les plages mondaines, où la « saison » battait son plein : Baïes, Pouzzoles et Cumes dans l'Italie méridionale, Canope en Afrique (1). Le voyage, en général, était d'ailleurs devenu une simple mode : c'était une nouvelle manière d'étaler ses richesses et de rivaliser de luxe (2). Sénèque, en outre, s'intéressait à la géographie et aux sciences connexes : voyez les fragments de quelques-uns de ses ouvrages perdus : « De Motu terrarum », « De Lapidum natura », « De Piscium natura », « De Situ Indiae », « De Situ et Sacris Ægyptiorum », « De Forma mundi ». Il n'était pas d'ailleurs ennemi des voyages et des excursions, car il fait

---

(1) Voyez *Ep.* 51 une peinture vivante de l'existence toute d'oisiveté et de mollesse qu'on menait à Baïes, cette Ostende du monde ultra-élégant de l'Empire.

(2) Voyez *Ep.* 123, 7. Par contraste, Sénèque nous dépeint (*Ep.* 87, 9) le vieux Caton voyageant dans un appareil d'une simplicité toute primitive. Parmi ces richards raffinés, il y en avait beaucoup aussi qui cherchaient dans de lointains voyages un dérivatif à leur dégoût de la vie. Sénèque n'a pas assez de paroles de blâme pour ces insensés (voyez *Ep.* 104, 8, 13-16). Lucilius lui-même, l'ami de Sénèque, a l'âme inquiète et malade, et cherche en vain à l'apaiser par des déplacements incessants et fiévreux. Aussi Sénèque le réprimande-t-il sévèrement à ce sujet (voyez *Ep.* 69, 1). Lucilius était, à ce qui semble, sujet à des rechutes, car dans la lettre 2me Sénèque l'avait félicité de ce qu'il n'éprouvait plus le besoin maladif du déplacement (*Ep.* 2, 1). Mais hélas! peu après, Lucilius était à nouveau saisi du besoin des voyages à en juger par la lettre 28, 1. Cependant Sénèque, de peur sans doute d'effaroucher son ami s'il le prend à partie avec trop de rudesse, lui permet parfois une excursion, et feint même d'en attendre le récit avec impatience (voyez *Ep.* 79, 1 sqq.).

assez souvent allusion, dans les Lettres à Lucilius, à des villes ou des pays visités par lui. Dans la lettre 51, il nous parle d'un séjour qu'il a fait à Baïes, endroit qu'il reconnut bientôt convenir assez peu au sage. Dans la lettre 53, il raconte à son ami la traversée pénible qu'il a faite de Naples à Pouzzoles. Dans la lettre 55, il parle d'une excursion en litière; dans la lettre 57, d'un trajet de Baïes à Naples. Dans la 70e lettre, il prend comme point de départ de ses réflexions sur le suicide une visite qu'il a faite à Pompéi; dans la lettre 86, il décrit la maison de campagne de Scipion l'Africain qu'il a visitée; dans la lettre 87 enfin, il parle encore d'un voyage qu'il a fait, — sans d'ailleurs spécifier davantage, car, comme presque toujours, ce n'est là qu'un hors-d'œuvre destiné à préparer son ami au plat de résistance, formé par des réflexions morales.

Hâtons-nous cependant de dire que si Sénèque voyage, ce n'est nullement par désœuvrement ou par ennui, mais par hygiène : *Ep.* 55, 2 : Mihi tamen necessarium erat concutere corpus... — *Ep.* 84, 1 : Itinera ista, quae segnitiam mihi excutiunt, et valitudini meae prodesse judico et studiis...

Sénèque n'aime d'ailleurs pas à perdre son temps, même en voyage; en vrai stoïcien, il considère que, même lorsqu'on s'amuse, on ne doit pas perdre de vue l'observation morale (*Ep.* 55, 3).

Outre les voyages d'agrément dont nous avons parlé, il s'en faisait beaucoup aussi d'autre nature : voyages d'affaires, voyages militaires, voyages officiels, etc. (1) — Il y avait de

(1) Voir Friedländer, *Sittengeschichte des Röm. Kaiserreiches.* — Cf. aussi P. Thomas, *op. cit.*, p. 109 : « Depuis que la république avait étendu sa domination dans tout le bassin de la Méditerranée, le Romain était devenu l'être le moins sédentaire qu'il y eût au monde. Homme public, il était appelé à exercer un commandement militaire ou à remplir quelque mission officielle dans une province lointaine. Homme d'affaires, rentier ou financier, il devait aller en pays étranger, en Grèce, en Asie, en Afrique, en Espagne, en Gaule, pour visiter ses propriétés, pour surveiller ses intérêts engagés dans des spéculations de toute espèce. »

grands propriétaires qui avaient l'ambition de posséder des terres dans des pays lointains (*Ep.* 89, 20).

Tout cela avait répandu une connaissance plus précise de la mer et de la navigation. C'est dans cette connaissance que Sénèque a puisé les détails précis et pittoresques de ses métaphores maritimes. Mais ce n'est pas par dilettantisme, comme la plupart de ses prédécesseurs, qu'il multiplie ces comparaisons, c'est sous l'influence des idées stoïciennes. Certains stoïciens vantaient à tout propos les charmes de la retraite (1). Le sage doit, d'après eux, s'arracher aux vanités de ce monde pour se réfugier dans un endroit paisible et s'y livrer à l'épuration de son âme. N'est-il pas tout naturel que, dans cet ordre d'idées, les moralistes stoïciens en soient venus bientôt à comparer le sage qui, s'étant soustrait au tumulte des passions, cherche une calme retraite, au marin qui, après avoir été ballotté par les tempêtes, est tout heureux de pouvoir aborder dans un port tranquille? Un grand nombre de métaphores maritimes de Sénèque doivent leur naissance à cette idée qui aujourd'hui est devenue un lieu commun (2). Une autre idée stoïcienne est celle-ci : le sage doit pouvoir diriger sa vie avec une sûreté et un sang-froid qui ne se démentent pas, même au milieu des assauts les plus furieux de la fortune; le moraliste qui veut vulgariser cette idée pensera naturellement à un pilote avisé et courageux, qui sait diriger son

---

(1) A l'époque de Sénèque, l'idée de l'abstention politique avait de nombreux partisans, contrairement au vieil adage stoïcien : « numquam privatum esse sapientem » (cf. Cic., *Tuscul.*, IV, 51, et Sénèque, *passim*). Quant à Sénèque lui-même, son insistance à recommander la retraite s'explique par les événements de sa vie, et aussi par la condition et la manière de vivre de ses correspondants. Épictète, lui, demeure fidèle à l'ancienne tradition stoïcienne : il fait dans l'homme une grande place au citoyen (*Entret.*, II, XIV, 8).

(2) Cf. par ex. les vers fameux de Racan :

> « Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
> Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
> Il est temps de jouir des délices du port. Etc,

bateau sans encombre au milieu des tempêtes les plus violentes, et tient le gouvernail d'une main ferme, jusqu'à ce que le navire aborde dans un port qui offre un abri sûr contre les dangers (1). Ce port, selon la doctrine stoïcienne, c'est ou bien la sagesse parfaite, pour ceux dont l'existence n'est menacée par aucun mal extérieur, — ou bien la mort par le suicide pour ceux qui ne trouvent pas sur terre la sécurité rêvée. De là viennent tant de belles métaphores, qui nous montrent le sage luttant en pilote énergique et habile contre les tempêtes de la vie, et ne lâchant pas le gouvernail. Ailleurs, ce sont les passions qui sont comparées à des tourbillons où s'agitent les hommes et où ils s'enfoncent de plus en plus, quoiqu'ils se cramponnent avec l'énergie du désespoir à tout ce qu'ils peuvent saisir (2). Ailleurs encore, c'est une vie en apparence calme et heureuse qui est comparée à la mer unie et sans une ride, mais dont le sourire cache les fantaisies meurtrières de la « mangeuse d'hommes » qu'elle est. Et tant d'autres métaphores fines et profondes.

Après cette étude générale, passons au détail.

Voici les métaphores où les hommes sont représentés se débattant au milieu des passions et des incertitudes comme un naufragé emporté par les vagues : *Consol. ad Polyb.*, 9, 6 : ... in hoc profundum inquietumque projecti mare, alternis aestibus reciprocum et modo allevans nos subitis incrementis, modo majoribus damnis deferens assidueque jactans, numquam stabili consistimus loco : pendemus et fluctuamur et alter in alterum illidimur et aliquando naufragium facimus, semper timemus; in hoc tam procelloso et ad omnes tempestates exposito mari navigantibus nullus portus nisi mortis est. — Voyez aussi *De Ira*, Lib. III, 3, 2; *ibid.*, 3, 3; *De vit. beat.*,

(1) Cf. Stobée (*Ecl.*, II, p. 218, 7, ἐκ τῶν Ἀρίστωνος Ὁμοιωμάτων) et Épictète (*Entret.*, III, xv). La comparaison du pilote est d'ailleurs une des comparaisons socratiques.

(2) Cf. Épictète, *Entret.*, II, xviii, 19 et 29.

14, 1; *Id.*, 24, 4; *Id.*, 28, in fine; *De brevit. vit.*, 2, 3; *De Benef.*, Lib. VI. 28, 2; *De Provid.*, 5, 9; *De tranquill. an.*, 1, 17; *Natur. Quaest.*, Lib. V, 18, 16; *Ep.* 4, 5; *Ep.* 19, 8; *Ep.* 20, 1; *Ep.* 22, 8; *Ep.* 23, 8; *Ep.* 28, 3; *Ep.* 35, 4; *Ep.* 48, 8; *Ep.* 66, 17; *Ep.* 85, 6; *Ep.* 88, 7; *Ep.* 101, 9; *Ep.* 104, 22; *Ep.* 120, 20. Cf. *Ep.* 66, 46 et *Ep.* 114, 25.

De même qu'on ne peut pas dire d'un homme qu'il a longtemps navigué lorsqu'il a été secoué dès le port par des tempêtes continuelles et a toujours tourné dans le même espace, de même on ne peut conclure, de ce qu'un homme a des cheveux blancs, qu'il a longtemps vécu : *De brevit. vit.*, 7, 10.

Il n'existe pas d'État parfait, idéal, pas plus qu'il n'existe de mer sans tempêtes : *De Otio*, 8, 3-4.

Un navire excellent n'est pas celui qui est orné et couvert de peintures, mais celui qui peut résister avec succès à la tempête : *Ep.* 76, 13.

On ne songe guère à la mort, quoiqu'elle puisse nous frapper à chaque instant; ainsi, beaucoup de gens, au moment de s'embarquer, ne songent pas à la tempête : *De tranquill. an.*, 11, 7.

Les hommes sont tenaces au point qu'ils n'hésitent pas à s'embarquer de nouveau après avoir fait naufrage; à plus forte raison devraient-ils persister à rendre des bienfaits : *De Benef.*, Lib. I, 1, 10.

Ceux qui relèvent d'une longue maladie ressentent encore parfois de légers malaises; de même la mer, après une tempête, reste longtemps encore agitée : *De tranquill. an.*, 2, 1.

Il faut se défier de la tranquillité dans le bonheur; une mer calme peut être peu après soulevée par la tempête : *Ep.* 4, 7; *Ep.* 74, 4.

Un bon pilote ne perdra pas son sang-froid au milieu de la tempête; il tiendra le gouvernail d'une main ferme : *Ep.* 30, 3 : Magnus gubernator et scisso navigat velo, et, si exarmavit, tamen reliquias navigii aptat ad cursum. Hoc facit Bassus noster et eo animo vultuque finem suum spectat, quo alienum spectare nimis securi putares. Voyez encore : *Consol. ad. Marc.*, 5, 5; *Id.*, 6, 3; *De Ira*, Lib. II, 31, 5; *Ep.* 14, 8; *Ep.* 85,

30-36 (1); *Ep.* 95, 7; *Ep.* 108, 37 (« Quanto majore putas vitam tempestate jactari quam ullam ratem? »).

De même qu'un pilote garde toute sa science, même sur terre, de même un homme peut être reconnaissant rien que par la volonté de l'être : *De Benef.*, Lib. IV, 21, 4.

La philosophie est un pilote vigilant, qui dirige notre vie : *Ep.* 16, 3 : ... philosophia... sedet ad gubernaculum et per ancipitia fluctuantium derigit cursum.

A mérite égal, on n'est pas meilleur pour être plus riche; de même, de deux pilotes également habiles, le meilleur n'est pas celui qui a le plus grand navire : *Ep.* 73, 12.

Il faut que, dans la vie, nous ayons un but vers lequel tendent tous nos efforts : le souverain bien, de même que sur un navire on dirige sa course d'après une certaine constellation : *Ep.* 95, 45.

Dans les métaphores suivantes, il est question de se diriger vers un port ou d'y aborder. On voit le sage qui se réfugie dans le port de la philosophie; le navire qui sombre près du port; l'homme qui doit toujours avoir le regard dirigé sur le port : *De Clem.*, Lib. II, 5, 3; *De brevit. vit.*, 18, 1; *De vit. beat.*, 19, 1; *De tranquill. an.*, 5, 5; *Ep.* 14, 15; *Ep.* 19, 2; *Ep.* 19, 9; *Ep.* 70, 3-4; *Ep.* 71, 3; *Ep.* 72, 10.

Une seule ancre ne suffit pas pour un navire; de même, dans la vie, on doit avoir plus d'un ami sur qui s'appuyer : *De Remed. fortuit.*, XV, 2.

La vie contemplative, pour les stoïciens, n'est qu'un mouillage (*statio*), et non le port (*portus*) : *De Otio*, 7, 4.

Serenus, qui se sent l'âme atteinte d'un malaise indéfinissable, se compare à quelqu'un qui ne souffre plus de la tempête, mais qui, prêt à atterrir, est en proie au mal de mer : *De tranquill. an.*, 1, 17.

Le bonheur de la paix est senti le plus profondément par ceux qui en profitent le plus; de même, parmi les marchands

(1) Dans ce passage, Sénèque discute longuement, à la façon des écoles de rhétorique, le vieux rapprochement du pilote avec le sage.

arrivés à bon port, ceux qui avaient un chargement précieux adressent à Neptune des actions de grâces bien plus senties que ceux qui n'avaient transporté que des objets sans grande valeur : *Ep.* 73, 5.

On peut calfater un navire qui fait eau, de façon à le faire servir encore, mais lorsqu'il se fend de toutes parts, toute peine est inutile; de même, l'existence d'un vieillard décrépit ne peut être prolongée que temporairement : *Ep.* 30, 2.

On ne lance pas en mer un navire qui fait eau de toutes parts; de même, le sage ne s'adonnera pas aux affaires publiques, s'il n'a aucune chance de succès : *De Otio*, 3, 4.

De même qu'on choisit le navire sur lequel on veut s'embarquer, de même on a le droit de choisir le genre de mort qu'on préfère : *Ep.* 70, 11.

La vie ressemble à un voyage sur mer; de même qu'on s'éloigne de plus en plus de la côte jusqu'à ce qu'elle devienne imperceptible, de même notre enfance nous paraît de plus en plus lointaine à mesure que nous avançons en âge : *Ep.* 70, 2.

Les gens qui s'engourdissent dans la prospérité sont autant à plaindre que ceux qui sont arrêtés en pleine mer par l'absence de vent : *De Provid.*, 4, 6.

Ceux qui mènent une vie déréglée sont comparés à des gens qui rament contre le courant : *Ep.* 122, 19 : ... contra illam (sc. naturae viam) nitentibus non alia vita est quam contra aquam remigantibus.

Il faut se libérer de toute vaine occupation dans la vie : un homme à la mer, s'il est chargé de bagages, risque fort de se noyer : *Ep.* 22, 12.

Le sage est insensible aux coups du sort, comme les rochers qne les flots battent en vain : *De vit. beat.*, 27, 3. Cf. aussi *De Ira,* Lib. III, 25, 3.

II.

Après ces métaphores et ces comparaisons qui ont exclusivement rapport à la mer, venons-en aux nombreuses métaphores qui sont empruntées aux voyages sur la terre ferme.

Tout ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre au sujet des voyages sur mer, s'applique aussi aux voyages sur terre. Ici encore, les métaphores servent à illustrer des idées stoïciennes : la vie est un voyage long et ardu; on rencontre à chaque pas sur son chemin des obstacles souvent très pénibles à surmonter; aussi trébuche-t-on sans cesse, etc. Toutes ces figures sont, comme toujours, essentiellement vivantes et pittoresques : on voit se dérouler sous ses yeux le chemin de la vie, « sablonneux, malaisé », comme celui de la fable, parsemé d'embûches de toute espèce, et la foule des malheureux mortels qui s'achemine péniblement, quelques-uns, les plus sages, en avant, regardant droit devant eux, toujours en éveil, — et derrière eux tous les autres, s'échelonnant en une file interminable et mêlée, trébuchant à chaque pas, s'écartant de la route, perdant leur chemin, se débattant dans les pièges dissimulés sur leur passage... Puis voici un voyageur attardé qui veut regagner le temps perdu et donne de l'éperon à son cheval... Tout cela est réel, précis, et peint avec de vives couleurs.

Voici un beau développement, où la vie est comparée à un voyage : *De vit. beat.*, 1, 1-2-3 : Vivere, Gallio frater, omnes beate volunt, sed ad pervidendum, quid sit quod beatam vitam efficiat, caligant; adeoque non est facile consequi beatam vitam, ut eo quisque ab ea longius recedat, quo ad illam concitatius fertur, si via lapsus est : quae ubi in contrarium ducit, ipsa velocitas majoris intervalli causa fit. Etc.

Dans la *Consolation à Marcia* (C. 17 et 18), nous rencontrons une longue comparaison du même genre : l'existence d'ici-bas y est également rapprochée d'un voyage. C'est la célèbre comparaison de la vie avec une excursion à Syracuse, qui peut se résumer en ces mots : An Syracusas viseres deliberanti tibi

quidquid delectare poterat, quidquid offendere, exposui; puta nascenti me tibi venire in consilium. Etc. (*Consol. ad Marc.*, 18, 1) (1).

La vie est un voyage au terme duquel il faut toujours se résigner à rentrer « chez soi » : *De Remed. fortuit.*, II, 2 : Peregrinatio est vita : cum multum ambulaveris, domum redeundum est.

Dans le *De Constantia sapientis* (I, 1-2), Sénèque décrit longuement le chemin vers la philosophie idéale.

Ceux qui veulent arriver à la sagesse doivent marcher hardiment, d'un pas ferme et assuré : *Ep.* 37, 4 : Una ad hanc (sc. sapientiam) fert via, et quidem recta : non aberrabis. Vade certo gradu. Puis : *De tranquill. an.*, 11, 1.

Tout ce qui nous entoure, nous ne devons le considérer que comme les meubles d'une hôtellerie, et passer notre chemin : *Ep.* 102, 24 : Quidquid circa te jacet rerum, tamquam hospitalis loci sarcinas specta : transeundum est.

On peut entreprendre la route de la sagesse sans provisions : *Ep.* 17, 7 : ... licet ad philosophiam etiam sine viatico pervenire. — *Viaticum* est encore employé métaphoriquement dans le passage suivant : *Ep.* 26, 8 : ... huic epistulae viaticum dandum est. — Cf. aussi *De Remed. fortuit.*, III, 2.

Car c'est une route sûre que celle-là, et la Nature elle-même nous a équipés : *Ep.* 31, 9 : ... tutum iter est, jucundum est, ad quod natura te instruxit.

Pour l'esprit qui veut faire des excursions, la sagesse a de vastes domaines : *Ep.* 117, 19 : Etiam si quid evagari libet, amplos habet illa spatiososque secessus...

Le sage qui parcourt le domaine de la nature ne se lassera jamais de la vérité : *Ep.* 78, 26.

---

(1) Dans un fragment du célèbre discours attribué à Sénèque par Tacite (*Annales*, XIV, c. 53), l'auteur compare à un voyage sa propre existence, et, devenu un vieillard débile, il implore le secours de son prochain afin de pouvoir terminer sa route : Quomodo in militia aut via fessus adminiculum orarem, ita in hoc itinere vitae senex et levissimis quoque curis impar cum opes meas ultra sustinere non possim, praesidium peto.

Lorsqu'on désespère de pouvoir arriver à la liberté suprême sur cette terre, on peut se frayer soi-même un chemin vers elle (par le suicide) : *De Provid.*, 2, 10; *Ep.* 12, 10; *Ep.* 70, 16; *Ep.* 77, 3-4. — Cf. aussi *De Moribus*, 18.

Le sage n'est pas forcé de marcher toujours du même pas, pourvu qu'il ne s'écarte pas de la route : *Ep.* 20, 2.

On peut suivre la route qu'ont suivie les anciens; mais si l'on en rencontre une qui soit plus aisée, il est permis d'abandonner la première pour suivre la seconde : *Ep.* 33, 11. — Cf. aussi *Ep.* 80. 1.

L'homme de bien ne suivra pas, pour arriver à la richesse, le même chemin que la masse des hommes : *Ep.* 21, 7.

Il faut se frayer soi-même une route vers la vérité. Mais ce n'est là le privilège que d'un petit nombre : *Ep.* 52, 2-3.

En fait de poésie, l'âme ne peut atteindre à rien de sublime si elle ne s'écarte des sentiers battus; il faut qu'elle joue le rôle d'un coursier fougueux qui emporte son maître et le transporte à des hauteurs qu'il n'eût jamais pu atteindre par ses propres forces : *De tranquill. an.*, 17, 11.

Certains s'imaginent que le chemin vers la vertu est pénible; il n'en est rien cependant : *De Ira*, Lib. II, 13, 1.

Il n'est rude qu'au début : *Ep.* 50, 9.

Le chemin qui mène aux honneurs est aride et escarpé; la route vers la sagesse, qui mène vers une hauteur d'où l'on domine toutes les grandeurs de la terre, est unie : *Ep.* 84, 13.

Mais il n'en faut pas moins se préparer comme si la route de la vertu était parsemée de périls : *De Benef.*, Lib. IV, 22, 3.

Au lieu d'écouter la voix fallacieuse des voluptés, il vaut mieux suivre le droit chemin, et s'élever jusqu'à cette hauteur où en dehors du bien rien ne peut nous plaire : *Ep.* 123, 12 (1).

---

(1) Cf. Lucrèce, livre II :

> Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
> Edita doctrina sapientum templa serena,
> Despicere unde queas alios, passimque videre
> Errare, atque viam palanteis quaerere vitae, etc.

Car seul le chemin que nous indique la nature nous est aisé : *Ep.* 122, 19.

La vertu occupe une position élevée, mais non inaccessible : *Ep.* 64, 5.

L'effort, accompli par des âmes pleines de bonne volonté pour gravir les hauteurs escarpées et arriver aux régions sublimes de la philosophie, cet effort est méritoire, même s'il n'est pas couronné de succès : *De vit. beat.*, 20, 2.

L'homme de bien s'élance vers la vertu sans la moindre hésitation : *Ep.* 66, 21.

D'ailleurs, les dieux sont secourables aux hommes de bonne volonté et leur tendent la main pour leur faciliter l'ascension vers la vertu : *Ep.* 73, 15 : Non sunt di fastidiosi, non invidi : admittunt et ascendentibus manum porrigunt. — Cf. aussi *Ep.* 31, 4.

L'homme étant d'origine divine, on ne peut que l'approuver lorsqu'il s'efforce de remonter au lieu d'où il est descendu : *Ep.* 92, 30.

Une fois arrivé au sommet, on ne peut plus tomber : *Ep.* 92, 23 et 26.

Sénèque s'élève sans cesse contre ceux qui s'écartent, volontairement ou malgré eux, du bon chemin, et s'occupent de futilités qui leur font perdre un temps précieux : *Ep.* 45, 1 : Librorum istic inopiam esse quereris. Non refert, quam multos, sed quam bonos habeas : lectio certa prodest, varia delectat. Qui, quo destinavit, pervenire vult, unam sequatur viam, non per multas vagetur : non ire istuc, sed errare est. — Cf. aussi *Ep.* 17, 1 ; *Ep.* 49, 12, et *Ep.* 113, 26.

Le grammairien s'occupe du langage ; s'il veut étendre son champ d'action, il va jusqu'à l'histoire, et la poésie est le domaine qu'il ne dépasse pas. Eh bien ! se demande Sénèque, qu'y a-t-il dans tout cela qui aplanisse le chemin de la vertu ? *Ep.* 88, 3.

Sénèque, nous l'avons vu, ne se donne pas lui-même pour le sage parfait, dégagé de toute faiblesse humaine : « Après de longs errements, dit-il à son ami Lucilius, j'ai fini par trouver

le bon chemin, et je le montre aux autres » : *Ep.* 8, 3 : Rectum iter, quod sero cognovi et lassus errandi, aliis monstro. Clamo : vitate, quaecumque vulgo placent, quae casus attribuit. Etc.

« Rentrons dans le bon chemin ! » s'écrie notre philosophe : *Ep.* 98, 14 : Licet reverti in viam...

Beaucoup de comparaisons sont destinées à rendre vivante cette idée : que la plupart des hommes sont des « stulti » qui, sur la route de la sagesse, butent sans cesse contre des obstacles : *Ep.* 107, 2 : Longam viam ingressus es : et labaris oportet et arietes et cadas et lasseris et exclames : « O mors! » id est mentiaris, etc. — Puis : *Ep.* 36, 1 ; *Ep.* 84, 13 ; *Ep.* 110, 7 ; *De Remed. fortuit.*, XIV, 2.

On ne doit pas écraser son âme sous de multiples soucis, pas plus que le voyageur ne doit emporter trop de bagages (*sarcinae*) : *Ep.* 44, 7 ; *Ep.* 71, 26. — Cf. aussi : *Ep.* 53, 9 ; *Ep.* 65, 16 ; *Ep.* 102, 24 ; *De Ira*, Lib. III, 6, 4.

Le sage aplanira lui-même les obstacles qu'il rencontrera en route : *De Provid.*, 5, 9-20.

Nous sommes souvent détournés de la bonne route par nos parents ou par nos esclaves : *Ep.* 94, 54.

La route du vice mène vers l'abîme : *Ep.* 97, 10.

Il faut se défier des soi-disant bienfaits de la fortune ; car une fois que celle-ci nous a détournés du droit chemin, il n'y a plus moyen de lui résister ; elle nous courbe et nous heurte contre le sol : *Ep.* 8, 4.

Parmi différents biens, l'un a trouvé une route unie et facile, l'autre un chemin rude et âpre : *Ep.* 66, 44.

Le sage, lui, est toujours égal à lui-même, que sa route soit aisée ou qu'elle soit parsemée d'embûches : *Ep.* 111, 4.

Il peut sans risque ne point s'armer contre lui-même d'une inquiète surveillance ; pour l'homme ordinaire, à qui la retraite (*regredi*) est difficile, le mieux est de ne pas faire un seul pas en avant (*omnino non progredi*) : *Ep.* 116. 4.

Il faut être charitable et montrer le bon chemin à celui qui s'est égaré : *De Ira*, Lib. I, 14, 3 : Quanto humanius mitem et patrium animum praestare peccantibus et illos non persequi,

sed revocare! Errantem per agros ignorantia viae melius est ad rectum iter admovere quam expellere. Puis : *Ep.* 48, 8; *Ep.* 94, 50; *Ep.* 117, 21; *De Remed. fortuit.*, VIII, 4 (1).

Qu'on ne se laisse pas entraîner hors du bon chemin par la trace de ceux de nos prédécesseurs qui se sont égarés : *De tranquill. an.*, 2, 2.

Comme des voyageurs qui se sont mis tard en chemin, essayons de regagner le temps perdu : *Natur. Quaest.*, Lib. III, Praef., 4 : Faciamus quod in itinere fieri solet : qui tardius exierunt, velocitate pensant moram. — Puis : *Ep.* 68, 13. — Cf. aussi *Ep.* 71, 35 et *Ep.* 122, 13.

Ceux qui ne sont pas encore arrivés à la sagesse suprême auront des moments de faiblesse sur la route, et se débattront de temps en temps encore au milieu des obstacles : *Ep.* 71, 28; *Ep.* 72, 9; *Ep.* 75, 10.

Il faut, dans ce cas, qu'on ait la fermeté de continuer le voyage : *Ep.* 92, 15.

Les désagréments d'une longue vie sont comme la poussière, la boue et les pluies dans un long voyage : *Ep.* 96, 3.

La mort nous attend sur la route de la vie pour nous surprendre à l'improviste : *Ep.* 26, 7.

Il n'est pas de route qui n'ait un terme : le chemin de la vie, lui aussi, doit fatalement aboutir à la mort : *Ep.* 77, 13.

La mort elle-même est le chemin vers les dieux : *Ep.* 93, 10.

Ne plaignons pas ceux qui meurent jeunes : il vaut mieux achever sa route avant d'être fatigué : *Ep.* 99, 12. — Cf. *Consol. ad Marc.*, 22.

Sénèque, voulant consoler Marcia de la perte de son fils, lui dit : « Ton fils a atteint le terme de toute existence » : *Consol. ad Marc.*, 11, 2. — Cf. *Id.*, 25, 1.

Il ne faut pas pleurer celui qui nous a précédés dans la mort, puisque nous devons suivre le même chemin que lui : *Ep.* 99, 7. — Cf. *Ep.* 63, 16.

---

(1) Cf. Épictète, *Entret.*, II, XII, 3 et 14, et Lactance, *Div. Instit.*, V, 17. — Épictète est d'avis que Dieu est pour nous le meilleur des compagnons et des guides sur le chemin de la vie (*Entret.*, IV, I, 92-100).

Nous sommes tous à peu près à la même distance de la mort : *Ep.* 93, 12 : Non majore spatio alter alterum praecedimus.

Il ne faut pas jalouser le petit nombre de ceux qui vous précèdent sur la route de la vie, mais bien plutôt jeter un regard derrière soi sur la foule des « stulti » que l'on a devancés : *Ep.* 15, 11.

Les préceptes offrent un chemin long à parcourir pour arriver à la sagesse; celui qui est tracé par les exemples est court : *Ep.* 6, 5.

Celui qui parcourt un chemin finit par arriver au bout; l'erreur, elle, est sans limites : *Ep.* 16, 9.

Sénécion était déjà arrivé si loin sur le chemin des honneurs qu'il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au but : *Ep.* 101, 1.

Le chemin le plus court vers la richesse, c'est le mépris des richesses : *Ep.* 62, 3.

Les maux qui arrivent aux autres ont le chemin libre pour arriver jusqu'à vous : *De tranquill. an.*, 11, 8.

Celui qui perd la vue coupe par là-même le chemin à nombre de vices et de passions : *De Remed. fortuit.*, XII, 1; *ibid.*, Additio, 3.

Celui qui a à sa disposition une voiture préférera accomplir de cette manière son voyage, quoiqu'il puisse aller aussi à pied; de même, le pauvre ne refusera pas de devenir riche, s'il le peut : *De vit. beat.*, 23, 4 (1).

Sénèque veut que son ami Lucilius se détache complètement des affaires, mais « par une voie douce » (*leni via*) : *Ep.* 22, 3.

Les reproches faits avec douceur (*quae molli vadunt via*) pénètrent dans le cœur plus facilement : *De Moribus*, fr. 129.

Sénèque dit de Démétrius, qu'il admire beaucoup, qu'il « l'emporte partout avec lui » : *Ep.* 62, 3 : Demetrium, virorum optimum, mecum circumfero...

---

(1) Voilà encore un spécimen caractérisque de ces sophismes inventés par Sénèque pour excuser son faste à la cour de Néron.

La miséricorde de l'empereur Claude « parcourt le monde entier » : *Consol. ad. Polyb.*, 13, 3.

Chaque loi « suit sa route » particulière : *De Benef.*, Lib. VI, 6, 1.

Le style de Cicéron a une marche lente et aisée : *Ep.* 100, 7.

Tous les temps sont « accessibles » (*pervium*) à la pensée : *Ep.* 102, 22.

« Compendiaria via », le chemin le plus court, est employé métaphoriquement : *Ep.* 27, 6; *Ep.* 73, 12 (In caelum te compendiaria voco); *Ep.* 119, 1.

La « meilleure route à suivre » envers l'ingrat, c'est de conserver à son égard l'apparence de l'amitié : *De Benef.*, Lib. VII, 31, 1.

Nombreux sont d'ailleurs les passages où *via* est employé dans le même sens que l'expression française : « le chemin vers » : *Ep.* 29, 12; *Ep.* 74, 6; *Ep.* 90, 27; *Ep.* 94, 32; *Ep.* 109, 5 : *De Remed. fortuit.*, III, 2.

Les métaphores tirées des voyages sur mer ou sur terre, nous l'avons vu, ne sont guère fréquentes que dans les *Épîtres à Lucilius*. Dans la *Consolation à Marcia* cependant, qui est, des trois *Consolations*, celle qui suit le plus servilement le plan coutumier des *Consolations* grecques avec leurs lieux communs toujours les mêmes, il se rencontre assez bien de métaphores maritimes. Il est probable qu'un des lieux communs les plus employés par les auteurs de *Consolations* était celui-ci : « Nous sommes ballottés toute notre vie au milieu des passions (ou bien : la route de la vie est pleine d'embûches); il faut que nous sachions résister vaillamment aux flots qui menacent de nous submerger (ou : aux traquenards dissimulés sous nos pas). » Sénèque a repris ces images à plusieurs reprises dans la *Consolatio ad Marciam*. — Dans le *De tranquillitate animi*, Serenus se représente comme entraîné par des flots contraires, et Sénèque lui montre les moyens de leur résister et de gagner un port tranquille. — Le *De Ira* a, lui aussi, quelques métaphores maritimes ou tirées des voyages,

Sénèque y prêche le calme en toutes circonstances : lorsque le navire menace de couler, dit-il, quel homme sera assez stupide pour se fâcher, au lieu d'aider les matelots à rejeter l'eau envahissante? — Le *De brevitate vitae* n'a qu'une couple de métaphores maritimes. Sénèque montre les hommes qui se livrent à des occupations frivoles, ou ceux qui ambitionnent les hautes fonctions et sont esclaves de leurs passions, comme se débattant continuellement au milieu des flots. Paulinus aime trop le monde; Sénèque l'engage donc à se détacher de la foule pour se retirer dans un port tranquille. — Le *De vita beata* n'a que fort peu de métaphores maritimes ou tirées des voyages. Il en va de même pour le *De Beneficiis*, malgré son étendue, pour les *Questions Naturelles*, le *De Clementia* et le *De Constantia sapientis*. — Le *De Otio*, où Sénèque prêche la retraite, a quelques métaphores maritimes; on y lit, entre autres, que l'existence contemplative n'est pas un port, mais seulement une escale. — Le *De Providentia*, enfin, parle longuement des adversités qui accablent l'homme ici-bas. De là tout naturellement cette métaphore : nous sommes emportés par le courant des passions et des vices; tantôt nous montons avec les flots, tantôt nous descendons avec eux.

CHAPITRE IV.

Les Métaphores et les Comparaisons

EMPRUNTÉES AU

DROIT.

Le peuple romain avait, on le sait, deux passions qui primaient toutes les autres : la passion de la guerre et celle de la jurisprudence. Nous avons montré dans le premier chapitre à quel point l'amour du Romain pour les choses militaires se reflète dans la littérature latine; il en va de même pour le Droit et ce qui s'y rattache.

La langue latine abonde en termes juridiques. L'amour de tout ce qui concerne le Droit s'était à tel point enraciné dans l'âme des Romains que, sans le vouloir, sans s'en apercevoir, les poètes mêmes, à plus forte raison les prosateurs, se servaient couramment d'expressions empruntées à la terminologie du Droit. — La fréquence des métaphores juridiques dans Plaute nous prouve la prédilection du peuple romain pour le Droit : des scènes entières parfois servent uniquement à flatter ce goût universellement répandu à Rome (1). Les atellanes, cet autre miroir des sentiments populaires, représentaient également leurs personnages coutumiers parodiant la procédure juridique : « Bucco vendu », Bucco adopté », « Maccus agent électoral », tels sont les titres caractéristiques

(1) Cf. Lorenz, *op. cit.*, pp. 59-60.

de quelques-unes de ces pièces. — Le satirique Lucilius, si foncièrement Romain lui aussi, se sert fréquemment d'une langue d'homme d'affaires et d'avocat. — D'abord exclusivement réservée aux patriciens, la jurisprudence, grâce surtout aux Scévola, pénètre dans la plèbe (1). Le droit, devenu lieu commun, s'insinue partout, dans la poésie comme dans la prose. Nul n'y échappe. Virgile fait parler à Neptune « le langage d'un consul, protestant au nom du droit contre l'usurpation d'un tribun; ... il le compare à un grand citoyen qui arrête par sa seule présence une sédition sur le forum » (2).

Énée lui-même « incarne les vertus idéales du magistrat et du prêtre romain » (3).

Nous nous bornerons à ces exemples pour les écrivains de la République et du commencement de l'Empire.

Beaucoup plus tard, du temps des premiers auteurs chrétiens, la même passion subsiste toujours, et elle se trahit dans les œuvres littéraires : pour n'en citer qu'un exemple, Tertullien, le premier avocat du christianisme, « n'examine pas le fond (des) doctrines (de telle secte); mais, statuant sur la forme, il déclare sa demande irrecevable comme émanant de gens mal qualifiés; et dans cette procédure un peu chicanière, on retrouve le strict et dur formalisme des vieux légistes romains (4). »

Si nous examinons maintenant le nombre et la qualité des métaphores juridiques dans Sénèque, nous constaterons

---

(1) C'est au plus illustre des Scévola « qu'on attribue ce mot qui peint si bien l'âpreté intransigeante des magistrats de Rome : « Fiat justitia, pereat mundus » (Pichon, *Litt. lat.*, p. 151). « Scévola est le créateur de cette science nationale qui, en combinant le droit romain et la philosophie grecque, a fondé le code universel ». (*Ibid.*).

(2) Pichon, *Litt. lat.*, p. 345.

(3) Pichon, *Litt. lat.*, p. 347.

(4) *Id.*, p. 740. Chez les Grecs, Épictète se déclare l' « avocat » de Dieu, et répète à plusieurs reprises que nous n'avons que l' « usufruit » des choses d'ici-bas. Dans la préface de ses Pensées, Marc-Aurèle dresse le « compte » de ceux auxquels il doit le plus (moralement).

aussitôt que ces métaphores sont particulièrement nombreuses et qu'elles se distinguent par leur minutieuse exactitude, leur pittoresque et leur à-propos. Cette richesse et cette précision s'expliquent aisément par l'éducation de notre philosophe.

Il ne faut jamais oublier, dans l'appréciation du style de Sénèque, la part prépondérante qui revient à l'éducation. Le père de Sénèque, quoique né à Cordoue, était, par l'esprit, un vrai Romain de la vieille roche (1). Aussi donna-t-il à ses fils une éducation vraiment romaine, où, comme de juste, l'éloquence avait la part du lion. C'est même en grande partie pour faire partager à ses enfants son goût pour les déclamateurs qu'il a rassemblé ses souvenirs personnels sur les principaux d'entre eux (2). Sénèque le philosophe, entraîné par l'influence paternelle et surtout par la vogue inouïe dont jouirent la déclamation et la rhétorique de son temps, s'est livré avec ardeur aux exercices traditionnels de l'école.

Pour devenir un rhéteur accompli, il a dû, évidemment, étudier le Droit romain (3). Encore ne faudrait-il pas croire que cette étude ait été poussée aussi loin que du temps de la République : M. Bornecque a montré, par des exemples décisifs, à quel point en était arrivée, à l'époque d'Auguste, l'ignorance, « réelle ou voulue », du droit romain. Cependant, on s'occupait encore beaucoup de droit dans les écoles de rhéteurs. Parmi les exercices ordinaires auxquels se livraient les élèves sous la direction de leur maître, il y en avait un grand nombre où étaient « engagés des conflits, non seulement entre des lois, mais entre une loi et un sentiment comme l'amour de la patrie », etc. (4). Il n'est donc point étonnant

(1) Cf. Bornecque, *op. cit.*, p. 16 : « ... il (Sénèque le père) est profondément pénétré de l'esprit de l'ancienne Rome : aussi bien son idéal est-il le type parfait du vieux Romain, Caton l'Ancien. » Voyez aussi *ibid.*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 22 sq.

(3) Sur le droit dans les exercices de déclamation des écoles de rhéteurs, voir Bornecque, *op. cit.*, pp. 59 sqq., et surtout pp. 73 et 74.

(4) Cf. Bornecque, *op. cit.*, pp. 84 sqq.

que Sénèque le fils ait employé souvent dans ses écrits des métaphores prises à la science du droit. Les Controverses, d'ailleurs — et il n'est que juste de leur reconnaître ce grand mérite, après tout ce qu'on leur a reproché — s'occupaient beaucoup des questions les plus élevées, et n'hésitaient pas à proclamer les sentiments les plus nobles, comme, par exemple, l'égalité originelle de tous les hommes et l'amour des humbles et des opprimés (1).

A cette influence exercée sur l'esprit de Sénèque par les écoles de déclamation s'ajoutent les études spéciales de droit auxquelles il se livra dans le but de se préparer à la carrière d'avocat, dont les triomphes faciles plaisaient à son caractère léger et ambitieux. On sait que Sénèque fut un des avocats les plus en vogue de son temps, et que c'est en grande partie grâce au charme de sa parole qu'il arriva aux grandes fonctions politiques. L'influence de ces études juridiques est bien plus grande et plus sensible que celle des vagues notions de droit éparses dans les déclamations.

Ainsi donc, tout portait Sénèque à user largement dans ses écrits de métaphores et de comparaisons tirées d'un domaine où il se mouvait avec tant d'aisance et dont il connaissait toutes les ressources. Nous allons voir qu'il n'y pas manqué.

Contrairement à ce que nous avons observé dans les chapitres précédents, nous ne pourrons, cette fois, attribuer à l'influence du stoïcisme l'emploi continuel par Sénèque de métaphores et de comparaisons judiciaires. On peut dire que, même si Sénèque n'était pas un moraliste stoïcien, le nombre et l'originalité des métaphores et des comparaisons judiciaires ne s'en ressentirait pas. Nous avons affaire ici à une prédilection purement personnelle et nationale, et non à un choix imposé pour une bonne part par le sujet lui-même. Sénèque se complaît à rapprocher tout de la jurisprudence, et

---

(1) *Ibid.*, p. 132 sqq. — Il est très probable que le stoïcisme, qui exerçait une grande influence sur les esprits élevés à cette époque, peut revendiquer la meilleure part de ces tendances généreuses.

il le fait d'ordinaire avec un grand bonheur d'expression. Pour citer un des exemples les plus significatifs à cet égard, nous rappellerons la virtuosité avec laquelle, dans les premières Lettres à Lucilius, il compare à des transactions commerciales les recommandations épistolaires qu'il envoie à son cher Lucilius. C'est d'un badinage tout à fait charmant et original.

Dans les ouvrages écrits après sa disgrâce, Sénèque garde toujours le même penchant pour les métaphores tirées du droit. Il n'est pas une idée qu'il ne parvienne à rattacher à son occupation favorite de jadis; ses réflexions philosophiques le ramènent presque malgré lui à ce passé si brillant, dont l'amertume finale et le détachement des vanités d'ici-bas n'ont pas su tuer entièrement le regret. Un exemple précisera ma pensée. « La passion du luxe, dit Sénèque dans une de ses Lettres, déploie souvent sa plus grande violence alors qu'elle paraît devoir se calmer au milieu de la parcimonie. » Aussitôt, il compare à cela la situation d'un homme politique qui, dégoûté par quelque insuccès, s'est retiré de la vie active, et dont l'ambition s'accroit bientôt dans la solitude, au lieu de s'apaiser.

Nous avons noté la grande variété des expressions dont se sert Sénèque pour qualifier la lutte des hommes contre les passions; on ne sera pas étonné de rencontrer ici le terme : « litigare cum vitiis » (*Ep.* 51, 13). Sénèque parle aussi de la philosophie qui « in integrum restituit » (*Ep.* 48, 10 et passim); il emploie ces figures typiques : « Non pudet virtutes in clientelam vitiorum demittere? » (*De Ira*, Lib. I, 10, 2); « Impetur aequitas animo et sine querella mortalitatis tributa pendamus » (*Ep.* 107, 6). Les exemples abondent. Nous allons les étudier en détail dans les pages qui suivent.

Plus haut nous faisions allusion à ces métaphores spirituelles employées par Sénèque dans les premières lettres à Lucilius pour « acquitter » envers son ami la « redevance » coutumière et obligatoire, qui consistait en l'une ou l'autre

maxime de circonstance, empruntée habituellement à Épicure. Ces jeux de mots sur des termes de droit et de commerce sont tout ce qu'il y a de plus romain. Un Anglo-Saxon de nos jours qui aurait des prétentions à l'esprit ne s'exprimerait pas autrement. Voici le relevé complet de ces pittoresques figures : *Ep.* 5, 7 : Sed ut hujus quoque diei lucellum tecum communicem, apud Hecatonem nostrum inveni... — *Ep.* 6, 7 : ... tibi mercedulam debeo... — *Ep.* 7, 10 : ... ex quibus (sc. dictis) unum haec epistula in debitum solvet, duo in antecessum accipe... — *Ep.* 8, 10 : ... dedi de tuo tibi... — *Ep.* 17, 11 : ... ab Epicuro mutuum sumam... — *Ep.* 18, 14 : ... Delegabo te ad Epicurum. Ab illo fiet numeratio... — *Ep.* 19, 10 : ... ab Epicuro versura facienda est... — *Ep.* 20, 8-9 : ... etiam nunc libenter pro me dependet Epicurus... — *Ep.* 21, 7 : ... Ne gratis Idomeneus in epistulam meam venerit, ipse eam de suo redimet... — *Ep.* 26, 8 : ... Puta me non dicere, unde sumpturus sum mutuum : scis cujus arca utar. Expecta me pusillum, et de domo fiet numeratio : interim commodabit Epicurus, qui ait... Voyez aussi : *Ep.* 8, 7 ; *Ep.* 9, 6 ; *Ep.* 14, 17 ; *Ep.* 15, 9 ; *Ep.* 16, 7 ; *Ep.* 22, 13 ; *Ep.* 23, 9 ; *Ep.* 27, 9 ; *Ep.* 28, 9.

On voit que dans les vingt-huit premières lettres, l'emploi de ces métaphores originales est presque constant. Après cette 28e lettre, on s'aperçoit que Sénèque a fini par trouver ce jeu puéril et indigne d'un vrai philosophe, et il s'explique là-dessus dans la lettre 33 : « C'est sur ta demande et pour te faire plaisir que jusqu'ici j'ai ajouté à chacune de mes lettres une maxime de philosophe, dit-il à son ami ; mais maintenant j'en ai assez. Ne vois-tu donc pas la vanité de ton désir? » Et l'on voit en effet que cet amusement cesse tout à fait dans toutes les lettres qui suivent, excepté dans les lettres 118 et 119, où Sénèque y revient encore une fois, non plus à la fin de l'épître toutefois, mais au début : *Ep.* 118, 1 : ... Rationes conferamus : solvendo non eris, etc... — *Ep.* 119, 1-2 : ... Quotiens aliquid invenî, non expecto, donec dicas « in commune ». Ipse mihi dico. Quid sit, quod invenerim quaeris. Sinum laxa, merum lucrum est... Opus tamen tibi erit creditore... Etc.

Un certain nombre de métaphores et de comparaisons sont empruntées aux différentes manifestations de la vie du citoyen réglées par les lois : procédure du sénat ou des comices, recensement, impôts, etc.

L'élection des préteurs dans les comices est prise comme terme de comparaison dans le rapprochement suivant : *De vit. beat.*, 1, 5 : Itaque id evenit quod in comitiis, in quibus eos factos esse praetores idem qui fecere mirantur, cum se mobilis favor circumegit. — Cf. aussi : « fortunae comitia », *Ep.* 118, 3.

Les comparaisons suivantes sont empruntées à la procédure suivie au Sénat : *Ep.* 21, 9 : Quod fieri in senatu solet, faciendum ego in philosophia quoque existimo : cum censuit aliquis, quod ex parte mihi placeat, jubeo illum dividere sententiam et sequor, quod probo. — *Ep.* 66, 41 : Cum alicujus in senatu sententiam sequimur, non potest dici : ille magis adsentitur quam ille : ab omnibus in eandem sententiam itur. Idem de virtutibus dico : omnes naturae adsentiuntur.

L'acquittement rendu en cas de parité de voix aux comices inspire à Sénèque la comparaison suivante : *Ep.* 81, 26 : Quemadmodum reus sententiis paribus absolvitur et semper quicquid dubium est, humanitas inclinat in melius, sic animus sapientis, ubi paria maleficiis merita sunt, desinet quidem debere, sed non desinit velle debere et hoc facit, quod qui post tabulas novas solvunt.

Les métaphores tirées de la censure se trouvent : *Ep.* 12, 6; *Ep.* 47, 8; *Ep.* 66, 26; *Ep.* 87, 17; *Ep.* 95, 58; *Ep.* 108, 13; *Ep*, 123, 10; *De Remed. fortuit.*, IV, 1; *De brevit. vit.*, 7, 7; *Id.*, 10, 3; *De Benef.*, Lib. I, 3, 10; *Id.*, Lib. IV, 28, 5. — Cf. aussi *Ep.* 24, 2; *Ep*, 59, 2; *Ep.* 94, 47; *De Benef.*, Lib. II, 8, 2; *Id.*, Lib. VII, 8, 1.

L'importance de l' « honor » aux yeux des Romains apparaît d'une façon frappante dans les comparaisons suivantes : *De Provid.*, 4, 2 : ... Non gratulor tamquam viro forti, sed tamquam consulatum praeturamve adepto : « honore auctus es ». Idem dicere et bono viro possum... — *De Benef.*, Lib. I, 3, 10 : Quemadmodum nomenclatori memoriae loco audacia est et

cuicumque nomen non potest reddere, inponit, ita poetae non putant ad rem pertinere verum dicere... *Ep.* 64, 10 : Si consulem videro aut praetorem, omnia, quibus honor haberi honori solet, faciam : equo desiliam, caput adaperiam, semita cedam. Quid ergo? Marcum Catonem utrumque et Laelium sapientem et Socratem... in animum meum sine dignatione summa recipiam?

Et combien est cuisant le regret du magistrat qui s'est retiré des affaires publiques par un dégoût passager! La comparaison suivante est sans aucun doute inspirée à Sénèque par son expérience personnelle : *Ep.* 56, 9 : Saepe videmur taedio rerum civilium et infelicis atque ingratae stationis poenitentia secessisse : tamen in illa latebra, in quam nos timor ac lassitudo conjecit, interdum recrudescit ambitio...

La prise de la toge virile était aux yeux des jeunes Romains un événement capital; mais le moment où l'enfant dépose son « âme puérile » est plus important encore d'après Sénèque : *Ep.* 4, 2.

A Rome, on se salue bien vite du nom d' « ami », de même que l'on appelle « hommes de bien » tous les « candidati » : *Ep.* 3, 1.

Il en va des affaires domestiques comme des affaires civiles : *De Ira*, Lib. III, 7, 1-2.

Sénèque nous engage à avoir un « commercium » avec la pauvreté : *Ep.* 18, 12.

Payons sans nous plaindre les tributs de notre mortalité (1) : *Ep.* 107, 6; *De Remed. fortuit.*, II, 8. — Cf. aussi *Ep.* 96, 2; *De Remed. fortuit.*, XVI, 9.

La mort est un percepteur des impôts (« exactor ») : *De Remed., fortuit.*, II, 5. — Cf. aussi *Natur. Quaest.*, Lib. I, 16, 7; *De Benef.*, Lib. VII, 23, 3; *Ibid.*, 24, 2; *De Remed. fortuit.*, III, 2.

Le sage qui, tout en étant le maître du monde par sa vertu, peut avoir aussi des possessions terrestres, est comparé à

(1) C'est là une comparaison classique (cf. la *Consolation à Marcia*, où la nature est représentée comme un créancier qui vient réclamer son dû).

César, qui a l'Empire comme propriété universelle, mais dont le patrimoine constitue sa propriété personnelle : *De Benef.*, Lib. VII, 6, 3.

A l'occasion, Sénèque revient encore à ses anciennes amours : les discussions de points juridiques, les « sive nive » dont il a plaisanté dans ses Lettres (1). Du temps où il était encore le brillant avocat et homme public que l'on sait, ce goût était tout naturel. Les subtils « distinguo » juridiques que l'on rencontre assez souvent dans le *De Beneficiis* et dans les *Épîtres*, et qui servent de comparaisons et de métaphores, sont tout à fait caractéristiques, et révèlent un vrai Romain. Voyez *De Benef.*, Lib. III, 8, 3; *Id.*, Lib. III, 22, 1; *Id.*, Lib. IV, 12, 1; *Id.*, Lib. V, 7, 6; *Id.*, Lib, V, 8, 1, *Id.*, Lib. VII, 12, 1; *Ep.* 71, 4; *Ep.* 81, 17; *Ep.* 117, 12; *Ep.* 117, 15; *De Const. sap.*, 7, 3.

A chaque instant, Sénèque se sert, en guise de métaphores, des innombrables termes techniques dont est émaillé le Jus romanum :

« Accusator » : *Ep.* 28, 10.

« Adire hereditatem » : *Ep.* 64, 7.

« Adjutor » : *De Ira*, Lib. III, 39, 3.

« Adserere aliquem sibi » (comme esclave) : *Ep.* 34, 2. — Cf. « eximere ex servitute » : *Ep.* 104, 16.

« Advocare » : *De brevit. vit.*, 7, 7; *De Benef.*, Lib. IV, 18, 3; *Ep.* 22, 5; *Ep.* 48, 8.

« Advocatio » : *De Ira*, Lib. I, 18, 1; *Id.*, Lib. III, 12, 4; *Consol. ad Marc.*, 10, 4; *De tranquill. an.*, 4, 3; *De Benef.*, Lib. IV, 35, 2.

« Advocatus » : *Ep.* 53, 9; *Ep.* 94, 28; *Ep.* 94, 52; *Ep.* 94, 59; *Ep.* 108, 12; *Consol. ad. Helv.*, 12, 7; *De Ira*, Lib, II, 13, 2.

« Appellare » (se) : *Ep.* 81, 10.

« Clientela » : *De Ira*, Lib. I, 10, 2.

« Consortium » : *Ep.* 73, 7.

---

(1) Voyez *Ep.* 48, 10 : Hac ad summum bonum itur? Per istud philosophiae « sive nive » et turpes infamesque etiam ad album sedentibus exceptiones?

« Circumscribere » : *Consol. ad. Helv.*, 19, 7; *Natur. Quaest.*, Lib. III, 18, 1; *Ep.* 87, 41; *Ep.* 108, 14.

« Comperendinatio » (renvoi à trois jours pour le prononcé du jugement) : *Ep.* 97, 5.

« Decretum » : *Ep.* 94, 2, 4, 8, 13, 31, 32, 48; *Ep.* 95, 9, 10, 11, 12, 34, 44, 46, 58, 64.

« Delegatio » : *Ep.* 27, 4.

« Delegatus » : *Ep.* 120, 12.

« Ex denuntiato » : *Ep.* 79, 18.

« Dilatio » : *Ep.* 46, 1.

« Dividere » : *Ep.* 65, 1; *De vit. beat.*, 3, 2.

« Ejurare » : *De Benef.*, Lib. VI, 4, 2.

« Ejuratio » : *De vit. beat.*, 26, 5.

« Emancipare » : *Ep.* 45, 4; *Ep.* 116, 5.

« Erogare » : *Ep.* 49, 5.

« Exceptio » : *Ep.* 30, 10; *Ep.* 48, 10; *De Benef.*, Lib. IV, 34, 4; *ibid.*, 34, 4; *ibid.*, 39, 4.

« Facere controversiam » : *Ep.* 26, 2.

« Ferre suffragium » : *Ep.* 52, 10.

« Fidem praestare » : *Ep.* 48, 11; *De Benef.*, Lib. VII, 16, 3.

« Formula » : *Ep.* 48, 10; *Ep.* 92, 3; *Ep.* 117, 6; *De Clem.*, Lib. II, 3, 1; *ibid.*, 7, 3; *De Benef.*, Lib. VI, 5, 5. — Cf. aussi *De Remed. fortuit.*. II, 2 et *Ep.* 95, 5. — « Vivere ad formulam » : *De tranquill. an.*, 11, 6; « Vivere ex formula » : *Ep.* 6, 6; « Sub formula judicare » : *De Clem.*, Lib. II, 7, 3.

« Indicare » : *Ep.* 83, 1.

« Injicere manum » : *Ep.* 108, 12.

« In integrum restituere » : *Consol. ad Marc.*, 22, 3; *Ep.* 48, 10; *Ep.* 66, 53; *Ep.* 98, 14.

« In aliena potestate ponere » : *Ep.* 23, 2.

« Interpres » : *Ep.* 33, 8; *Ep.* 74, 11.

« Interpretari » : *Ep.* 63, 7; *Ep.* 81, 25; *De Ira*, Lib. II, 22, 4.

« Judex » : *Ep.* 81, 4; *Ep.* 81, 6; *De Benef.*, Lib. III, 7, 7; *ibid.*, 8, 1; *Id.*, Lib. IV, 11, 5.

« Jurisconsultorum responsa » : *Ep.* 94, 27.

« Justitia » : *Ep.* 81, 19.

« Lis » : *Ep.* 13, 5; *Ep.* 45, 13; *Ep.* 117, 1; *De Ira*, Lib. III, 32, 2; *De Provid.*, I, 1; *De Clem.*, Lib. II, 7, 3.

« Litigare » : *Ep.* 15, 7; *Ep.* 22, 10; *Ep.* 51, 13; *Ep.* 60, 1; *Ep.* 87, 40; *Ep.* 121, 1; *De Clem.*, Lib. II, 1, 1.

« Locuples (testis) » : *Ep.* 58, 6

« Mancipium » : *Ep.* 65, 21; *Ep.* 72, 7; *Consol. ad Polyb.*, 10, 4; *De Ira*, Lib. III, 14, 3. — Cf. aussi *De Benef.*, Lib. V, 19, 1.

« Pacisci » : *Ep.* 101, 15.

« Patrocinium » : *Ep.* 83, 17; *Ep.* 116, 2; *Exhortat.*, fr. 18; *De Benef.*, Lib. VI, 37, 3; *De Ira*, Lib. II, 13, 2.

« Peragere decreta » : *Ep.* 82, 18.

« Perrogare » : *Ep.* 102, 13.

« Praescriptio » : *Ep.* 48, 12.

« Precario » : *Ep.* 53, 9; *Ep.* 124, 13; *De Remed. fortuit.*, XIII, 3. — Cf. aussi : *Ep.* 65, 17; *Ep.* 88, 27, et *Ep.* 119, 2.

« Privatum facere » : *Ep.* 118, 4.

« Procuratio » : *Ep.* 70, 8. — Cf. aussi : *Natur. Quaest.*, Lib. II, 35, 36, 38.

« Procurator » : *Ep.* 14, 18; *Ep.* 92, 33; *De Benef.*, Lib. VI, 3, 2.

« Pronuntiare » : *Ep.* 70, 11.

« Prorogare » : *Ep.* 58, 29. — Cf. aussi : *Natur. Quaest.*, Lib. II, 47; *ibid.*, 48, 1.

« Quadruplator » : *De Benef.*, Lib. VII, 25, 1.

« Relegare » : *Ep.* 55, 5.

« Remittere » (= « faire remise de..., dispenser de..., faire grâce de... ») : *Ep.* 29, 10; *Ep.* 88, 17.

« Siremps lex esto » : *Ep.* 91, 16.

« Sive nive » : *Ep.* 48, 10.

« Solvere legibus » : *Ep.* 51, 4.

« Spondere » : *Ep.* 10, 2; *Ep.* 19, 1; *Id.*, 36, 5.

« Sponsor » *Ep.* 82, 1; *Ep.* 97, 15; *De Benef.*, Lib. III, 15, 4.

« Suffragari » : *Ep.* 118, 2.

« Testimonium » : *Ep.* 73, 4; *Ep.* 88, 24.

« Tutela » : *Ep.* 14, 1; *Ep.* 95, 50. — Cf. aussi *Ep.* 33, 10; *De Ira*, Lib. II, 13, 2.

« Vadimonium differre » : *Ep.* 54, 3. — Cf. aussi : *De Benef.*, Lib. IV, 39, 4.

« Vindicare » : *Ep.* 65, 1.

Un grand nombre de métaphores et de comparaisons sont tirées du droit proprement dit, c.-à-d. de la procédure judiciaire et tout ce qui s'ensuit.

« Sententiam dare », « ferre » ou « dicere », « judicare » sont au nombre des métaphores favorites de Sénèque : *Ep.* 14, 16; *Ep.* 22, 3; *Ep.* 30, 9; *Ep.* 58, 32; *Ep.* 65, 10; *Ep.* 65, 15; *Ep.* 66, 35; *Ep.* 71, 22; *Ep.* 102, 11; *Ep.* 104, 32; *Ep.* 112, 4; *Ep.* 113, 25; *Ep.* 117, 1; *Ep.* 124, 4.

Cf. aussi « judicium accipere » et « ex consilii sententia » : *Ep.* 121, 1; *Ep.* 67, 10.

« Judicium », « causa » sont d'ailleurs très fréquemment employés, eux aussi, en guise de métaphores : *Ep.* 24, 16; *Ep.* 26, 6; *Ep.* 30, 11 (naturae causam agere); *Ep.* 65, 2; *Ep.* 83, 10 (Posidonius Zenonis nostri causam agit); *Ep.* 100, 4; *Ep.* 102, 11; *Ep.* 102, 12; *Ep.* 108, 21; *Ep.* 116, 8; *De Benef.*, Lib. VII, 29, 2; *De Benef.*, Lib. IV, 40, 2.

De la torture judiciaire, si commune à Rome à l'égard des esclaves et qui nous semble si barbare aujourd'hui, sont tirées les comparaisons qu'on trouve *Ep.* 14, 6; *Ep.* 78, 14; *De vit. beat*, 19, 3; *De Benef.*, Lib. II, 5, 3. — Cf. aussi *Ep.* 51, 4 (tortores); *Consol. ad Polyb.*, 14, 3 (cruciatus); *Consol. ad Marc.*, 19, 1 (cruciare) et *De Remed. fortuit.*, XI, *Additio*, 5.

Le commerce, avec tout ce qu'il comporte : prêts, dettes, fidéicommis, transactions de toute sorte, a fourni lui aussi un gros contingent de métaphores.

Un certain nombre de comparaisons de ce genre figurent dans le « De Beneficiis », traité dans lequel un service rendu est assimilé continuellement à un prêt qu'il faut rendre avec usure, — conception bien romaine encore. Voyez *De Benef.*, Lib. III, 10, 1; *ibid.*, 15, 4; *Id.*, Lib. IV, 27, 5; *Id.*, Lib. V, 10, 1; *ibid.*, 11, 1; *ibid.*, 19, 3; *ibid.*, 21, 3; *Id.*, Lib. VI. 4, 4; *ibid.*, 11, 4; *ibid.*, 19, 5; *ibid.*, 40, 2; *Id.*, Lib. VII, 14, 5; *ibid.*, 16, 3; *ibid.*, 29, 2. — Cf. aussi *Ep.* 73, 9; *Ep.* 81, 3; *Ep.* 81, 17; *Ep.* 118, 1.

« In antecessum dare » est employé métaphoriquement *Ep.* 118, 1. De même « in antecessum accipere » : *Ep.* 7, 10.

« Commendare » (confier en dépôt) : *De Benef.*, Lib. II, 15, 2.

« Commodare » (prêter à usage) : *Ep.* 62, 1; *Ep.* 120, 18.

« Creditor » : *Ep.* 21, 11; *Ep.* 119, 1; *De Remed. fortuit.*, II, 4; *Consol. ad Marc.*, 10, 2; *De Benef.*, Lib. VII, 14, 2; *ibid.*, 14, 5; *ibid.*, 15, 1; *ibid.*, 29, 2. — Cf. aussi « credere » (prêter) : *De Benef.*, Lib. IV, 39.

« Creditum » : *De Benef.*, Lib. III, 7, 1; *Id.*, Lib. IV, 12, 1; *ibid.*, 39, 2; *Id.*, Lib. V, 20, 6; *ibid.*, 21, 2; *Id.*, Lib. VII, 16, 3.

« Debitor » : *Consol. ad Marc.*, 10, 1; *De Benef.*, Lib. IV, 40, 5; *Id.*, Lib. V, 19, 1; *ibid.*, 20, 5; *Id.*, Lib. VI, 19, 5; *Id.*, Lib. VII, 14, 1.

« Decoquere » (faire banqueroute) : *Ep.* 36, 5; *De Remed. fortuit.*, II, 4; *De Benef.*, Lib. I, 1, 3; *Id.*, Lib. III, 17, 4.

« Expungere » (rayer du livre des dettes) : *De Benef.*, Lib. IV, 40, 4.

« Faenus » : *Ep.* 25, 3; *De Benef.*, Lib. IV, 3, 3.

« Faenerator » : *De Remed. fortuit.*, III, 2; *De Benef.*, Lib. II, 21, 2; *Id.*, Lib. III, 15, 4; *Id.*, Lib. V, 21, 3; *Id.*, Lib. VI, 40, 2.

« Lucrificare » : *Ep.* 37, 2.

« Lucrum » : *Ep.* 12, 9; *Ep.* 119, 1; *De brevit. vit.*, 12, 1.

« Negotiari » : *Ep.* 119, 1.

« Negotiatio » : *Ep.* 9, 10.

« Pignus » : *Ep.* 26, 5; *De Amicitia*, II (fr. 93).

« Signare rationem parem » (établir la balance) : *De Benef.*, Lib. VI, 40, 2.

« Solvendo non esse » : *Ep.* 118, 1.

« Sumministrare » : *Ep.* 104, 10.

Garder les fidéicommis était aux yeux des Romains une tâche sacrée : *De tranquill. an.*, 11, 2. — Cf. *Ep.* 74, 18.

Entre l'âme et le corps, il y a une association inégale, où l'un des associés a plus de bénéfices que l'autre : *Ep.* 65, 22.

Les esclaves amassent au prix des plus grandes privations le pécule nécessaire pour se libérer; le sage, lui, doit tout faire

pour arriver à affranchir son âme : *Ep.* 80, 4. — Cf. aussi : *Ep.* 12, 10 (peculium).

Emprunter (« mutuum sumere ») à la fortune ou aux hommes, c'est la même chose : *Ep.* 87, 7.

Tout est commun entre amis, de même que les bancs équestres appartiennent à tous ceux qui ont le droit de s'y asseoir : *De Benef.*, Lib. VII, 12, 4.

Voici la conception bien romaine des dieux comme « chargés d'affaire » des hommes (procurare) : *Ep.* 110, 2.

Ajouter une maxime à la fin de sa lettre, c'est, d'après Sénèque, y « imprimer son cachet » (signum inprimere) : *Ep.* 13, 16.

Un richard est assimilé par Sénèque à un coffre-fort (arca) et à une cassette (loculus) : *De Remed. fortuit.*, X, 3.

Au commerce proprement dit, c'est-à-dire aux termes qui désignent la mise en vente et l'achat d'objets de toute nature, sont empruntées les métaphores et comparaisons suivantes : *Ep.* 42, 8 : Idem itaque in omnibus consiliis rebusque faciamus, quod solemus facere, quotiens ad institorem alicujus mercis accessimus : videamus, hoc quod concupiscimus, quanti deferatur. — *Ep.* 69, 5 : Mercede te vitia sollicitant : hic tibi gratis vivendum est. Puis : *Ep.* 19, 4; *Ep.* 21, 11; *Ep.* 33, 3; *Ep.* 35, 1; *Ep.* 42, 7; *Ep.* 45, 8; *Ep.* 47, 16; *Ep.* 49, 4; *Ep.* 58, 34; *Ep.* 66, 11; *Ep.* 70, 7; *Ep.* 73, 11; *Ep.* 77, 17; *Ep.* 81, 7-8; *Ep.* 83, 3; *Ep.* 87, 18; *Ep.* 92, 25; *Ep.* 93, 6; *Ep.* 99, 4; *Ep.* 101, 13; *Ep.* 104, 34; *De vit. beat.*, 23, 3; *De tranquill. an.*, 2, 5; *De Benef.*, Lib. IV, 12, 3.

« Nota » (étiquette, qualité) est employé métaphoriquement *Ep.* 42, 1; *Ep.* 45, 8, et *Natur. Quaest.*, Lib. IV, 3, 1. — De même les expressions « ratio constat » *Ep.* 1, 4, et « bene mensum dare » (faire bonne mesure) *Natur. Quaest.*, Lib, IV, 4, 1.

Comme on aura pu le remarquer, les métaphores tirées du Droit ne sont vraiment fréquentes que dans deux ouvrages de Sénèque : le « De Beneficiis » et les Épîtres à Lucilius. Il y en a quelques-unes aussi dans le « De Ira, » ainsi que dans la

« Consolation à Marcia, » le « De Vita beata, » et le « De Providentia. » Dans les autres écrits, il y en a peu ou point. On pourrait croire d'après cela, si l'on n'était pas familiarisé avec l'œuvre de Sénèque, que ces deux ouvrages où les métaphores tirées du Droit sont les plus fréquentes, datent du temps où l'auteur se donnait tout entier au barreau et aux affaires publiques. S'il y a dans le « De Beneficiis » et dans les Épitres à Lucilius tant de métaphores judiciaires, c'est que le sujet s'y prêtait, comme dans le « De Beneficiis, » ou que le ton de la conversation permettait à l'auteur d'user librement des termes de son ancien métier, comme dans les Lettres. Dans les « Dialogi » et les autres opuscules, l'occasion d'employer des métaphores prises au Droit ne se présentait que fort rarement : nous avons montré dans les chapitres précédents de quelle nature sont les métaphores qui y dominent.

CHAPITRE V.

Les Métaphores et les Comparaisons

EMPRUNTÉES A

l'AGRICULTURE et à la VIE DES CHAMPS

ET AUX

ARTS et MÉTIERS.

I.

L'Agriculture et la Vie des Champs.

Pas plus que pour la vie militaire, il n'est besoin d'insister sur le rôle prépondérant joué par l'agriculture dans l'existence du Romain.

Les Romains primitifs sont de rudes paysans à l'âme simple. Leur langage inculte et sans grâce reflète leurs préoccupations journalières : les métaphores les plus fréquemment employées y sont prises à la vie champêtre. Le poète Naevius, un des premiers noms de la littérature latine, a des images de vrai campagnard :

> « Quod tu, mi gnate, quaeso ut in pectus tuum
> Demittas, tamquam in fiscinam vindemitor. »
> (« Andromaque. »)

« Pappus laboureur » est le titre caractéristique d'une

atellane. Caton l'Ancien, le type même du vieux Romain, a laissé un « De re rustica ».

Malheureusement, les conquêtes d'outre-mer apportent un changement profond dans les mœurs romaines. Varron, un vrai Romain de la vieille roche, comme Caton, essaie de réagir contre la crise agricole, qui l'inquiète, en écrivant son « De re rustica; » mais en vain. Le luxe, la vie facile ont fait leur apparition, et, par un contre-coup fatal, l'agriculture est de plus en plus délaissée. Néanmoins, par un respect involontaire de la grande tradition romaine, et aussi par un goût inné, et vivace encore chez certains, des choses de la terre, les écrivains de Rome se serviront longtemps encore de métaphores tirées de la vie du paysan. Virgile, au milieu de la civilisation raffinée des contemporains d'Auguste, reste un vrai campagnard aux goûts simples. Lui aussi, comme Varron et comme l'empereur lui-même, voit avec anxiété l'exode vers la Ville corruptrice de cette population rustique qui a fait la grandeur de Rome. Ses œuvres abondent en métaphores tirées de l'observation amoureuse des spectacles de la nature et des mœurs champêtres. L'Énéide même est pleine de ces comparaisons; cependant, la part personnelle du poète est ici moins grande, vu que, depuis Homère, bon nombre de ces figures, comme beaucoup d'autres, sont devenues traditionnelles dans la poésie épique. La même remarque doit être faite à propos des nombreuses métaphores tirées de l'agriculture qu'on rencontre chez Catulle : on sait que les poètes alexandrins, dont l'usage constant de ces métaphores est une des tendances principales, ont été les modèles favoris du poète latin. Horace, comme Virgile, a conservé, malgré son éducation soignée et ses hautes relations, une âme rustique; ses préférences vont à la vie saine et sans souci qu'on mène aux champs; les métaphores inspirées par cet amour sincère abondent chez lui, et sont toujours d'un naturel exquis.

La prose de la fin de la République ne présente qu'un nom à citer à notre point de vue : c'est Cicéron. Dans ses Lettres d'un style si savoureux, le grand orateur a usé largement de

métaphores pittoresques tirées d'une des grandes occupations de ces vieux Romains qu'il aime tant.

La littérature de l'Empire, comme nous en avons fait plusieurs fois la remarque, est le règne du procédé et de l'imitation. Les métaphores tirées de l'agriculture deviennent, par l'imitation surtout de Virgile, de simples lieux communs; et qu'y a-t-il de plus insipide qu'une comparaison « poétique » dont la source n'est pas l'observation directe de la nature ou une impression personnelle profondément ressentie, mais l'inhabile et faible décalque du plus grand et plus spontané des poètes campagnards? Déjà les soi-disant « Bucoliques » de Calpurnius, pâles pastiches de Virgile, méritent ce reproche capital. Que dire alors des images « rustiques » d'un Valerius Flaccus, par exemple ? Les poètes chrétiens : Prudence, Paulin de Nole, Sedulius, surtout ces deux derniers, ne sont guère plus spontanés dans ce genre, qui exige avant tout le naturel. Les craintes qu'exprimait déjà Varron et que plus tard répétaient Virgile et son maître Auguste se sont réalisées : le déclin de l'agriculture a amené la mort lente mais sûre des vieilles mœurs romaines, austères et simples. Il va de soi que les littérateurs raffinés et nourris de rhétorique qui vivaient à la cour des empereurs, étaient tout à fait incapables de rivaliser avec l'auteur des *Géorgiques*.

Sénèque ne fait pas exception à la règle : la plupart de ses images rustiques manquent d'originalité, malgré l'ingéniosité avec laquelle il a su les adapter à ses tendances morales (1). Avant sa retraite définitive, Sénèque ne connaît de la campagne que ce qu'en connaissaient tous les Romains de condition par leurs villas. Plus tard, retiré complètement de la vie active et forcé de chercher d'autres passe-temps, il s'éprend subitement d'un bel amour pour la campagne. Il veut se faire passer aux yeux de son ami Lucilius pour un vrai cam-

(1) Voyez par exemple ses métaphores sur le philosophe qui doit « semer » la notion du bien et « cultiver » les semences divines qui gisent dans l'âme des mortels.

pagnard (1). Il parle avec conviction de son « métier d'agriculteur » (*Ep.* 112, 2), et déclare avoir constaté « de visu » que « Virgile écrivait plus pour agréer aux lecteurs délicats que pour instruire les laboureurs » (*Ep.* 86, 15). La fin de la lettre 86, où Sénèque nous montre le fermier Ægialus à l'œuvre, prouve que notre philosophe avait pris de l'intérêt aux travaux de la terre.

Ce sentiment éclos si tardivement était-il bien sincère et bien profond? L'exemple de certains hommes d'État modernes masquant leur dépit d'une retraite forcée par une joie immodérée d'avoir été « rendus à leurs chères études », nous en ferait douter un peu. Toujours est-il que le fait était intéressant à noter.

Un certain nombre de comparaisons se rattachent à l'idée de « semer », familière aux écrivains anciens bien longtemps avant Sénèque : *Ep.* 73, 16 : Semina in corporibus humanis divina dispersa sunt; quae si bonus cultor excipit, similia origini prodeunt et paria iis, ex quibus orta sunt, surgunt : si malus, non aliter quam humus sterilis ac palustris necat ac deinde creat purgamenta pro frugibus. Puis *Ep.* 9, 7; *Ep.* 29, 2; *Ep.* 38, 2; *Ep.* 72, 2; *Ep.* 81, 1; *Ep.* 94, 29; *Ep.* 120, 4; *De Benef.*, Lib. I, 1, 2; *Id.*, Lib. II, 11, 4; *Id.*, Lib. IV, 9, 2.

Une fort jolie comparaison est celle-ci : *De vit. beat.*, 9, 2 : Sicut in arvo, quod segeti proscissum est, aliqui flores internascuntur, non tamen huic herbulae, quamvis delectet oculos, tantum operis insumptum est — aliud fuit serenti propositum, hoc supervenit : sic et voluptas non est merces nec causa virtutis, sed accessio, nec quia delectat, placet, sed si placet, et delectat.

Toute chose, pour être durable, doit avoir une racine solide : *Ep.* 95, 64 : Sed utrumque (sc. justum et honestum)

---

(1) Dans le discours d'adieu à Néron que Tacite (*Ann.*, XVI, 54) prête à Sénèque, celui-ci exprimait l'intention de consacrer à son âme le temps que d'autres emploient à l'entretien de leurs jardins et de leurs villas.

jungamus. Namque et sine radice inutiles rami sunt et ipsae radices iis, quae genuere, adjuvantur. Voyez aussi *Ep.* 2, 3 et *Ep.* 95, 12.

Nous devons extirper nos vices jusqu'à la racine, sinon ils renaîtront toujours : *De Ira*, Lib. III, 42, 1. — Cf. aussi *Ep.* 88, 38 et *Ep.* 94, 68.

L'homme de bien a besoin d'être éprouvé pour se sentir fort, de même qu'un arbre ne saurait être vigoureux s'il n'a subi les violences du vent : *De Provid.*, 4, 16.

Une terre féconde ne produira des fruits vraiment utiles que si elle est cultivée par l'homme; de même, la colère, tout en étant le produit d'une âme vigoureuse et spontanée, a besoin d'une éducation bien comprise pour se transformer en courage : *De Ira*, Lib. II, 15, 1.

A force de rendre des bienfaits, on finit par vaincre l'ingratitude, de même que le paysan opiniâtre réussit à triompher du sol le plus stérile : *De Benef.*, Lib. VII, 32.

Les préceptes ont besoin de soutiens, comme les feuilles des arbres ont besoin de la sève des branches pour se développer : *Ep.* 95, 59.

La patience, la fermeté et la constance ne sont que les « branches » du courage : *Ep.* 67, 10.

Lorsqu'on élague un arbre, les rameaux n'en repoussent que plus nombreux; de même, plus les princes persécutent leurs ennemis, plus ils augmentent le nombre de ceux-ci : *De Clem.*, Lib. I, 8, 7.

Il n'est pas digne d'un sage de pleurer trop longtemps les amis qu'il a perdus, puisqu'ils seront remplacés par d'autres; de même, il ne faut pas regretter la chute des feuilles, puisqu'on sait que d'autres renaîtront à la place des anciennes : *Ep.* 104, 11. — Cf. aussi *De Remed. fortuit.*, XIII, 1.

Il faut que l'esprit se relâche de temps à autre, comme les champs fertiles sont par intervalles laissés en friche : *De tranquill. an.*, 17, 5.

Trop de bonheur nuit aux grandes âmes : mieux vaut une condition médiocre. De même les épis surchargés se ren-

versent, les branches sont rompues par le poids des fruits qu'elles portent : *Ep.* 39, 4.

Sénèque sur le tard de la vie se prétend « agriculteur de métier, » et il tire une comparaison pittoresque de son « expérience » : *Ep.* 112, 2 : Non quaelibet insitionem vitis patitur : si vetus et exesa est, si infirma gracilisque, aut non recipiet surculum aut non alet nec adplicabit sibi nec in qualitatem ejus naturamque transibit..... Hic, de quo scribis et mandas, non habet vires : indulsit vitiis. Simul et emarcuit et induruit. Non potest recipere rationem, non potest nutrire.

On aime une vigne pour sa fertilité; de même, chez l'homme, il faut louer ce qui lui est propre : *Ep.* 41, 7.

Nous devons imiter les abeilles et utiliser avec intelligence les fruits que nous retirons de nos lectures : *Ep.* 84, 3-5.

La nature n'a pas donné d'aiguillon à la reine des abeilles; voilà pour les rois un exemple frappant : *De Clem.*, Lib. I, 19, 2-3.

Quelques comparaisons sont empruntées à la similitude entre la grande masse du peuple, cette « foule » méprisée des Stoïciens, et les troupeaux des campagnes (1) : *De vit. beat.*, 1, 3 : Nihil ergo magis praestandum est, quam ne pecorum ritu sequamur antecedentium gregem, pergentes non quo eundum est, sed quo itur. Puis : *De Const. sap.*, 12, 3; *De brevit. vit.*, 18, 4; *Ep.* 90, 4; *Ep.* 92, 7.

Deux sages se vouant de concert à une même tâche élevée sont comparés par Sénèque à deux bœufs attelés à la même charrue ; *Ep.* 109, 16.

Ayant réussi à quitter la lourde atmosphère de Rome pour sa campagne, Sénèque se compare à un cheval qu'on lâche dans un pré : *Ep.* 104, 6.

« L'affection que tu avais pour Metilius (le fils défunt de

---

(1) Cicéron « se compare, lorsqu'il va rejoindre les pompéiens, au bœuf qui suit par routine le gros du troupeau, « ut bos armenta, sic ego bonos viros sequar ». » (Pichon, *op. cit.*, p. 175). Cf. aussi Clément d'Alex., *Strom.*, II, p. 420 (Pott.), et bien d'autres.

Marcia), reporte-la sur tes filles », dit Sénèque à la vertueuse fille de Cremutius Cordus ; « le paysan ne met-il pas à la place du tronc déraciné par la tempête les rejets survivants? » *Consol. ad Marc.*, 16, 7.

Une fort belle métaphore est celle-ci : « J'approuve l'homme qui s'efforce d'arriver à la sagesse et qni ne se laisse pas arrêter lorsqu'il est en train de labourer » (*strigare*, s'arrêter en labourant) : *Ep.* 31, 4 : Rursus ad honesta nitentes, quanto magis incubuerint minusque sibi vinci ac strigare permiserint, adprobabo.

Les transformations successives de l'enfant qui devient homme sont comparées de façon pittoresque à celles du brin d'herbe qui peu à peu devient épi : *Ep.* 121, 15 (1).

Le sage ne repoussera pas les hommes dont l'âme, pour être malade, n'en est pas moins susceptible de guérison ; il fera comme les agriculteurs avisés, qui consacrent les plus grands soins aux arbres débiles, mais capables de devenir vigoureux : *De Clem.*, Lib. II, 7, 4.

A l'époque de sa splendeur, Sénèque méprisait les « soucis mesquins et terre-à-terre de l'agriculture ». On voit ici que la comparaison qu'il établit entre les préoccupations du paysan et celles du philosophe est toute à l'avantage de celui-ci : *De brevit. vit.*, 19, 1 : Simile tu putas esse, utrum cures, ut incorruptum et a fraude advehentium et a neglegentia frumentum transfundatur in horrea, ne concepto humore vitietur et concalescat, ut ad mensuram pondusque respondeat, an ad haec sacra et sublimia accedas sciturus, quae materia sit dis, quae voluptas, quae condicio, quae forma?

Dans le passage suivant encore, Sénèque met bien au-dessus des plaisirs que peut goûter le paysan celui du sage qui a fait l'éducation d'une âme : *Ep.* 34, 1 : Si agricolam arbor ad fructum perducta delectat, si pastor ex fetu gregis sui capit voluptatem, si alumnum suum nemo aliter intuetur quam ut

(1) Cf. aussi Épictète, *Entret.*, IV, VIII, 35-41.

adulescentiam illius suam judicet : quid evenire credis iis, qui ingenia educaverunt et quae tenera formaverunt, adulta subito vident?

La vieillesse est pleine de douceur, ainsi que les fruits très mûrs : *Ep.* 12, 4.

On n'admire point la hauteur d'un arbre si elle est égalée par celle de la forêt entière où il se trouve; de même, une maxime n'est remarquable que si elle se distingue de la masse de ses semblables : *Ep.* 33, 1-2.

Notre métaphore : « être plein de verdeur » était familière aux Romains. Elle se trouve dans Sénèque : *Ep.* 93, 4 : At ille obit viridis (1).

Le sage parfait connaît toute la vie, et n'a donc pas plus besoin de conseils que le paysan qui connaît son métier : *Ep.* 109, 8.

Les oisifs dont l'existence se passe en courses frivoles sont comparés par Sénèque aux fourmis qui grimpent sur un arbre et en redescendent sans rien rapporter : *De tranquill. an.*, 12, 3.

Il y a peu de chose à dire sur le caractère des métaphores tirées de l'agriculture dans chacun des ouvrages où elles apparaissent. Celles qu'on rencontre dans les traités sont, à la vérité, souvent jolies, mais, pour la plupart, des lieux communs. Seules les Épîtres à Lucilius font exception, comme d'habitude. On sait que le vieil avocat et homme d'État, désabusé, profondément dégoûté des affaires, passa les dernières années de son existence dans la simplicité digne d'un philosophe qu'il avait toujours vantée, mais jamais pratiquée. Il méditait sur ce qu'il voyait autour de lui dans la nature, et observait avec un intérêt grandissant les travaux et l'existence de la campagne. De là le caractère pittoresque et d'une si juste observation de mainte comparaison « rustique » qu'on rencontre dans les Épîtres à Lucilius.

---

(1) Cf. Virgile : « cruda deo viridisque senectus ».

II.

Arts et Métiers.

Les premiers écrivains romains puisaient leurs métaphores dans l'existence journalière de leurs contemporains, et ils prenaient de préférence celles qui sortaient de la bouche du peuple, si triviales qu'elles fussent. Bon nombre de ces métaphores sont tirées de l'existence journalière du simple artisan de Rome (1). Appius Claudius, que l'on peut appeler le premier moraliste romain, dit que « chacun est le forgeron (ou le menuisier) de sa fortune » (« Faber suae fortunae unusquisque est ipsus »). Lucilius abonde en métaphores heureuses empruntées à l'un ou l'autre art ou métier. Varron est d'avis qu'« il faut forger sa vie de lectures et d'écrits » (legendo atque scribendo vitam procudito). En vieux Romain, il est d'esprit essentiellement pratique : « On ne peut vivre, dit-il, si l'on ne sait où trouver le charpentier, le boulanger, le couvreur; de même, il faut savoir à quel dieu s'adresser pour ses besoins divers » (2). Cicéron, lui aussi, dans ses Lettres, ne se gêne nullement pour employer ces métaphores un peu brutales qui sortent pour ainsi dire des entrailles même du peuple. Sous l'Empire, comme toujours, ces métaphores trop peu « civilisées » pour les délicats de la cour sont délaissées pour les fades pastiches des Alexandrins et les oripeaux mythologiques des Écoles de rhéteurs. Seuls quelques esprits indépendants comme Sénèque puiseront à l'ancienne source populaire et sauront donner ainsi à leur style une force et une saveur vraiment romaines.

---

(1) On sait que ces métaphores tirées des arts et métiers sont extrêmement fréquentes déjà dans les dialogues socratiques. De là, elles ont passé dans les *διατριβαί* en vers ou en prose, chez Horace, chez Musonius, le maître d'Épictète, dont c'est le procédé favori, et chez Épictète lui-même.

(2) Pichon, *op. cit.*, p. 168.

Ce que nous venous de dire n'est cependant vrai, en ce qui concerne Sénèque, que pour les Lettres à Lucilius.

On pourra constater que neuf sur dix des métaphores tirées des arts et métiers qne nous passerons en revue, figurent dans cet ouvrage. C'est là un fait assez caractéristique. La plupart de ces métaphores sont nées, comme c'est l'habitude dans les Lettres, de la passion que Sénèque met à vouloir guérir et améliorer l'âme de Lucilius. C'est toujours le même système : vivifier les préceptes d'une morale énergique et sévère par des métaphores pittoresques et éloquentes qui « in rem praesentem adducant », selon le mot de Sénèque lui-même.

L'expression « manu factus », « artificiel », est fort fréquente dans Sénèque. On la rencontre à chaque pas, et appliquée aux domaines les plus divers.

Sénèque est d'avis qu'il faut quelquefois laisser reposer son esprit des graves occupations, comme fait le ciseleur qui, de temps à autre, repose ses yeux fatigués par un travail trop minutieux : *Ep.* 58, 25; *Ep.* 65, 17.

« Il est temps que nous montrions quelque chose qui soit frappé à notre coin », dit Sénèque : *De Benef.*, Lib. III, 35, 1 : Jam tempus est quaedam ex nostra, ut ita dicam (1), moneta proferri. — Cf. aussi *Ep.* 13, 1 (« obrussa »); *Ep.* 34, 4 (« una forma percussa sint »).

Que le travail « raccommode » les trous creusés par une existence mal employée : *Natur. Quaest.*, Lib. III, Praefatio, 2 : ... damna aetatis male exemptae labor sarciat.

Nous avons vu que, dans les premières Lettres à Lucilius, Sénèque avait l'habitude de citer une maxime d'un grand philosophe. A ce propos, il compare l'école d'Épicure à un atelier (« officina ») où l'on fabrique des philosophes : *Ep.* 14, 17 : Epicuri est aut Metrodori aut alicujus ex illa officina. — Cf. aussi *Ep.* 92, 25 (« officina voluptatis »).

---

(1) On voit par cette réserve que Sénèque lui-même trouvait la métaphore assez hardie.

Sénèque emploie cette expression énergique : « infulcire », parlant d'une maxime introduite dans sa lettre : *Ep.* 24, 22.

Sénèque parle aussi d'esclaves dont la bouche est « cousue » par ordre de leur maitre, c'est-à-dire qu'il leur est défendu d'adresser la parole aux convives qu'ils servent : *Ep.* 47, 4.

« Eradere vitia » est une autre métaphore originale : *Ep.* 11, 6. — « Eradere » se trouve encore *fr.* 93 (*De Amicitia*).

Sans l'artisan, la matière et les instruments sont inutiles: *De Benef*,, Lib. V, 25, 4-5 : ... Instrumenta cessant, nisi illa in opus suum artifex movit.— *Ep.* 47, 16 : ...Saepe bona materia cessat sine artifice : tempta et experiere.

L'ouvrier ne peut changer la matière : *De Provid.*, 5, 9. — « Artifex » au figuré se trouve encore *De Remed. fortuit.*, XVI,1.

La nature a besoin de matériaux, comme tout ouvrier : *Natur. Quaest.*, Lib. II, 3, 1.

La vertu est aussi inflexible que la règle qui sert à tirer des lignes droites : *Ep.* 71, 19.

Mieux vaut savoir « quid in vita rectum sit », que de savoir ce que c'est qu'une ligne droite : *Ep.* 88, 13. — Cf. aussi *Ep.* 24, 2.

On ne recherche pas si une règle est jolie, mais si elle est bien droite; de même, ce qu'il faut voir chez un homme, c'est sa vertu, et non sa richesse : *Ep.* 76, 14-15.

Sur « regula » comme métaphore, cf. encore *Ep.* 11, 10; *Ep.* 12, 5; *Ep.* 95, 39.

L'âme est tout aussi flexible que le bois, qui se plie à l'usage que nous voulons en faire : *Ep.* 50, 6.

« Subsicivus », terme d'arpentage, est employé au figuré par Sénèque : *Ep.* 53, 9.

L'homme oisif qui reste couché toute la journée sans rien faire, ressemble à une volaille qu'on engraisse pour la faire figurer dans un banquet : *Ep.* 122, 4.

Les faveurs de la fortune ne font qu' « assaisonner » la félicité suprême dont jouit le sage : *Ep.* 66, 46.

Voici une comparaison qui se rapporte au métier de copiste : *De Benef.*, Lib. VI, 6, 3 : Quomodo si quis scriptis nostris alios

superne inprimit versus, priores literas non tollit, sed abscondit, sic beneficium superveniens injuria adparere non patitur.

La nature semble tenir dans une balance ses différentes parties, afin que l'équilibre en soit toujours parfait : *Natur. Quaest.*, Lib. III, 10, 3.

Les faux biens, quand nous les pesons, nous étonnent par leur légèreté : *Ep.* 66, 30.

Pensare et *perpendere* (peser) sont employés métaphoriquement : *Ep.* 76, 11 et *Ep.* 80, 10.

Les joies du sage sont plus grandes que celles du commun des mortels; de même, le mineur qui a creusé profondément le sol sera plus richement récompensé que celui qui s'est contenté d'exploiter la surface : *Ep.* 23, 5.

Certains esprits sont tellement « rouillés » par des habitudes vicieuses, qu'il faut beaucoup de temps pour les « fourbir » : *Ep.* 95, 36. — Cf. aussi *Ep.* 7, 7.

La joie du sage est pareille à un tissu que rien ne peut rompre : *Ep.* 72, 4. — Cf. aussi *Ep.* 33, 6 (*contextus*) et *Ep.* 66, 35 (*contexere*).

Sénèque emploie aussi l'expression *ordiri vitam*, « tisser son existence » : *Ep.* 23, 10 : Nemo hoc putat, qui orditur cum maxime vitam (1).

« Il faut « défaire le tissu » (*retexere*) de tous ces exemples dont on nous accable », dit Sénèque : *Ep.* 94, 68.

Notre esprit ressemble à la laine, qui absorbe vite certaines couleurs, et ne s'imbibe que lentement de certaines autres : il y a tels enseignements qu'il retient dès l'abord, d'autres qu'il ne s'assimile qu'à grand'peine : *Ep.* 71, 31.

Tingere, teindre, est usité en guise de métaphore : *Ep.* 66, 8.

Il faut que l'homme soit « l'artisan » de sa vie (2) : *De vit. beat.*, 8, 4.

---

(1) Cf. Épictète, *Entret.*, II, v, 20-21.

(2) Cf. l'expression d'Appius Claudius : « faber fortunae suae », que nous avons notée dans l'introduction.

Celui qui chaque jour « met la dernière main » à sa vie, a toujours assez de temps : *Ep.* 101, 8.

Concinnare, fabriquer, former, est employé : *Ep.* 7, 6. — Cf. aussi *formare*, *fabricare* : *Ep.* 16, 3.

La prose de Fabianus n'est ni « travaillée » ni « tourmentée » : *Ep.* 100, 2.

La société ressemble à une voûte dont les pierres se soutiennent mutuellement : *Ep.* 95, 53.

La philosophie « bâtit » sur le sol d'autrui : *Ep.* 88, 28.

Certains esprits ont besoin d'une grande « étendue » pour leurs « fondations » (1) : *Ep.* 52, 6.

Marcellus eût été à même de supporter n'importe quel « édifice » que son oncle eût voulu « établir » sur lui : *Consol. ad Marc.*, 2, 3.

Celui qui croit pouvoir fouler aux pieds les maximes humaines s'écroulera fatalement, comme un édifice sans fondements solides : *De Ira*, Lib. I, 20, 2.

« Fulcire » sert comme métaphore : *De Benef.*, Lib. VI, 31, 9 et *Ep.* 33, 7.

« Condere », fonder, établir, est aussi employé en guise de métaphore : *Ep.* 7, 12.

« Tu as jeté de larges fondements pour la sagesse; bâtis maintenant avec solidité sur cette base », dit Sénèque à Lucilius : *Ep.* 31, 1.

Certains esprits légers ont « jeté les fondements » de nouveaux espoirs, au seuil même de la tombe : *Ep.* 13, 16. — Cf. aussi *Ep.* 16, 1.

Le bonheur de ces richards qui prodiguent l'or et l'argent dans leurs parures n'est resplendissant qu'à la surface, comme les murs de leurs palais : *De Provid.*, 6. 4.

---

(1) On peut remarquer que cette métaphore et d'autres pareilles, assez souvent employées par Sénèque, et reposant sur cette maxime stoïcienne : « Il faut consacrer tous ses efforts à « établir en soi » la vertu », se retrouvent chez les auteurs chrétiens : la métaphore « édifier » par exemple est extrêmement fréquente dans les œuvres des apologistes chrétiens, et a subsisté dans notre langue.

Le caractère imposant qu'ont à nos yeux les richards, provient de ce qu'on les mesure avec le piédestal sur lequel ils sont élevés : *Ep.* 76, 31.

Sénèque compare le style de Fabianus à un bel édifice : *Ep.* 100, 5-6.

La vie heureuse doit avoir un « fondement », comme n'importe quel art ou n'importe quelle science : *Ep.* 124, 6.

Sénèque se moque des gens qui donnent au syllogisme, au solécisme, etc., des traits humains, comme fait un peintre pour les personnages de ses tableaux : *Ep.* 113, 26.

Avant de s'occuper des détails de la vie, il faut songer à l'ensemble; car, qu'importe qu'un peintre ait ses couleurs prêtes, s'il ne sait pas ce qu'il va peindre : *Ep.* 71, 2.

Sénèque parle d'écrits artificiels et « fardés » (*colorata*) : *Ep.* 116, 2.

Imaginem e vivo petere, peindre d'après nature, est pris métaphoriquement *fr.* 94 (*De Amicitia*).

Adumbrare, ébaucher, esquisser, se trouve *fr.* 96.

Un sage vraiment digne de ce nom montrera sa vertu dans toutes les circonstances de la vie, quelles qu'elles soient, de même que l'art de Phidias savait tirer des chefs-d'œuvre de la matière la plus commune : *Ep.* 85, 40.

Phidias était sans doute, aux yeux de Sénèque, le type même de l'artiste, car deux autres comparaisons encore lui sont consacrées (1) : *De Benef.*, Lib. II, 33, 2-3, et *Ep.* 9, 5.

Une couple de métaphores sont empruntées à la musique. On remarque aisément que Sénèque n'avait pas plus que la majorité des Latins le sentiment et le goût de la musique. Quelles jolies comparaisons les écrivains hellènes n'ont-ils pas tirées de cet art que le peuple grec ressentait si profondément! Pour voir combien Sénèque diffère à ce point de vue des moralistes grecs, on n'a qu'à le mettre à côté de Plutarque: qui n'a été charmé par les ingénieuses et élégantes compa-

(1) Chez les Grecs, cette vénération à l'égard de Phidias semble avoir été générale, probablement à cause de sa statue de Zeus à Olympie, célèbre par toute la Grèce. Cf. aussi Épictète, *Entret.*, II, VIII, 24-29.

raisons tirées par le doux moraliste de cette musique pour laquelle il avait un véritable culte? (1) Sénèque, lui, en sa qualité de Romain et de philosophe austère, a un peu de mépris pour cet art délicieux, mais efféminé, qui peut plaire à des désœuvrés et à des esprits peu sérieux, mais ne saurait nullement convenir aux graves méditations d'un sage préoccupé jour et nuit de l' « emendatio » de son âme. Ce dédain des arts, commun à tous les stoïciens, apparaît dans les comparaisons qu'on trouve : *Ep.* 88, 9, et *Ep.* 123, 9.

Enfin, un nombre assez considérable de métaphores est tiré du théâtre.

Le vieux rapprochement de l'existence humaine avec une pièce de théâtre figure aussi dans Sénèque : *Ep.* 77, 20 : Quomodo fabula, sic vita non quam diu, sed quam bene acta sit, refert. — *Ep.* 80, 7-8 : Saepius hoc exemplo mihi utendum est, nec enim ullo efficacius exprimitur hic humanae vitae mimus (2), qui nobis partes, quas male agamus, adsignat... etc. Puis : *Ep.* 74, 7, et *Consol. ad Marc.*, 10, 1. — Cf. aussi *Ep.* 76, 31.

Une belle comparaison est celle-ci : « Je veux que nos esprits tendent tous vers une même fin, comme les voix des chœurs qui se fondent dans un ensemble harmonieux » : *Ep.* 84, 9-11.

Il est évident que ce rapprochement vient des Grecs en droite ligne.

Les autres métaphores et comparaisons tirées du théâtre se trouvent : *Ep.* 59, 15 : ... omnes istos oblectamenta fallacia et

---

(1) M. Dronkers, dans une thèse assez incomplète (*De metaphorarum et comparationum usu apud Plutarchum*, Trajecti ad Rhenum, 1892), en cite un certain nombre.

(2) La comparaison de l'homme avec un acteur est classique. Elle se trouve dans Télès, qui l'avait probablement tirée de Bion. Épictète l'a reprise souvent (par exemple : *Entretiens*, I, XXIX, 41; IV, VII, 13, et surtout : *Manuel*, XVII : « *μέμνησο ὅτι ὑποκριτὴς εἶ δράματος.... κ. τ. λ.* »). — Cicéron, lui, compare le monde avec un théâtre où chacun cherche à avoir sa place (*De finibus*, III, 20, 67).

brevia decipiunt, ... sicut plausus et adclamationis secundae favor, qui magna sollicitudine et partus est et expiandus. — *Ep.* 94, 71 : Ambitio et luxuria et inpotentia scaenam desiderant : sanabis ista, si absconderis. — Puis : *De Benef.*, Lib. VI, 1; *Ep.* 95, 56 (1); *Ep.* 108, 6; *Ep.* 114, 6; *Ep*, 120, 22.

---

(1) Plusieurs conjectures ont été faites sur quelques mots de ce passage ; M. Haupt a proposé : *istae artes (sic ς) si se sciunt* ; M. Madvig : *istae artes si se nesciunt*. M. O. Hense (édition Teubner, 1898) propose : *istae artes si de se sciunt nihil, nihil deest*. Pour ma part, je propose simplement : *istae artes esse se sciunt, nihil deest* (« Ces arts savent qu'ils existent, ils n'en demandent pas plus »).

CHAPITRE VI.

Les Métaphores et les Comparaisons

TIRÉES DE

la MYTHOLOGIE, la RELIGION

ET

la PHILOSOPHIE.

Les métaphores et les comparaisons que nous allons passer en revue dans ce chapitre et dans les chapitres suivants appartiennent pour la plupart à la catégorie des métaphores qu'on peut appeler « savantes ». Elles sont extraites d'ordinaire du trésor de connaissances diverses qu'avait amassées notre philosophe au cours de son existence, et principalement dans sa jeunesse. Avec une grande habileté et un à-propos merveilleux, il tire parti de ses souvenirs classiques et des leçons apprises à l'école pour mettre en relief telle ou telle idée philosophique ou morale. Veut-il montrer que le sage doit fermer l'oreille aux bruits de la foule, il rappellera la fable d'Ulysse et des Sirènes (1); s'agit-il de nous exhorter à nous rendre utiles même dans un âge avancé, il nous donnera comme modèles les Vestales, qui, après avoir célébré pendant des années les cérémonies sacrées, enseignent, dans leur vieillesse, leur art aux jeunes novices. Ses collections de faits

(1) On sait que les comparaisons mythologiques, mises à la mode par les Écoles des rhéteurs, ont sévi avec une déplorable persistance durant toute la période de l'Empire. Déjà Catulle et Ovide en sont remplis; que dire des comparaisons mythologiques d'un Stace, le modèle du genre? C'est la négation même du bon goût.

et d'observations paraissent inépuisables; et presque toujours les métaphores sont là où elles doivent être, pour renforcer ou assaisonner l'idée.

Réservant pour les chapitres suivants les nombreuses métaphores ayant trait à la nature et à l'homme dans le sens le plus général, nous ne parlerons ici que de trois domaines bien délimités : la mythologie, la religion et la philosophie.

I.

La Mythologie.

Sénèque paraît avoir surtout retenu l'histoire d'Ulysse, car il y revient souvent (1) *Ep.* 53, 4 : .... illud scito, Ulixem non fuisse tam irato mari natum, ut ubique naufragia faceret : nausiator erat. Et ego quocumque navigare debuero, vicensimo anno perveniam. Puis : *De Const. sap.*, 2, 1-2 et *Ep.* 88, 7.

Les voix charmeuses des Sirènes, pareilles, dans la pensée de Sénèque, aux tentations multiples qui assaillent le pauvre mortel au cours de son existence, ont fourni à notre moraliste plusieurs comparaisons : *Ep.* 31, 2; *Ep.* 56, 15; *Ep.* 123, 12.

Polybe ne doit pas plier sous le faix de son chagrin, pas plus qu'Atlas, qui supporte, lui, le monde : *Consol. ad Polyb.* 7, 1.

Le véritable *vir bonus* ne naît qu'une fois tous les cinq cents ans, comme le Phénix : *Ep.* 42, 1.

Notre âme ressemble à l'hydre qui a plusieurs têtes : *Ep.* 113, 9.

Une autre allusion aux travaux d'Hercule est celle-ci : *Ep.* 87, 38 : Bonum animum habe : unus tibi nodus, sed Herculaneus restat....

---

(1) La raison de cette mention fréquente des exploits d'Ulysse est peut-être celle exprimée *De Const. sap.*, 2, 1-2 : .... Catonem autem certius exemplar sapientis viri nobis deos immortales dedisse, quam Ulyssem et Herculem prioribus saeculis. Hos enim stoici nostri sapientes pronuntiaverunt, invictos laboribus, contemptores voluptatis et victores omnium terrorum.

II.

La Religion.

On sait que, d'après les Stoïciens, le sage parfait est l'égal des dieux. Par conséquent, chacun doit tendre à développer par la vertu la semence divine contenue dans l'âme de tous les mortels, afin de se rendre digne de son essence divine et de se hausser jusqu'au ciel, la demeure légitime du sage. De là il résulte que Sénèque parle de la sagesse et de la philosophie avec une majesté un peu hautaine : la sagesse a ses prêtres et ses temples, qui ne sont pas accessibles au vulgaire (1) : *Natur. Quaest.*, Lib. VII, 30, 6 : Initiatos nos credimus : in vestibulo ejus haeremus. Illa arcana non promiscue nec omnibus patent : reducta et interiore sacrario clausa sunt. — Voyez aussi : *De Const. sap.*, 4, 2; *De vit. beat*, 26,7; *Ep.* 14,11; *Ep.* 52, 15; *Ep.* 95, 64.

Nos prédécesseurs, dit Sénèque, doivent être vénérés comme des dieux : *Ep.* 64, 9.

La philosophie a son « initiation aux mystères », comme la religion : *Ep.* 90, 28.

La vertu « consacre » le corps par sa présence : *Ep.* 66, 2.

Les siècles sont soumis au sage comme aux dieux : *De brevit. vit.*, 15, 5.

Au point de vue philosophique, le sage possède tout l'univers; légalement, il est propriétaire de certains objets. On peut donc le voler, comme on peut voler les dieux, quoique le produit du vol sacrilège ne soit que déplacé dans les limites du monde, qui appartient aux dieux : *De Benef.*, Lib. VII, 7, 4.

Dans l'adversité, le sage fait comme Jupiter : il se recueille, et vit seul avec ses pensées : *Ep.* 9, 16.

Sénèque compare une belle maxime à un oracle : *Ep.* 108, 26.

---

(1) Épictète comme Sénèque représente l'homme de bien comme le temple de la divinité. Déjà Lucrèce se réfugiait dans les « sapientum templa serena ».

Certains hommes sont doués par la nature à tel point que, comme les dieux, ils connaissent la vertu sans l'avoir apprise : *Ep.* 95, 36.

Les sages sont comme les dieux : « leur grandeur les attache au rivage » : *De Clem.*, Lib. I, 8, 3.

L'âme occupe dans l'homme la place que Dieu tient dans le monde : *Ep.* 65, 24.

Le monde sert de temple aux dieux : *Ep.* 90, 28.

L'âme possède l'Univers tout comme les dieux : *Ep.* 92, 32.

L'âme autant que les dieux méprise les richesses : *Consol. ad Helv.*, 11, 5.

Le sage supportera les extravagances des sots comme Jupiter fait pour les sottises des poètes : *De vit. beat.*, 26, 6.

Le sage se rendra utile même à un âge avancé, comme les Vestales, qui enseignent leur art aux novices après l'avoir longtemps pratiqué elles-mêmes : *De Otio*, 2, 2.

Un grand homme reste grand après sa chute, de même qu'un temple tombé en ruines continue à être honoré : *Consol. ad Helv.*, 13, 8.

La religion honore les dieux, la superstition les outrage; de même, la clémence honore les gens de bien, mais la compassion est une preuve de faiblesse : *De Clem.*, Lib. II, 5, 1.

Nous entrons avec un profond respect dans les temples des dieux; nous devons avoir de plus grands sentiments de vénération encore lorsque nous discutons sur les astres : *Natur. Quaest.*, Lib. VII, 30, 1.

Ce n'est pas la valeur du cadeau qui constitue le bienfait, pas plus que ce n'est l'opulence d'un sacrifice qui donne la mesure de la piété : *De Benef.*, Lib. I, 6, 3.

Le sage remplit ses devoirs avec calme, de même que les dieux, qui gouvernent leur empire sans armes : *De Benef.*, Lib. VII, 3, 2.

Le sage doit essayer de faire comme le dieu qui régit l'univers : être maître des objets extérieurs et de lui-même : *De vit. beat.*, 8, 4.

III.

La Philosophie.

On sait que Sénèque a montré très tôt une prédilection marquée pour la philosophie, et principalement pour la morale. Il aime surtout les préceptes pouvant avoir une utilité directe, et ne se fait pas faute d'en mentionner chaque fois que l'occasion s'en présente. Dans les passages suivants, il compare entre eux certains états d'âme relevant de la morale pratique : *De Benef.*, Lib. II, 14, 4 ; *Ibid.*, 18, 5 ; *Id.*, Lib. IV, 15, 1 ; *Id.*, Lib. VI, 35, 2; *De Otio*, 3, 5 ; *Id.*, 6, 2; *De Clem.*, Lib. I, 20, 3; *Ep.* 27, 2: *Ep.* 69, 3; *Ep.* 73, 13; *Ep.* 89, 6; *Ep.* 102, 8.

Nos désirs se succèdent sans cesse, comme cette série de causes qui, par leur enchaînement, forment la destinée : *Ep.* 19, 6.

On aura remarqué que la plupart des métaphores et comparaisons que nous venons d'énumérer ne sont pas, cette fois, extraites des Épîtres à Lucilius, mais qu'une bonne part en est tirée des traités philosophiques composés par Sénèque avant sa disgrâce. Il est assez facile de deviner la cause de ce fait : dans ses premières œuvres, notre philosophe, rempli des enseignements de l'école, raide et gourmé comme tout jeune disciple, convaincu de l'importance de sa mission, reproduit fidèlement les pensées hautaines de ses maîtres, sans les atténuer, sans les vivifier, comme il le fera plus tard, par des images pittoresques ou spirituelles. Beaucoup de ces comparaisons que nous venons de passer en revue sont prolongées outre mesure, et par là elles sont languissantes et manquent de ce relief et de ce nerf qui caractérisent les métaphores des Épîtres.

CHAPITRE VII.

Les Métaphores et les Comparaisons

TIRÉES DE LA

NATURE.

Nous grouperons dans ce chapitre toutes les métaphores et comparaisons qui sont tirées des divers domaines de la nature : comparaisons avec les tempêtes, les nuages, les fleuves, la grêle....; avec les animaux à l'état sauvage, etc. Bon nombre de ces comparaisons sont vieilles comme la littérature : Homère est à ce point de vue l'éternel modèle de tous ceux qui sont venus après lui. D'autres, qui figurent avant tout dans les « Questions Naturelles », sont des comparaisons de savant, des parallèles entre différents phénomènes atmosphériques ou physiques. Elles n'en sont pas moins intéressantes pour cela : Sénèque avait reçu une culture scientifique assez solide, et les comparaisons qui abondent dans les « Questions Naturelles » sont toujours fort exactes et bien observées. Parmi les métaphores tirées de la nature dont le caractère est surtout « littéraire », pourrions-nous dire, il y en a un certain nombre qui sont fort originales aussi; ce sont celles qui ont rapport aux préoccupations ordinaires de notre moraliste. Ainsi, par exemple, cette comparaison, qui est la conclusion d'un long développement : « Hoc itaque adversus virtutem possunt calamitates et damna et injuriae, quod adversus solem potest nebula. » Puis, dans un autre ordre d'idées : « Miramur animalia quaedam, quae per medios ignes

sine noxa corporum transeant : quanto hic mirabilior vir, qui per ferrum et ruinas et ignes inlaesus et indemnis evasit! » (*Ep.* 9, 19). On voit que l'imagination de Sénèque n'est jamais en défaut, et qu'il sait admirablement utiliser pour une thèse philosophique et morale les connaissances si variées qu'il a acquises.

Les passages suivants contiennent des comparaisons prises à la physique expérimentale ; je n'en reproduirai que quelques-unes, les plus caractéristiques : *Ep.* 24, 20 : Quemadmodum clepsydram non extremum stillicidium exhaurit, sed quicquid ante defluxit, sic ultima hora, qua esse desinimus, non sola mortem facit, sed sola consummat : tunc ad illam pervenimus, sed diu venimus. — *Ep.* 71, 24 : Magno animo de rebus magnis judicandum est : alioqui videbitur illarum vitium esse, quod nostrum est. Sic quaedam rectissima, cum in aquam demissa sunt, speciem curvi praefractique visentibus reddunt. — *Ep.* 94, 63 : Non ille (sc. Alexander) ire vult, sed non potest stare, non aliter quam in praeceps dejecta pondera, quibus eundi finis est jacuisse. — Voyez ensuite : *De Benef.*, Lib. V, 8, 4; *Natur. Quaest.*, Lib. I, 5, 9: *Id.*, Lib. II, 15; *Id.*, Lib. IV, 11, 3; *Ibid.*, 11, 9; *Id.*, Lib. VI, 10, 2; *Ep.* 94, 19; *Ep.* 118, 17. — Cf. aussi *Natur. Quaest.*, Lib. II, 28, 2.

Entre les principes généraux et les préceptes de la philosophie, il y a la même différence qu'entre les éléments et les membres : *Ep.* 95, 12.

Voici une série de comparaisons qui ont trait aux astres ; *Consol. ad Polyb.*, 7, 2; *De brevit. vit.*, 10, 6; *Ep.* 41, 5; *Ep.* 79, 8; *Ep.* 92, 5.

Voici encore une de ces fières déclarations stoïciennes : le sage, dédaignant la foule vulgaire, fait le contraire de ce qu'elle fait, comme les planètes qui suivent une route opposée à celle du monde : *De Const. sap.*, 14, 4.

Le philosophe est un astre qui brille dans la nuit : *Ep.* 120, 13.

Sénèque ne craint pas d'appeler l'empereur Claude : « Cet astre brillant qui.... » etc., égalant ainsi en basse adulation

les courtisans les plus plats du « Roi Soleil » : *Consol. ad Polyb.*, 13, 1.

Octavie en deuil était « blessée par le trop vif éclat » que jetait son frère Auguste : *Consol. ad Marc.*, 2, 5.

La fonction de l'homme est de rendre des bienfaits, comme celle du soleil est de se lever à tel endroit et de se coucher à tel autre : *De Benef.*, Lib. IV, 12, 5.

Quoique les astres soient indispensables à notre existence, ils touchent notre âme par leur majesté plutôt que par leur utilité pour nous. De même, la reconnaissance est plus qu'une chose utile : c'est une vertu : *De Benef.*, Lib. IV, 24, 1.

Les comparaisons suivantes sont empruntées à la lumière, naturelle ou artificielle. Pareille à la première, la philosophie resplendit au milieu des vices cachés dans l'obscurité. Elle brille pour tout le monde : *Ep.* 44, 2 : Nec rejicit quemquam philosophia nec eligit : omnibus lucet.

Notre âme n'atteindra au bonheur complet que lorsqu'elle se sera dégagée des ténèbres qui l'enveloppent et qu'elle percevra l'éclatante lumière céleste : *Ep.* 79, 11-12.

Le soleil, par son éclat, obscurcit la faible lueur des flambeaux; de même, devant la vertu disparaissent dans l'ombre les vices et les douleurs : *Ep.* 66, 20.

La vie du sage diffère autant de celle de l'homme ordinaire que la lumière diffère de l'éclat; celui-ci en effet n'est qu'un reflet; la première, comme la philosophie, ne doit sa splendeur qu'à elle-même : *Ep.* 21, 2.

Les gens dépourvus de mérite qui ne doivent leur notoriété qu'au mérite de leurs ancêtres, ressemblent aux endroits repoussants que l'éclat du soleil fait resplendir : *De Benef.*, Lib. IV, 30, 4.

Les actions honnêtes et les actions répréhensibles dépendent, les unes de la vertu, les autres du vice, de même que ce qui brille et ce qui est sombre dérive de la lumière ou de l'obscurité : *Ep.* 31, 5.

Les honneurs ne donnent qu'un faux éclat : *Ep.* 115, 7.

La volupté tourne autour du corps comme une ombre : *De vit. beat.*, 13, 5. — Cf. aussi *Ep.* 100, 10.

Nous disons qu'une chambre est claire le jour, et obscure la nuit, parce que le jour lui donne la lumière et que la nuit la lui enlève; de même, certaines actions sont appelées bonnes ou mauvaises, selon qu'elles se rapportent au vice ou à la vertu : *Ep.* 82, 13-14.

La vie humaine ressemble à une lampe : *Ep.* 54, 5.

Un certain nombre de métaphores et de comparaisons sont tirées des phénomènes de l'air : nuages, ciel serein ou couvert, grêle. Cela se comprend aisément si l'on connaît les idées que Sénèque développe d'ordinaire. Le sage parfait, d'après les Stoïciens, est délivré de toute attache terrestre; son âme est sereine et libre de tout nuage, pareille à l'éther pur qui est épandu dans les espaces supralunaires (1) : *De Ira*, Lib. III, 6, 1; *Ep.* 59, 16; *Ep.* 66, 46.

L'âme est subtile comme l'air et la flamme : *Ep.* 57, 8.

Les obstacles que peut rencontrer la vertu ne sont que des nuages qui glissent au-dessous d'elle sans pouvoir ternir son éclat : *Ep.* 27, 3; *Ep.* 92, 17-18.

Les soucis du pauvre passent souvent comme des nuages : *Ep.* 80, 6.

Une comparaison originale est celle-ci : les malheurs qui suffisent pour abattre l'homme vulgaire ont sur l'âme du sage le même effet que la grêle sur un toit, où elle rebondit avec fracas sans causer le moindre dégât à l'intérieur de la maison : *Ep.* 45, 9.

L'ambition est « creuse » (littéralement : « remplie de vent, » comme un ballon d'enfant) : *Ep.* 84, 11.

Un règne doux et paternel ressemble à un ciel pur et brillant : *De Clem.*, Lib. I, 7, 2.

L'homme qui a su profiter du temps a eu des jours sereins, d'autres où l'éclat de son étoile n'a brillé qu'à travers des nuages : *Ep.* 93, 5.

---

(1) Épictète dit que, au milieu de la tempête, « il fait beau » dans l'âme du sage.

Sénèque parle aussi du « brouillard » qui obscurcit l'esprit humain : *De brevit. vit.*, 3, 1.

Les tempêtes et la foudre ont fourni les comparaisons qui suivent : *Ep.* 54, 1 : Brevis autem valde et procellae similis est impetus : intra horam fere desinit. Puis : *De Clem.*, Lib. I, 8, 5; *De Ira*, Lib. I, 17, 4; *Id.*, Lib. III, 1, 4; *Ibid.*, 10, 2; *Ep.* 57, 8; *Ep.* 74, 4.

Les grands hommes de guerre sont comparés par Sénèque à des tourbillons : *Ep.* 94, 67.

Sénèque parle aussi du « turbo rerum » : *Ep.* 37, 5.

Au feu sont empruntées un assez grand nombre de comparaisons, dont la moitié est de caractère plutôt scientifique, le reste se rattachant aux préoccupations philosophiques de l'auteur. Nous ne nous occuperons que de celles-ci.

L'âme du sage est aussi réfractaire aux vices que l'est au feu un corps incombustible : *De Const. sap.*, 3, 5.

Rien n'est chaud sans le feu, froid sans l'air : de même, l'honnêteté et la méchanceté dépendent, l'une de la vertu, l'autre du vice : *Ep.* 31, 5.

L'âme, comme la flamme, se reforme autour du corps qui pèse sur elle : *Ep.* 57, 8.

Une masse de fer n'est par elle-même ni chaude ni froide; de même, la mort est chose indifférente par elle-même : *Ep.* 82, 14.

Il est superflu d'ajouter de la chaleur à une chaleur qui a déjà atteint son plus haut degré; de même, celui qui possède le souverain bien n'a plus besoin de rien : *Ep.* 109, 8.

L'avare est d'autant plus cupide qu'il est plus riche, de même que la violence de la flamme est plus grande lorsqu'elle s'élance d'un plus vaste incendie : *De Benef.*, Lib. II, 27, 3.

Les encouragements développent les semences des sentiments honnêtes comme un léger souffle ranime le feu qui s'éteint : *Ep.* 94, 29.

Des semences de l'esprit divin, pareilles aux étincelles d'un feu sacré, sont tombées sur la terre : *De Otio*, 5, 5.

La colère diffère d'après l'âme où elle tombe, de même que

la violence du feu dépend de la nature des matières qu'il a enflammées : *Ep.* 18, 15.

« Tu t'imagines à tort », dit Sénèque à son ami Lucilius, « qu'au sortir de l'existence, brillante en apparence, que tu mènes maintenant, tu tomberas dans les ténèbres comme une lueur dans un endroit obscur » : *Ep.* 21, 1.

« Fulgor » se trouve aussi en guise de métaphore *fr.* 108 (*De Amicitia*).

L'âme est aussi remuante que la flamme : *Ep.* 39, 3.

Une seule victime, dans une catastrophe, suffit pour semer la panique; de même, la foudre frappe de stupeur ceux qui l'ont vue tomber autant que celui qui en a été atteint : *Ep.* 74, 4.

Plus le feu brille, plus vite il s'éteint; de même les esprits les plus vifs durent le moins : *Consol. ad Marc.*, 23, 4.

Sénèque parle d'un « animus incensus et effervescens » : *De Const. sap.*, 3, 1. — Cf. *Ep.* 76, 23 (excandescere ad subita).

Les comparaisons qui suivent sont empruntées à la terre, et particulièrement aux montagnes. En voici qu'il suffit de mentionner : *De Benef.*, Lib. VII, 20, 4; *Natur. Quaest.*, Lib. II, 24, 2; *Id.*, Lib. III, 28, 5; *Id.*, Lib. IV, 2, 11.

D'autres sont plus originales.

Le sage n'est pas insensible à la douleur comme un rocher [1]: *Ep.* 71, 27.

Le sage ressemble aux montagnes qui de loin paraissent minuscules, alors que, en s'approchant tout près, on s'aperçoit qu'elles sont gigantesques : *Ep.* 111, 3.

Les discussions sur des mots abaissent la philosophie de ses sublimes hauteurs vers le sol : *Ep.* 111, 4.

Certains météores appelés *βόθυνοι* ressemblent à l'ouverture d'une caverne creusée circulairement : *Natur. Quaest.*, Lib. I, 14, 1.

N'envions pas ceux qui sont plus haut placés que nous : ce

---

[1] On voit que Sénèque n'a pas, devenu vieux, conservé l'intransigeance de sa jeunesse : il dirait volontiers, dans sa retraite : « Pour être stoïcien, on n'en est pas moins homme. »

qui paraît élevé n'est souvent que le bord d'un abîme : *De tranquill. an.*, 10, 5.

« Notre ami Marcellinus est tombé dans un précipice », dit Sénèque; « nous pouvons encore le retirer de là, mais il faut lui tendre la main tout de suite » : *Ep.* 29, 4.

Nous ne saurions arriver jusqu'au fond de l'abîme où gît la vérité, même si nous y consacrions toute notre existence; au lieu de cela, nous ne faisons que remuer négligemment la surface du sol : *Natur. Quaest.*, Lib. VII, 32, 4.

Certains objets paraissent grands de loin, mais de près, ils sont insignifiants; il en va de même du bonheur : *Ep.* 118, 6.

Certains bonheurs apparents, au lieu d'élever celui qui les reçoit, ne font que rendre sa chute plus rapide : *Ep.* 110, 3.

La libéralité, et d'autres vertus, « vont en pente » (*per devexum*) : *De vit. beat.*, 25, 7. — Cf. aussi *Ep.* 12, 5 (aetas devexa); *Ep.* 94, 13 (animus ad falsa proclivis;... mens ad pejora prona); *Ep.* 97, 10 (pronum ad vitia).

Le style d'Asinius Pollion est « rocailleux » (salebrosa) : *Ep.* 100, 7.

Bon nombre de comparaisons sont empruntées au domaine de l'eau; elles servent d'ordinaire à mettre en relief les pensées morales de Sénèque.

La vertu remplit l'âme tout entière. Qu'importe qu'une eau courante soit détournée, si la source où elle prend son origine est demeurée intacte? De même un homme n'est pas meilleur pour avoir conservé ses enfants que pour les avoir perdus : *Ep.* 74, 25.

Beaucoup de gens gaspillent leur existence comme si elle coulait d'une source intarissable : *De brevit. vit.*, 3, 4.

Voici une comparaison vénérable, familière déjà aux anciens philosophes grecs pour exprimer l'idée éternelle de la fugacité de l'existence humaine : nos corps sont emportés aussi rapidement que le courant d'un fleuve : *Ep.* 58, 22 : Corpora nostra rapiuntur fluminum more.

Un discours est comparé également à une eau qui coule : *Ep.* 100, 2.

De même que toutes les eaux qui se déversent dans la mer ne peuvent en changer la saveur, de même les assauts de l'adversité ne parviennent pas à altérer l'âme d'un homme courageux : *De Provid.*, 2, 1.

Les siècles à venir sont comparés à des flots qui montent toujours et submergent les renommées en apparence les plus solides; seuls, par ci par là, quelques-unes lutteront longtemps contre l'oubli envahissant : *Ep.* 21, 5.

Le style ne doit pas ressembler à un torrent impétueux, mais à une onde tranquille qui coule sans interruption : *Ep.* 40, 8.

Un homme en colère est comparé à un torrent : *De Ira*, Lib. III, 1, 1. De même, une grande foule : *De Clem.*, Lib. I, 6, 1. Les Perses sont comparés à un torrent qui fait irruption dans la Grèce : *De Benef.*, Lib. VI, 31, 7.

Il faut que le sage n'ait pas même l'ombre d'une passion, sinon il sera emporté par elle comme par un torrent : *Ep* 85, 6.

Un conquérant, d'après Sénèque, est pour l'humanité une calamité aussi cruelle qu'une inondation : *Natur. Quaest.*, Lib. III, Praef., 5.

Ce qui s'échappe goutte à goutte ne constitue pas une perte sensible; aussi le sage n'a-t-il pas peur de mourir, puisque les hommes meurent tous les jours un peu : *Ep.* 70, 5.

« A peine si l'été parvient encore à « dégeler » (*regelare*) ma vieillesse », dit Sénèque : *Ep.* 67, 1.

Le vieillard « se dissout » (*liquescere*) peu à peu : *Ep.* 26, 4.

Les divers composés de *fundere* et de *fluere* sont employés métaphoriquement par Sénèque : *Effundere* : *Ep.* 11, 3 ; *Ep.* 99, 27 ; *Ep.* 100, 1 ; *Ep.* 100, 10 ; *De vit. beat.*, 11, 3. — *Diffundere* : *Ep.* 66, 32. — *Affundere* : *Ep.* 11, 3. — *Perfundere* : *Ep.* 36, 3 ; *Ep.* 110, 8. — *Suffundere* : *Ep.* 11, 1. — *Transfundere* : *Ep.* 6, 4. — *Effluere* : *Ep.* 1, 1 ; *Ep.* 22, 17. — *Diffluere* : *De Provid.*, 4, 5. — *Fluere* : *De vit. beat.*, 24, 3 ; *Ep.* 33, 6 ; *Ep.* 72, 7 ; *Ep.* 78, 25. — Cf. aussi : *mergere* : *Ep.* 24, 16 ; *Ep.* 39, 6 ; *Ep.* 55, 3. — *Dilui* (se détremper) : *Ep.* 29, 3. — *Tingere* (imprégner) : *Ep.* 36, 3. — *Labi* (couler) : *Ep.* 92, 28.

Enfin, pour terminer ce chapitre, nous passerons en revue les métaphores et les comparaisons qui ont trait aux mœurs des animaux à l'état sauvage (1).

Les insensés et les méchants ne connaissent pas plus la joie que les lions qui se sont emparés de leur proie : *Ep.* 59, 17.

Un prince peut être appelé « bon » lorsque, à sa rencontre, on ne fuit pas comme devant un animal dangereux qui sort de son antre : *De Clem.*, Lib. I, 3, 3.

Alexandre, la « bête noire » de Sénèque, est comparé par lui à une bête féroce : *Ep.* 94, 62.

Certains hommes ressemblent à des bêtes féroces lorsqu'ils sont en colère : *De Ira,* Lib. II, 8, 3.

A certains méchants il ne manque que l'occasion favorable pour déployer leur méchanceté; de même, le serpent le plus venimeux ne peut faire aucun mal aussi longtemps qu'il est engourdi par le froid : *Ep.* 42, 3.

Il faut se chercher des auxiliaires contre ses ennemis comme on fait contre les bêtes féroces et les serpents : *De Remed. fortuit.*, XV, 1.

Les peuples chez qui l'humeur sauvage tient lieu d'esprit d'indépendance, ressemblent aux lions : *De Ira*, Lib. II, 15, 4.

La méchanceté est comparée au venin du serpent (rapprochement bien vieux, lui aussi) : *De vita beat.*, 18, 2; *Ep.* 81, 22.

La colère à son début est aussi dangereuse que la morsure du serpent au sortir de son gîte : *De Ira*, Lib. I, 17, 6.

Les conquérants sont comme les bêtes féroces, qui tuent sans haïr : *Natur Quaest.*, Lib. V, 18, 9.

Le sage traitera un portier brutal comme on traite un chien hargneux, qu'on apaise en lui jetant quelque nourriture : *De Const. sap.*, 14, 2. — Cf. aussi *De Ira*, Lib. III, 37, 2.

Les gens qui haïssent la vertu « aboient » contre elle et la « mordent » comme de méchants roquets : *De vit. beat.*, 20, 6.

---

(1) J'ai joint à ces comparaisons une couple de citations qui traitent d'animaux, non pas précisément à l'état sauvage, mais d'animaux domestiques, pris par le fond sauvage qui persiste souvent chez eux.

— Cf. aussi *latrare*, *oblatrare* : *De Ira*, Lib. III, 43, 1; *De vit. beat.*, 19, 2.

Les médisants sont comparés à des chiens qui aboient par habitude : *De Remed. fortuit.*, VII, 2.

Les gens qui passent leur temps à voyager ressemblent à des oiseaux de passage, qui, à peine arrivés en un endroit, le quittent pour voler plus loin : *Ep.* 104, 14.

Les noctambules sont pareils à des oiseaux de nuit : *Ep.* 122, 3.

Un homme qui escompte l'héritage d'un mourant ressemble au vautour qui rôde autour des cadavres : *De Benef.*, Lib. IV, 20, 3. — Cf. *Ep.* 95, 43.

Les riches sont suivis d'une foule de parasites, comme les mouches recherchent le miel, et les loups des cadavres : *De Remed. fortuit.*, X, 4.

Le bruit qui précède les coups de la fortune suffit pour nous tourmenter, de même que les oiseaux s'effraient rien qu'au bruit d'une fronde vide : *Ep.* 74, 5.

Les gens qui haïssent la vertu ressemblent aux bêtes nocturnes qui se cachent dans leurs trous aux premiers rayons du soleil : *De vit. beat.*, 20, 6.

Nous admirons certains animaux qui passent à travers le feu sans en souffrir; mais combien le sage qui traverse les pires calamités et en sort indemne n'est-il pas plus digne d'admiration! *Ep.* 9, 19.

Les gens qui se mettent en colère pour un rien ressemblent aux taureaux qui s'irritent en voyant du rouge : *De Ira*, 30, 1.

Les évolutions d'une grande armée sont comparées par Sénèque aux mouvements des fourmis : *Natur. Quaest.*, Lib. I, Prologus, 10.

Le terme pittoresque *vellicare* (picoter, becqueter) est employé métaphoriquement par Sénèque, dans le sens de « tourmenter », puis « médire » : *Ep.* 63, 1; *De Benef.*, Lib. II, 28, 4.

Les êtres faibles se croient blessés pour peu qu'on les touche, pareils en cela au rat et à la fourmi, qui mordent

la main qui s'approche d'eux : *De Ira*, Lib. II, 34, 1.

Les gens passionnés ne cèdent pas aux bons conseils, de même que les animaux sauvages, qui sont inaccessibles à la raison : *Ep.* 85, 8.

Certaines gens qui fuient les hommes et les affaires ressemblent à ces animaux timides et sans énergie qui se terrent peureusement dans leur trou : *Ep.* 55, 5.

La seule apparence du danger effraie les animaux; de même, il y a des gens qui ressentent de l'effroi à la seule pensée de choses qu'ils considèrent comme des maux : *Ep.* 66, 31.

Il y a des gens qui ne méritent pas qu'on se venge d'eux, pareils à ces insectes qui souillent celui qui les écrase : *De Clem.*, Lib. I, 21, 4.

Les vices « rampent » vers nous (obrepere, subrepere) : *Ep.* 45, 7; *Ep.* 90, 6.

Les parasites sont des « rongeurs » (adrosores) : *Ep.* 27, 7.

Toutes les œuvres de Sénèque présentent au moins une couple de métaphores tirées d'une domaine aussi vaste que la Nature. Cependant, quatre ouvrages seulement sont dignes d'être examinés d'un peu plus près sous ce rapport; ce sont le « De Ira », le « De vita beata », les « Questions Naturelles », et enfin les Épîtres à Lucilius.

Dans le « De Ira », Sénèque compare sans cesse les fureurs aveugles de l'homme en colère à celles de la tempête et des bêtes sauvages.

Dans le « De vita beata », l'apologie de l'existence sereine du sage, Sénèque n'a pas assez de mépris pour les méchants imbéciles qui haïssent la vertu. Il les compare avec un profond dédain aux chiens qui aboient aux mollets du passant et que celui-ci chasse d'un coup de pied, ou bien aux oiseaux nocturnes, dont les ténèbres (c'est-à-dire le vice) sont l'élément, et qui se cachent dans leurs trous dès qu'apparaît le jour radieux (c'est-à-dire la vertu).

Les comparaisons tirées de la Nature qui abondent dans les « Questions Naturelles » sont, nous l'avons dit déjà,

d'espèce toute particulière; ce sont pour la très grande majorité des rapprochements scientifiques entre phénomènes naturels semblables. Elles sont cependant intéressantes, et témoignent d'un grand esprit d'observation.

Comme toujours, ce sont les « Épîtres à Lucilius » qui l'emportent pour la fréquence des métaphores et surtout leur originalité. Sénèque emprunte à ce qu'il a vu et voit autour de lui, aux connaissances variées qu'il a acquises, des comparaisons frappantes de justesse et d'opportunité — tout cela pour plaire à son ami Lucilius et lui faire passer doucement les médicaments « moraux », si l'on peut dire, qu'il lui administre sans cesse. La béatitude ineffable du sage est comparée par le vieux philosophe à la sérénité immaculée du ciel. Son âme est exempte de tempêtes et d'orages. Aucun des mille désagréments dont la nature a encombré la terre et qui tourmentent jour et nuit les vulgaires mortels ne saurait l'atteindre; il plane dans les régions éthérées de la philosophie stoïcienne, et la tour d'ivoire où il s'est retranché le met à l'abri des maux et des vices d'ici-bas.

CHAPITRE VIII.

Les Métaphores et les Comparaisons

EMPRUNTÉES AUX

MŒURS et COUTUMES,

ET, EN GÉNÉRAL, A

L'HOMME.

Dans ce dernier chapitre, nous réunirons toutes les métaphores et comparaisons qui se rapportent aux mœurs et coutumes, non seulement des Romains ou de certains peuples déterminés, mais encore de l'homme en général, pour autant qu'elles ne rentrent pas dans l'un ou l'autre des domaines de l'activité humaine dont nous avons traité plus haut : vie militaire, médecine, voyages, droit, agriculture, arts et métiers, religion, philosophie.

Nous commencerons par dénombrer les métaphores et les comparaisons qui font allusion à des coutumes déterminées des Romains ou d'un autre peuple ancien.

Une institution comme l'esclavage, qui était entrée profondément dans les mœurs des Anciens, a dû, évidemment, leur inspirer une foule de métaphores et de comparaisons. Chez Sénèque, elles ne sont pas rares. D'abord, les esclaves et les affranchis jouaient dans l'Empire un rôle considérable; ensuite,

un des thèmes favoris de Sénèque — comme d'ailleurs de tous les stoïciens — est celui-ci : les hommes sont des « esclaves » de leurs passions; celles-ci les chargent de « chaînes », les gardent en leurs « prisons ». Le corps est un « joug » qui pèse lourdement sur notre âme. Aussi, que ne ferait-on pas pour s'en débarrasser? C'est sur ces idées que portent les comparaisons suivantes : *Ep.* 26, 10 : Qui mori didicit, servire dedidicit. Supra omnem potentiam est, certe extra omnem. Quid ad illum carcer et custodia et claustra? liberum ostium habet. Etc. — *Ep.* 65, 21 : Major sum et ad majora genitus, quam ut mancipium sim mei corporis, quod equidem non aliter aspicio quam vinclum aliquod libertati meae circumdatum. — *Ep.* 70, 12 : In nulla re magis quam in morte morem animo gerere debemus. Exeat, qua impetum cepit : sive ferrum appetit sive laqueum sive aliquam potionem venas occupantem, pergat et vincula servitutis abrumpat. — *Ep.* 77, 15 : ... vita, si moriendi virtus abest, servitus est. — Voyez aussi : *De Provid.*, 4, 7; *Ep.* 14, 5-6; *Ep.* 24, 17.

Cependant, il est aussi une servitude plus douce, celle que crée un bienfait : *De Benef.*, Lib. VI, 41, 2.

Lorsque les liens funestes qui enchaînent les hommes nous pèsent trop, nous avons le droit, suivant la doctrine stoïcienne, de les rompre pour échapper ainsi à un esclavage devenu intolérable; et Sénèque nous y engage en termes énergiques : *Ep.* 19, 6 : In eam demissus es vitam, quae numquam tibi terminum miseriarum ac servitutis ipsa factura sit. Subduc cervicem jugo tritam : semel illam incidi quam semper premi satius est. — *Ep.* 104, 34 : Possumus itaque adversus ista tantum habere animi, libeat modo subducere jugo collum. — Puis : *Ep.* 22, 3; *Ep.* 70, 19. La lettre 70 serait d'ailleurs tout entière à citer : c'est une apologie du suicide, avec des exemples historiques et de pittoresques comparaisons.

Se donner la mort, dit encore Sénèque, c'est sortir d'une prison, c'est se mettre à l'abri des coups de la fortune. Il faut y contraindre ceux qui sont trop lâches pour pouvoir s'y résoudre : *De tranquill. an.*, 16, 3.

Les « liens » du mariage sont aux yeux de Sénèque des « entraves » : *De Remed. fortuit.*, XVI, 2.

L'homme qui passe sa vie dans une voluptueuse oisiveté est tout aussi mort qu'un condamné traîné aux gémonies : *Ep.* 82, 3.

Les hommes qui tiennent beaucoup à la vie ressemblent aux locataires qui ne peuvent se décider à quitter leur vieille maison : *Ep.* 70, 16 (1).

Celui qui veut acheter un cheval le fait dépouiller de son harnais; on fait déshabiller les esclaves qui sont en vente. De même devrait-on faire pour l'homme au point de vue moral : *Ep.* 80, 9.

Le tyran ressemble à la populace qui, lors des réjouissances publiques, gaspille ce dont elle ne veut plus : *Ep.* 114, 24.

Les subtilités de la dialectique ressemblent aux tours de passe-passe d'un prestidigitateur : *Ep.* 45, 8.

« Parentare », célébrer une cérémonie funèbre, est pris en guise de métaphore : *De vit. beat.*, 11, 4.

L'extérieur des Épicuriens ne milite pas en leur faveur, dit Sénèque; c'est comme si un homme était revêtu de la « stola » (robe des matrones) : *De vit. beat.*, 13, 3.

« Alea » est employé comme métaphore : *Ep.* 99, 12.

Une de ces métaphores énergiques qu'affectionne Sénèque est encore celle-ci : *Ep.* 19, 9 : Ingeniosus ille vir fuit (sc. Maecenas), magnum exemplum Romanae eloquentiae daturus, nisi illum enervasset felicitas, immo *castrasset.*

La conduite de Dieu envers le sage, qui est son « fils », est comparée par Sénèque à la sévère éducation à laquelle un chef de famille romain soumettait ses enfants : *De Provid.*, 1, 5.

La fortune ressemble à une maîtresse capricieuse qui punit ou récompense au hasard ses esclaves (2) : *Consol. ad Marc.*, 10, 6.

---

(1) A propos de l'expression « inquilinus » qui figure dans ce passage, cf. *Ep.* 108, 5.

(2) Au contraire, Dieu, d'après Épictète, est un maître excellent, toujours prêt à récompenser les bons serviteurs qui se dévouent à son service (*Entretiens*, III, XIII, 9-14).

La volupté est représentée par Sénèque comme une personne « dégouttante de parfums » (unguento madens) : *De vit. beat.*, 7, 3.

Les biens terrestres sont « fardés » (fuco circumlita) : *Consol. ad Helv.*, 5, 6. — Cf. aussi *fr.* 97 (fucata officia).

Un style maniéré fait songer aux petits jeunes gens du monde à la chevelure parfumée : *Ep.* 115, 2.

Le sage ne veut pas se faire plus grand qu'il n'est, comme font certaines gens qui se dressent sur la pointe des pieds : *Ep.* 111, 3.

Les débauchés ont donné une mauvaise réputation aux parfums; de même, les parasites ont compromis ce qu'il y a de noble dans l'amitié : *De Benef.*, Lib. VII, 25, 1.

Voici une comparaison tirée de la coutume des distributions au peuple : *Ep.* 73, 8 : Ex congiario tantum ferunt homines, quantum in capita promissum est. Epulum et visceratio <et> quicquid aliud manu capitur, discedit in partes : at haec individua bona, pax et libertas, et tam omnium tota quam singulorum sunt. — Cf. aussi *Consol. ad Marc.*, 22, 4.

Un homme qui amasse dans sa tête une foule de notions sur la littérature ressemble à quelqu'un qui collectionnerait des objets inutiles : *Ep.* 88, 36.

Le style de Mécène fait songer à ces gens qui s'habillent et se coiffent de la manière la plus bizarre pour attirer l'attention sur eux : *Ep.* 114, 21.

Dans la vie on doit s'attendre aux mêmes accidents que dans les lieux publics comme les bains ou au milieu de la foule : *Ep.* 107, 2.

Les atomes qui remplissent un espace étroit s'entrelacent et se compriment, de même que, sur une place publique encombrée de monde, les gens se bousculent et se gênent mutuellement : *Natur. Quaest.*, Lib. V, 2.

Les désirs des hommes ressemblent à des ruelles étroites, où les passants se heurtent sans cesse et se querellent : *De Ira*, Lib. III, 34, 3.

« Excutere » (secouer) est employé plusieurs fois méta-

phoriquement par Sénèque : *Ep.* 11, 1; *Ep.* 58, 5; *Ep.* 102, 24; *De Benef.*, Lib. VII, 22, 1.

L'habitude du bien est comparée à une teinture qui ne peut se décolorer entièrement : *De Benef.*, Lib. VII, 19, 6.

Un denier n'est pas mauvais parce qu'il est refusé par un rustre étranger qui ignore la marque officielle; de même, un bienfait mal accueilli n'en reste pas moins un bienfait : *De Benef.*. Lib. V, 20, 2.

Celui qui cache sa tromperie sous l'apparence d'un véritable bienfait est un ingrat autant que l'est un empoisonneur lorsque, au lieu de verser du poison, il a donné un soporifique : *De Benef.*, Lib. V, 13, 4.

De même qu'un homme de condition médiocre se console d'un deuil en voyant que les grands même ne sont pas à l'abri du malheur, de même devons-nous supporter les injures en nous disant qu'aucune puissance n'est protégée contre l'offense : *De Ira*, Lib. III, 25, 1.

L'argent vient à certaines gens comme un denier qui tombe dans l'égout : *Ep.* 87, 16.

L'homme à la poursuite du bonheur ressemble à celui qui, dans un labyrinthe, s'égare d'autant plus qu'il court plus vite : *Ep.* 44, 7.

De même que l'hôte montre à l'étranger la beauté des villes que ce dernier ne connaît pas, de même l'aïeul du fils de Marcia expliquera à celui-ci les causes des phénomènes célestes : *Consol. ad Marc.*, 25, 2.

Baïes est appelée par Sénèque « l'hôtellerie » des vices (deversorium) : *Ep.* 51, 3.

Certaines gens éprouvent à écouter un discours passionné le même enthousiasme que les eunuques de Cybèle au son de la flûte phrygienne : *Ep.* 108, 7.

Celui qui ne vit que pour lui-même ressemble à un mort qui gît dans son tombeau : on pourrait inscrire son épitaphe sur le seuil de sa maison : *Ep.* 60, 40.

Les Épicuriens sont des philosophes vraiment dignes de ce nom, mais l'apparence est contre eux; « ils ont en

main un tambourin », dit Sénèque : *De vit. beat.*, 13, 3 (1).

Les voluptés sont semblables à ces voleurs que les Égyptiens appellent φίληται : elles ne nous embrassent que pour nous étouffer : *Ep.* 51, 13.

Sénèque appelle *munusculum* une maxime qu'il joint à sa lettre : *Ep.* 10, 5.

Nous passerons maintenant aux très nombreuses comparaisons qui sont empruntées au corps humain et à ses fonctions ordinaires (2).

Nous sommes tous les membres d'un grand corps, dit Sénèque : *Ep.* 95, 52. — Cf. aussi *fr.* 95.

Les hommes mous et apathiques ont une âme qui languit dans le sommeil : *De Provid.*, 5, 9.

Le sommeil a fourni d'autres comparaisons encore. Les voici : *Ep.* 20, 13 : Excitandus e somno et vellicandus est animus admonendusque naturam nobis minimum constituisse. Puis : *Ep.* 53, 8; *Ep.* 94, 29; *Ep.* 102, 1; *De Benef.*, Lib. V, 23, 1; *De Provid.*, 6, 3; *De tranquill. an.*, 2, 6; *Id.*, 2, 8; *Id.*, 17, 6; *De Remed. fortuit.*, III, 2.

« Alere », « devorare », « exedere », « consumere », « praegustare », « degustare », « nutrire », « innutrire », « satiare », « concoquere », « plenum esse », tous ces termes désignant l'acte de la nourriture, se rencontrent métaphoriquement chez Sénèque : « Alere » : *De tranquill. an.*, 2, 10; *Ep.* 84, 1. — « Devorare » : *Consol. ad Marc.*, 1, 2. — « Exedere » : *Ep.* 101, 8. — « Consumere » : *De brevit. vit.*, 2, 4. — « Praegustare » : *De vit. beat.*, 11, 2. — « Degustare » : *Ep.* 33, 5. — « Nutrire » : *De Ira*, Lib. II, 21, 1; *Ep.* 25, 2; *Ep.* 31, 5. — « Innutrire » : *Ep.* 2, 2. — « Satiare » : *Ep.* 19, 7; « Concoquere » : *Ep.* 2, 4. — « Plenum esse » : *Ep.* 61, 4.

---

(1) Cf. plus haut le passage sur la « stola » portée par un homme.

(2) Il est évident que toutes celles qui ont rapport à des maladies ou des affections figurent dans le chapitre II, à cause du caractère tout particulier qu'offrent ces comparaisons par rapport aux idées philosophiques de Sénèque.

« Haurire », « exhaurire », sont souvent aussi employés par Sénèque au figuré, ainsi que « perbibere », « conbibere », « macerare ». « Haurire » : *Ep.* 15, 11 (bis); *Ep.* 59, 9; *Ep.* 99, 5; *Ep.* 108, 2; *Consol. ad Marc.*, 3, 2. — « Exhaurire » : *Ep.* 46, 2; *Ep.* 84, 2. — « Perbibere » : *De Ira,* Lib. I, 16, 3; *Ep.* 36, 3; *Ep.* 94, 11. — « Conbibere » : *Ep.* 49, 1. — « Macerare » : *Ep.* 49, 6.

De la soif à l'ébriété, il n'y a qu'un pas, facile à franchir surtout pour les Romains de l'Empire. Sénèque avait vu, sans doute, au cours de son existence, nombre de gens « égayés » par l'excès de vin, car les métaphores qui sont consacrées à ce divertissement ne sont pas rares : *Ep.* 114, 22 : « Quomodo in vino non ante lingua titubat quam mens cessit oneri et inclinata vel prodita est : ita ista orationis quid aliud quam ebrietas nulli molesta est, nisi animus labat. — Voyez ensuite *De Ira*, Lib. I, 4, 1; *De Provid.*, 4, 9; *De tranquill. an.*, 17, 9; *Ep.* 12, 4; *Ep.* 36, 2; *Ep.* 58, 32; *Ep.* 59, 15; *Ep.* 105, 6.

Sénèque parle aussi d'un « ebrius sermo » : *Ep.* 19, 9.

« Aures pervellere » (tirer les oreilles, comme nous disons également en français, avec la même métaphore) est employé par Sénèque à plusieurs reprises; *Ep.* 94, 55; *De vit. beat.*, 10, 3; *De Benef.*, Lib. IV, 36, 1. — Cf. aussi « scabere » (chatouiller) : *Ep.* 75, 7 : Quid aures meas scabis?

L'éloquence populaire veut avant tout « entraîner dans son élan les oreilles inexpérimentées » : *Ep.* 40, 4.

La voix du sage résonne doucement à nos oreilles assourdies par le tumulte des fausses opinions : *Ep.* 94, 59.

L'oreille de la mère de Marcellus fut « sourde » à toute consolation : *Consol. ad Marc.*, 2, 5.

La vue a donné lieu à quelques métaphores également : *Ep.* 66, 30 : Quisquis haec inparia judicat, ab ipsis virtutibus avertit oculos et exteriora circumspicit : bona vera idem pendent, idem patent. — *Ep.* 88, 45 : Illi non praeferunt lumen, per quod acies derigatur ad verum, hi oculos mihi effodiunt.

Ce qui constitue l'homme vertueux, ce n'est pas la diminu-

tion des vices, mais leur absence; car le plus léger défaut est un obstacle à la perfection, de même que la moindre affection des yeux suffit pour troubler la vue : *Ep.* 85, 5.

De même que chaque homme possède les cinq sens, et n'a pas pour cela la vue perçante de Lyncée, de même, chez le « stultus », tous les vices ne sont pas aussi saillants que certains vices chez quelques-uns : *De Benef.*, Lib. IV, 27, 3.

Chaque fois que des œuvres divines on abaisse ses regards vers les choses humaines, on a l'impression de passer de la clarté du jour à des ténèbres profondes : *Natur. Quaest.*, Lib. III, Praefatio, 11.

On n'oserait point faire en plein jour ce que l'on fait dans les ténèbres : de même, ce qui irrite lorsqu'on est absent devient insignifiant quand on y assiste : *fr.* 91.

Les énergiques métaphores : « respuere », « exspuere », sont loin d'être rares chez notre philosophe : *Ep.* 9,2; *Ep.* 13, 12; *Ep.* 79, 14; *Ep.* 104, 34; *Ep.* 116, 5; *De Const. sap.*, 3, 4; *Id.*, 11, 1; *Consol. ad Marc.*, 9, 4; *De vit. beat.*, 21, 4; *De brevit. vit.*, 7, 3; *De Benef.*, Lib. VII, 7, 5; *De Ira*, Lib. III, 43, 4; *De Remed. fortuit.*, I, 3; *Id.*, X, 11.

Une couple de métaphores sont empruntées à la barbe et aux cheveux : *Ep.* 82, 15; *Ep.* 92, 34; *De tranquill. an.*, 8, 3.

Les comparaisons qui suivent sont tirées de la marche (1) *De Benef.*, Lib. IV, 34, 3 : Conscientia vestra hoc loco titubat... — *Ep.* 20, 3 : ... vitium est haec diversitas et signum vacillantis animi ac nondum habentis tenorem suum. — Voyez encore *Consol. ad Marc.*, 4, 2 (titubare); *De Ira*, Lib. I, 7, 4; *De vit. beat.*, 25, 6; *De Benef.*, Lib. II, 12, 2; *Ep.* 120, 17.

---

(1) Ici encore, nous devons répéter ce que nous avons dit plus haut au sujet des métaphores tirées du corps humain : les métaphores et comparaisons énumérées ici, tout en ayant une certaine ressemblance avec celles qui sont groupées dans la 2e partie du chapitre III (métaphores et comparaisons empruntées aux voyages sur la terre ferme), ne présentent cependant pas, comme celles-ci, le caractère tout particulier que nous avons tâché de mettre en lumière dans le chapitre susdit.

« Induere » et son contraire « exuere » sont souvent pris métaphoriquement par Sénèque. « Induere » : *De Benef.*, Lib. II, 2, 2; *Id.*, Lib. IV, 17, 3; *Ep.* 47, 20; *Ep.* 64, 4; *Ep.* 67, 12; *Ep.* 71, 19; *Ep.* 113, 14. — « Exuere » : *De Benef.*, Lib. IV, 17, 4; *De brevit. vit.*, 4, 4; *Ep.* 11, 1; *Ep.* 22, 3; *Ep.* 24, 2; *Ep.* 40, 8; *Ep.* 76, 32; *Ep.* 80, 4; *Ep.* 85, 8; *Ep.* 85, 29; *Ep.* 90, 28; *Ep.* 95, 21; *Ep.* 104, 21.

De même que certains habits conviennent mieux au philosophe que certains autres, de même il y a des pays dont le séjour est moins recommandable au sage que tels autres : *Ep.* 51, 2.

Le corps est une espèce de vêtement dont la nature a enveloppé l'âme : *Ep.* 92, 13. — Cf. aussi *Ep.* 21, 9 (velamentum vitiorum).

Si l'on vient à perdre un ami, il faut chercher un ami nouveau, de même que, si l'on a perdu son habit, on en fait confectionner un neuf : *Ep.* 63, 11.

Les gens qui ne possèdent point la sagesse agissent comme les enfants, qui s'effraient ou s'irritent pour un rien, et attachent de la valeur à des objets qui n'en ont aucune. Cette comparaison est fréquemment employée par Sénèque : *De Ira*, Lib. III, 34, 1 : Crede mihi, levia sunt propter quae non leviter excandescimus, qualia quae pueros in rixam et jurgium concitant. — *Ep.* 115, 8 : Tunc intellegere nobis licebit, quam contemnenda miremur, simillimi pueris, quibus omne ludicrum in pretio est : parentibus quippe nec minus fratribus praeferunt parvo aere empta monilia. — Puis : *De Ira*, Lib. I, 2, 6; *Ibid.*, 12, 4; *Id.*, Lib. II, 11, 2; *De Const. sap.*, 5, 2; *Ep.* 24, 13; *Ep.* 99, 27; *Ep.* 104, 13. — Cf. aussi *De Const. sap.*, 12, 1 et *De vit. beat.*, 26, 4.

Le sage joue vis-à-vis des « stulti » le rôle du maître à l'égard des jeunes élèves auxquels il doit inculquer les premiers principes des diverses sciences : *De Benef.*. Lib. V, 25, 6; *Ep.* 73, 4; *Ep.* 89, 13 « sapiens... humani generis paedagogus »; *Ep.* 90, 26; *Ep.* 94, 51.

Les sages, eux, ont comme maîtres les dieux : *De Provid.*, 4, 11.

Sénèque parle d'*anilia praecepta*, préceptes « dignes d'une vieille femme » : *Ep.* 94, 2.

Le souverain bien est facile à trouver; on peut le « montrer du doigt » (digito demonstrare) : *Ep.* 71, 4.

Le teint se hâle lorsqu'on s'expose au soleil; de même, au sortir de chez un philosophe, on emporte avec soi quelque chose de sa sagesse : *Ep.* 108, 4.

Un écrivain recherché est comparé par Sénèque à quelqu'un qui s'épile jusqu'aux jambes, un auteur négligé à un homme qui ne s'épile pas même les aisselles : *Ep.* 114, 14.

Une existence, si courte qu'elle soit, peut être bien remplie, de même qu'un homme de petite taille peut être néanmoins d'une excellente constitution : *Ep.* 93, 7.

Les mains se voient, mais le cœur, qui donne la vie aux mains, est invisible; de même les préceptes sont évidents, tandis que les principes essentiels de la sagesse sont cachés : *Ep.* 95, 64.

Il ne faut pas s'irriter contre un brigand ou un empoisonneur, pas plus qu'on ne se fâche contre soi-même lorsqu'on perd du sang : *De Ira*, Lib. I, 16, 1.

Les nuages s'entre-choquent comme les mains qui applaudissent : *Natur. Quaest*,, Lib. II, 27, 4.

Ce n'est qu'imperceptiblement qu'on « descend » vers certains vices, tandis qu'on est « précipité » vers la colère : *De Ira*, Lib. III, 1, 5.

Certaines âmes inquiètes « se retranchent dans les coins » et « se couchent sur » leurs chagrins (in angulos se retrahere, incubare) : *De tranquill. an.*, 2, 11. — Cf. aussi *Ep.* 30, 1 et *De Benef.*, Lib. VII, 10, 2.

Empêcher quelqu'un de s'élever par ses vertus jusqu'au ciel, c'est le contraindre de vivre la tête baissée : *Ep.* 65, 20.

Il faut user avec modération des biens matériels, afin que, si on nous les enlève un jour, ils n'emportent pas avec eux une partie de nous-mêmes : *Ep.* 74, 18.

De même que notre ombre tantôt nous précède et tantôt

nous suit, de même la gloire se montre et se cache alternativement : *Ep.* 79, 13.

La vertu n'est ni grande ni petite : elle a toujours la même taille : *Ep.* 71, 8.

Sénèque parle d'une chose qui « s'assied » dans notre âme (nous usons d'une autre métaphore : se « grave ») : *Ep.* 2, 2.

Les conseils « pénètrent dans » (intrare) l'âme et s'y « attachent » (haerere) : *Ep.* 38, 1. — Cf. aussi *De Benef.*, Lib. II, 1, 2.

Les gens qui citent toujours l'avis des autres « se cachent à l'ombre d'autrui » (sub aliena umbra latere) : *Ep.* 33, 8.

L'ambition, « fatiguée » par des insuccès, se retire quelque temps, mais pour reparaître bientôt avec plus de violence : *Ep.* 56, 9.

Nous ne serons parfaitement heureux que si notre âme « se tient toujours debout » (erectus) et est contente d'elle-même : *Ep.* 59, 14.

On rejette le sage « dans sa peau » (intra cutem cogere), dit Sénèque, c'est-à-dire qu'on le repousse de partout : *Ep.* 9, 13.

Certaines vertus « se tiennent par la main » (consertae) et « sont attachées les unes aux autres » (inter se cohaerentes) : *Ep.* 90, 3 : ... religio, pietas, justitia et omnis alius comitatus virtutum consertarum et inter se cohaerentium.

Le sage ne fait pas comme les gens qui « sont attachés » (cohaerere) aux richesses, c'est-à-dire qui en sont les esclaves : *De vit. beat.*, 26, 1. — Cf. aussi *De Benef.*, Lib. VII, 19, 8.

L'adversité ne fait qu'« effleurer la peau » du sage : *Ep.* 72, 5.

A certaines gens, je « pousserai de force » (inculcare) mes « bienfaits », dit Sénèque, avec cette véhémence d'expression qu'on rencontre si souvent dans ses images : *De vit. beat.*, 24, 1. — Cf. aussi, dans le même sens, l'emploi de « conculcare » : *Ep.* 23, 6, et de « ingerere » : *Ep.* 12, 11, et *Ep.* 94, 25.

Se consoler d'un malheur, c'est « replacer son âme sur son siège » (in sedem suam reponere), ou, comme nous disons, la « rétablir dans son assiette » : *Consol. ad Marc.*, 2, 2.

Les livres de Cremutius Cordus ont été écrits « avec son sang » : *Consol. ad Marc.*, 1, 3.

Le sage aura une bourse vite ouverte, mais non percée, d'où il sortira beaucoup, mais d'où rien ne tombera pour se perdre : *De vit. beat.*, 23, 5.

Il faut venir à la vertu « les mains ouvertes » (soluto sinu) : *De Benef.*, Lib. IV, 24, 2.

Les désirs des hommes « ouvrent toujours une gueule avide » (hiare) : *De Benef.*, Lib. VII, 26, 3.

« Mon précepteur », dit Sénèque, « a « tiré par la main » (manu extrahere) mon esprit lent et paresseux » : *De Benef.*, Lib. VI, 16, 7.

Sénèque dit qu'il a « touché de la main » (manu prendere), c'est-à-dire pris sur le fait, certaine disposition de son ami Liberalis : *De Benef.*, Lib. VI, 42, 1.

L'habitation de l'homme a fourni également un certain nombre de comparaisons.

La vieillesse décrépite est comparée à une maison qui tombe en ruines : *Ep.* 30, 2, et *Ep.* 58, 35.

Il faut « fermer sa porte » (excludere) aux affaires, d'après les stoïciens et Sénèque : *Ep.* 72, 11.

Il ne faut « saluer que de loin » (littéralement : « du seuil de sa maison », a limine salutare) les choses de la dialectique : *Ep.* 49, 6.

Le sage se prépare toujours à ce que la mort lui fasse signe de sortir de sa maison (c'est-à-dire de la vie) pour l'accompagner : *Ep.* 61, 2.

Le sage parfait ne « tremble » pas sur sa « base » (suo loco nutare), comme l'aspirant-philosophe : *Ep.* 35, 4.

La colère ressemble à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent : *De Ira*, Lib. I, 1, 2.

Notre corps est une hôtellerie qu'il faut quitter dès qu'on se sent à charge à son hôte : *Ep.* 120, 14.

L'homme habite ici-bas une maison qui n'est pas la sienne : *Ep.* 120, 16.

Caton « restait debout » (non labare) sur les « ruines » de sa patrie : *Ep.* 95, 71.

Beaucoup de riches ne sont brillants qu'à l'extérieur, comme les murs de leur palais : *De Provid.*, 6, 4.

La flatterie ressemble à une maîtresse qu'on chérit lorsqu'elle pousse la porte, qu'on adore lorsqu'elle la force : *Natur. Quaest.*, Lib. IV, Praefatio, 6.

Dans les grandes villes, les maisons ont tour à tour besoin d'être étayées; de même, sur notre terre, tantôt une partie, tantôt une autre se désagrège : *Natur. Quaest.*, Lib. VI, 1, 12.

Adsignare, marquer d'un signe pour indiquer l'attribution d'une terre à un colon, est employé métaphoriquement : *Ep.* 54, 1.

L'homme est un vase que le choc le plus léger brise : *Consol. ad Marc.*, 11, 3.

L'âme qui ne sait pas jouir du passé est assimilée à un vase percé : *Ep.* 99, 5 : perforato animo... et transmittente quicquid acceperat. Cette métaphore se rencontre déjà dans Lucrèce, III, 934-935 (pertusum quasi in vas).

« Amplecti », « amplexari », « complecti » sont souvent usités comme métaphores par Sénèque : « Amplecti » : *Ep.* 45, 6. — « Amplexari » : *Ep.* 66, 48; *Ep.* 106, 1. — « Complecti » : *De vit. beat.*, 10, 3; *Ep.* 1, 2; *Ep.* 12, 4; *Ep.* 20, 5; *Ep.* 75, 10; *Ep.* 79, 14; *Ep.* 94, 1. — Cf. aussi « amplexus » : *Consol. ad Helv.*, 19, 3 et *De Ira*, Lib. III, 25, 4; et « complexus » : *Ep.* 53, 8 et *Ep.* 66, 13.

L'amour sensuel a fourni les comparaisons suivantes : *De Benef.*, Lib. IV, 14, 1; *Id.*, Lib. VI, 25, 2; *Id.*, Lib. VII, 13; *Ep.* 22, 10.

Le philosophe aime d'un amour très sincère, quoique calme, de même que les baisers d'un père, pour être moins passionnés que ceux d'un amant, n'en viennent pas moins du cœur : *Ep.* 75, 3.

De même qu'une courtisane sait donner à chacun de ses amants quelque signe d'amour particulier, de même celui qui veut rendre ses bienfaits aimables doit trouver le moyen d'obliger tout le monde tout en distinguant chacun personnellement : *De Benef.*, Lib. I, 14, 4.

On devrait « caresser », « apaiser » (permulcere) la pauvreté : *Ep.* 87, 40.

Le terme énergique « impingere », pousser brutalement, avec force, appliquer violemment (1), est employé : *Ep.* 95, 3, et *Ep.* 117, 1.

Plusieurs métaphores sont tirées de l'habitude qu'avaient les Romains d'imprimer un cachet ou une étiquette (*signum, nota, titulus*) sur les choses leur appartenant : *Ep.* 13, 16; *Ep.* 45, 7; *Ep.* 81, 9. — Cf. aussi : *Ep.* 115, 1.

S'émouvoir de la fuite de ses esclaves est aussi ridicule que de se plaindre d'être sali par la boue dans la rue : *Ep.* 107, 2.

« Souiller, ternir » (inquinare, aspergere) la réputation de quelqu'un : cette métaphore, si commune aujourd'hui, se trouve déjà chez Sénèque (qui ne l'a d'ailleurs pas inventée) *De Benef.*, Lib. VII, 30, 2. — Cf. aussi *Ep.* 91, 20 (vir bonus iniquis rumoribus sparsus).

Sénèque emploie aussi l'expression « inquinare animos » : *Ep.* 94, 59.

A la vue d'un endroit familier à un ami parti au loin, on songe avec regret à celui-ci, de même que le deuil d'un mort aimé se ravive lorqu'on se trouve en présence d'un objet ayant appartenu au défunt : *Ep.* 49, 1.

L'arithmétique, d'après Sénèque, nous « forme les doigts » (commodare digitos) pour l'avarice : *Ep.* 88, 10.

Nous devons nous assimiler complètement les aliments de l'esprit, afin de former une seule chose de plusieurs, comme le calcul, qui arrive à un total en rassemblant des sommes moindres et différentes : *Ep.* 84, 7.

Lorsque la flatterie essayera de nous faire croire que nous sommes des sages, faisons comme Alexandre, qui, ayant été blessé, s'écria : « Tout le monde jure que je suis fils de Jupiter, mais cette blessure me crie que je ne suis qu'un homme » : *Ep.* 59, 12.

Comme il arrive souvent que nous cherchons ceux qui sont

---

(1) Cf. par exemple *Ep.* 47, 9 : « Stare ante limen Callisti dominum suum vidi et eum, qui illi *impegerat* titulum.... ».

près de nous, ainsi le but du souverain bien est souvent, sans que nous le sachions, à côté de nous : *Ep.* 71, 4.

Sénèque s'étant trouvé à court de mémoire, se compare à un vieux livre dont les feuillets moisis se sont collés les uns aux autres : *Ep.* 72, 1. — Cf. *Ep.* 58, 5 (situs, en parlant de mots tombés en désuétude).

La vieillesse a son charme particulier, comme l'enfant sur le point de devenir jeune homme : *Ep.* 12, 4.

On se presse autour d'un homme influent comme autour d'un lac, pour y puiser et le troubler : *Ep.* 36, 2.

Sénèque dit qu'il « envoie son âme » (animum mittere) à tous les gens de bien, en quelque lieu qu'ils soient, à quelque époque qu'ils aient vécu : *Ep.* 62, 2.

Un homme, à qui on annoncerait qu'il devra, au bout de cinquante ans, subir des supplices, ne s'en troublerait guère, comme fait celui qui s'attriste de malheurs depuis longtemps passés : *Ep.* 74, 34.

Il faut « rassembler » (colligere) et « conserver » (servare) le temps : *Ep.* 1, 1.

Un homme qui possède des biens considérables ne mérite pas plus d'admiration qu'un cheval qui a des freins d'or : *Ep.* 41, 6.

Discuter sur des mots, c'est « éplucher » (digerere) des syllabes : *Ep.* 48, 5.

On se « pousse » (trudere) l'un l'autre dans les vices : *Ep.* 41, 9.

Sénèque nous parle aussi de la philosophie qui nous « pousse » (impellere) vers le dégoût de la vie : *Ep.* 24, 26.

L'éloquence populaire est un choc de paroles jetées pêle-mêle, sans choix : *Ep.* 40, 5.

Par la suite des temps, toutes les générations ont été confondues et jetées pêle-mêle par la Fortune : *Ep.* 44, 4.

Un richard n'est pas plus grand parce qu'il possède d'immenses propriétés, pas plus qu'un nain ne grandira en se plaçant sur une montagne; le sage, lui, est toujours grand, comme un géant qui reste tel même s'il se trouve au fond d'un puits : *Ep.* 76, 31.

Le mensonge est « transparent » (tenue), si l'on y regarde de près : *Ep.* 79, 18.

Il faut que nous sachions nous dégager de la fange où nous sommes plongés pour nous élever jusqu'au ciel de la sagesse : *Ep.* 75, 18.

La terre est pour l'âme une prison : *Ep.* 79, 12.

Les passions sans issue « s'étranglent » elles-mêmes : *De tranquill. an.*, 2, 10.

Un homme digne de ce nom doit « se durcir » (obrigescere) dans la vie : *Ep.* 82, 2.

L'ingrat « se tourmente » (se torquere) et « se consume » (se macerare) par sa propre faute : *Ep.* 81, 23.

Celui qui reconnaît d'autres biens que la vertu tend les mains à la fortune, et attend anxieusement qu'elle lui jette ses faveurs : *Ep.* 74, 6.

Les serrures bien fermées tentent les voleurs, mais les maisons ouvertes sont dédaignées par eux. La foule agit de même : dès qu'on lui cache un endroit, elle veut y pénétrer : *Ep.* 68, 4.

La renommée « se joue » (illudere) de nous : *Ep.* 13, 8.

Les biens sont comme la mort : toujours égaux, ayant une même fin : *Ep.* 66, 43.

Vivre dans la retraite sans avoir la littérature comme passe-temps, c'est entrer vivant au tombeau : *Ep.* 82, 3.

Si la raison règne sur nous, nous-mêmes nous serons les maîtres de toutes choses : *Ep.* 37, 4.

Sénèque dit qu'il veut « chercher querelle » (convicium facere) à la langue latine : *Ep.* 58, 7.

Vivre à la lueur des torches et des cierges, équivaut à célébrer ses funérailles : *Ep.* 122, 10.

Il y a des gens qui veulent continuer à vivre malgré tout; ils « mendient » l'existence, selon Sénèque : *Ep.* 101, 13 : Quid tam fœda vitae mendicatio?

Notre âme est notre roi : *Ep.* 114, 23.

Parfois aussi elle est notre tyran : *Ep.* 114, 24.

On doit dire de la colère ce qu'on dit du deuil : puiqu'elle

doit cesser un jour, ne vaut-il pas mieux l'abandonner que d'attendre qu'elle nous abandonne? *De Ira*, Lib. III, 27, 4.

Le vin le plus clair est celui qu'on puise le premier dans l'amphore; ce qui reste au fond, c'est la lie. De même, la meilleure partie de l'existence s'échappe la première, et nous la donnons aux autres, au lieu de leur laisser la lie que nous gardons pour nous-mêmes : *Ep.* 108, 26.

Il faut que notre vie « se replie sur elle-même », « se recueille » (in se colligi) : *Ep.* 101, 9.

Il y a des gens qui trouvent du plaisir même dans la douleur; ils « chatouillent » (titillare) l'affliction : *Ep.* 99, 27.

Sénèque, voulant communiquer une pensée nouvelle à son ami Lucilius, lui dit plaisamment : « Tends la main (littéralement : ton giron (sinum laxare)) : c'est pur profit » : *Ep.* 119, 1.

Un homme ne doit pas « plier » (incurvari ab) sous l'injure : *De Ira*, Lib. III, 5, 8.

L'acquisition de certaines choses nous a « enlevé des mains » (extorquere) notre liberté : *Ep.* 42, 8.

Notre temps nous est « volé » sans que nous nous en apercevions : *Ep.* 104, 12. — Cf. *Ep.* 1, 1.

Notre vie doit ressembler aux objets précieux, qui ont une grande valeur sous une petite apparence : *Ep.* 93, 4.

Il ne faut par « aggraver » (cumulare, grossir en accumulant) de petits inconvénients : *Ep.* 99, 13.

« Onus », « pondus » sont employés par Sénèque dans le sens stoïcien : le poids des vices ou des malheurs que doivent supporter les hommes (1) : *Ep.* 71, 26 : ... stat (sc. sapiens) rectus sub quolibet pondere. — Puis : *Ep.* 71, 25 et *Ep.* 108, 2.

Entre les stoïciens et les autres écoles philosophiques, il y a la même différence qu'entre l'homme et la femme; le premier est né pour commander, la seconde pour obéir : *De Const. sap.*, 1, 1.

---

(1) Cf. sur le « onus vitae », Marc-Aurèle, IV, 4, 1 : ... *ψυχάριον εἶ βαστάζον νεκρόν, ὡς Ἐπίκτητος ἔλεγεν.*

Les maîtres cruels sont montrés du doigt par toute la ville et sont haïs de tous; de même, les rois méchants sont voués à l'exécration des siècles futurs : *De Clem.*, Lib. I, 18, 3.

Les sages mêlent leurs plaisirs à la vie comme nous plaçons un jeu ou un badinage parmi les choses sérieuses : *De vit. beat.*, 12, 2.

On doit faire pour un bienfait ce qu'on fait d'un trésor : l'enfouir profondément et ne le retirer de terre qu'en cas de besoin : *De vit. beat.*, 24, 2.

Nous nous attachons à l'extérieur des choses, et ainsi nous passons en aveugles à côté de trésors cachés : *De vit. beat.*, 3, 1.

D'immenses richesses, si elles tombent entre les mains d'un maître dépensier, s'évanouissent rapidement, tandis qu'une modeste fortune, confiée à un gardien prudent, s'accroît avec le temps. De même notre existence, si courte soit-elle, est féconde pour qui sait en user avec sagesse : *De brevit. vit.*, 1, 4.

Une liqueur, si abondante qu'elle soit, se perd si on ne la verse dans un vase et qu'on ne la conserve; de même en est-il pour la vie humaine : *De brevit. vit.*, 10, 5.

Le vrai sage ne permet pas qu'on « entame » (delibari) son temps : *De brevit. vit.*, 7, 5.

« A quoi bon, dit Sénèque à Polybe, « se fondre », « se liquéfier » (intabescere) dans sa douleur? » *Consol. ad Polyb.*, 5, 2.

Notre existence, comparée à l'éternité, tient moins de place dans le temps qu'un point : *Consol. ad Marc.*, 21, 2.

Le sage a été placé par sa vertu sur les confins d'un autre monde, qui n'a rien de commun avec celui où habitent les autres hommes : *De Const. sap.*, 15, 2.

Certains crimes se sont tellement multipliés que la honte qui y était attachée a disparu; de même, les ingrats deviendront plus nombreux encore et plus avides, lorsqu'ils s'apercevront combien ils sont nombreux : *De Benef.*, Lib. III, 16, 4.

De même qu'il y a certaines perceptions qui s'incrustent immédiatement en nous, d'autres dont l'acquisition exige bien plus de peine, de même il y a des bienfaits qui ne sauraient

être oubliés, d'autres qui, étant de moindre importance, échappent à la mémoire : *De Benef.*, Lib. III, 5, 1.

Les objets qu'on touche et qu'on emploie tous les jours ne se rouillent ni ne se couvrent de poussière, tandis que ceux que l'on abandonne dans un coin se salissent avec le temps. De même on se rappelle facilement les sujets dont on s'occupe journellement, alors qu'on oublie vite ce dont on ne se préoccupe plus : *De Benef.*, Lib. III, 2, 3.

S'occuper des subtilités de la dialectique, c'est, d'après Sénèque, « faire des nœuds » (nodos nectere) pour les « défaire » (dissolvere) ensuite : *Ep.* 45, 5 et *Ep.* 117, 31.

Cependant, les sophismes, si puérils qu'ils paraissent, exercent notre perspicacité tout autant que le jeu qui consiste à faire et à défaire des nœuds : *De Benef.*, Lib. V, 12, 2.

On voit encore une fois par là qne Sénèque ne reniait qu'incomplètement ses anciennes amours.

Nous n'avons que peu de chose à ajouter à ce qui précède. Ce huitième et dernier chapitre n'est pas, comme les précédents, ni surtout comme les premiers, une collection aussi complète que possible de métaphores prises à un même domaine bien délimité, qui puisse par son caractère spécial relativement aux idées philosophiques de Sénèque, fournir à celui-ci des comparaisons originales et fortes. Parmi les métaphores et les comparaisons que nous venons de passer en revue, il y en a un grand nombre qui furent le patrimoine commun de la plupart des auteurs anciens, et qui ont, par conséquent, perdu une grande partie de leur valeur. Néanmoins, on aura pu voir que, assez souvent encore, Sénèque a su puiser avec succès dans les trésors de son expérience si large et si variée des hommes et des choses.

Errata et Addenda.

CHAPITRE I.

P. 16, ligne 7 : se livrer, à, lire : se livrer à.

P. 19, ligne 16, note 3, au commencement, ajoutez : V. *Ep.* 108, 13-23.

P. 21, fin de la note 1, IV, V, 25, lire : IV, v, 25.

P. 23, ligne 4, après Puis, intercalez : *De Provid.*, 6, 6; *De Const. sap.*, 3. 5.

Ib., ligne 5 : *De vit. beat.*, 27, 6, lire : *De vit beat.*, 27, 3.

Ib., ligne 6 : *Consol. ad Polyb.*, 17, 5, lire : *Consol. ad Polyb.*, 2, 2 et *Ib.*, 17,5.

Ib. id., après *Ep.* 45, 9, intercalez : *Ep.* 85, 26.

Ib., ligne 24 : *De Const. sap.*, 4, 1, lire : *De Const. sap.*, 4, 1; *Ib.*, 6, 4.

Ib., ligne 25, ajoutez : Cf. aussi *De Clem.*, Lib. I, 5, 3 (malam fortunam retundere).

P. 24, ligne 5, fin, ajoutez : *De vit. beat.*, 15, 5 ; *Ib.*, 15, 7 et *De Benef.*, Lib. IV, 1, 2.

Ib., l. 18, ajoutez : Un « pécheur endurci » est appelé « veteranus » : *Ep.* 25, 2.

Ib., note 1, ligne 3, I, XIV, 15, lire : I, XIV, 15.

P. 25, dern. ligne, ajoutez : *Consol. ad Polyb.*, 11, 3 et *De Provid.*, 5, 1.

P. 26, après la ligne 3, intercalez : Les passions, elles, se révoltent aisément : *Ep.* 69, 4 : Cito rebellat adfectus.

P. 27, après la l. 25, intercalez : C'est à peine si, de temps à autre, il se produit un armistice (indutiae) : *Consol. ad Marc.*, 16, 5.

P. 27, note 2, ajoutez : Voyez p. ex. les paroles de Fabianus citées par Sénèque : *De brevit. vit.*, 10, 1.

Ib., note 3 : *Cic.*, lire : Cic.

P. 28, l. 13, avant *Ep.* 9, 3, intercalez : *Consol. ad Polyb.*, 6, 2.

Ib., l. 14, après *Ep.* 92, 2, intercalez : *Ep.* 95, 32.

Ib., id., fin, ajoutez : *De Provid.*, 6, 6.

Ib., après la l. 19, intercalez : Car c'est par la vertu qu'on parvient à vaincre la fortune. Malheureusement, on n'est pas toujours suffisamment armé contre tous les hasards possibles : *Ep.* 71, 30.

Ib., l. 23, *Ep.*, lire *Ep.*

P. 29, l. 18, fin, ajoutez : *De vit. beat.*, 11, 3.

Ib., l. 21, fin, ajoutez : et *Consol. ad Marc.*, 9, 3.

Ib., l. 30, ajoutez : *Consol. ad Polyb.*, 11, 3.

P. 30, l. 25 : *Ep.* 22.8, lire : *Ep.* 22, 8.

P. 31, après la l. 8, intercalez : Si l'on est fatigué de combattre, il est permis de s'évader de l'existence (par le suicide) : *De Provid.*, 6, 7.

P. 32, l. 31 : corpulente, lire : corpulents.

Ib., ajoutez : cf. *ibid.* 9, 3 : Cogendae in artum res sunt, ut tela in vanum cadant.

P. 33, supprimez les deux premières l. et la 3e jusqu'à : *tranq.* exclus.

Ib., ligne 12, au lieu de : Toutes les vertus sont égales entre elles, lire : On peut être brave de diverses façons.

Ib., note, fin : page 85, lire : page 84.

P. 34, l. 10, ajoutez : *Ep.* 56, 11 : .... si receptui cecinimus, ... nulla res nos avocabit, etc., et *Consol. ad Marc.*, 22, 3 (vitae stipendium).

Ib., l. 14, fin, ajoutez : *De Ira*, Lib. II, 12, 5.

Ib., après la dern. l., ajoutez : Tout ce qui regarde notre corps ne doit pas avoir à nos yeux plus d'importance que n'en ont dans une armée les auxiliaires : *De vit. beat.*, 8, 2. — L'expression militaire : « ferre signa » est employée *De vit. beat.*, 14, 1.

P. 40, avant-dern. l., ajoutez : Cf. *Ep.* 85, 1.

P. 44, l. 5 : est ? lire : est ? »

Ib., l. 11, après *Ep.* 85, 6, ajoutez : *Ep.* 107, 12, *De vit. beat.*, 16, 3, *Ib.*, 25, 6 et *De Benef.*, Lib. III, 38, 3.

Ib., id., supprimez *Ep.* 109, 2 pour le mettre à la fin de la l. 17.

Ib., après la l. 11, intercalez : La fortune ne peut soutenir la lutte contre la vertu : *De Const. sap.*, 8, 3.

Ib., note, dern. l. : page 15, note 4, lire : page 21, note 2.

P. 45, après la l. 3, intercalez : Il y a dans le monde une lutte à qui commettra le plus de méfaits : *De Ira*, Lib. II, 9, 1.

Ib., l. 19, ajoutez : Cf. « auferre pedes », dans le sens de « se dérober », *Nat. Quaest.*, Lib. IV, *praef.*, 10.

Ib., avant III, intercalez : Sénèque parle aussi de la « lutte » en paroles : *De Ira*, Lib. III, 36, 4 (congredi cum inperitis). — Quand la nature regimbe (reluctari), on est impuissant : *De tranquill. an.*, 6, 2.

P. 47, l. 18, fin, ajoutez : Voyez aussi *Consol. ad Marc.*, 23, 4 (« commissus »).

Ib., ajoutez : Le terme « spoliarium » fournit à Sénèque une métaphore énergique : *De provid.*, 3, 7 : proscriptionis Sullanae spoliarium.

P. 48, l. 1, avant *Ep.* 13, 6, intercalez : *De tranquill. an.*, 1, 16.

Ib., l. 8, après *Ep.* 31, 11, intercalez « desilire » : *Ep.* 76, 29.

Ib., note, fin, ajoutez : Sénèque n'a guère que du mépris pour les exercices du corps; voyez la lettre 15, 2 : « Stulta est enim, mi Lucili, et minime

conveniens litterato viro occupatio exercendi lacertos et dilatandi cervicem ac latera firmandi.... ». Il ne fait exception que pour la course et le saut (*Ep.* 15, 4).

P. 49, avant-dern. l., ajoutez : Cf. aussi *De Benef.*, Lib. V, 25, 4.

P. 50, dern. l., ajoutez : *De Provid.*, 4, 2.

CHAPITRE II.

P. 59, après la ligne 10, ajoutez : Chaque âme a ses parties malades, « causariae partes », qui exigent un traitement approprié : *Ep.* 68, 7.

P. 63, après la l. 13, intercalez : Cependant, il est des malades qu'il faut laisser dans l'ignorance de leur mal : *De brevit. vit.*, 18, 6.

Ib., l. 24, avant *De Ira*, intercalez : *Ep.* 68, 8.

Ib., l. 25 : *De brevit. vit.*, 46, lire : *De brevit. vit* , 4, 6.

Ib., id., après : *De brevit. vit.*, 4, 6, ajoutez : *Ep.* 98, 15.

Ib., l. 26, ajoutez : *De brevit. vit.*, 12, 1.

P. 66, après la l. 13, ajoutez : Sénèque aime à employer le verbe « suppurare » : *De brevit. vit.*, 12, 1; *Ep.* 59, 17; 80, 6.

P. 67, l. 4, fin, ajoutez : *De Benef.*, Lib. V, 12, 6 (animus caecus) et *Id.*, Lib. VII, 26, 4 (caeca ambitio).

P. 68, l. 14 : *Dc Clem.*, lire : *De Clem.*

Ib., l. 25, fin, ajoutez : *Ep.* 94, 31.

P. 69, après la l. 12, intercalez : Au moyen de certains remèdes, on peut rendre la vue plus perçante; il en va de même pour les yeux de l'esprit : *Ep.* 115, 6. — Enfin, une métaphore pittoresque se trouve *Consol. ad. Helv.*, 20, 1 : .... naturale est manum saepius ad id referre, quod doleat....

Ib., l. 16 : *Épitres*, lire : *Épîtres.*

CHAPITRE III.

I.

P. 75, dern. l., avant *De vit. beat.*, intercalez *ibid.*, 27, 3.

P. 76, l. 2 : Lib. VI. 28, 2, lire Lib. VI, 28, 2.

Ib., l. 5, après *Ep.* 104, 22, intercalez : *Ep.* 111, 4.

Ib. 6, fin, ajoutez : *De Benef.*, Lib. V, 12, 6.

P. 77, après la l. 8, intercalez : Jupiter tient le gouvernail du monde : *Ep.* 107, 10.

Ib., l. 18, après : philosophie, ajoutez (en note) : Démétrius aussi, d'après Sénèque, parlait du « sage qui se fixe sur la terre ferme, à l'abri des tempêtes » (*De Benef.*, Lib. VII, 1, 7).

Ib., l. 22, fin, ajoutez : *Consol. ad Helv.*, 18, 1.

P. 78, l. 21, ajoutez (en note) ; Démétrius compare une existence trop paisible à une mer morte (*Ep.* 67, 14).

Ib., après la l. 28, intercalez : Ceux qui naviguent sur des vaisseaux surchargés de voiles et de cordages pourront essuyer bien des tempêtes ; il en va de même dans la vie pour ceux qui veulent s'occuper de trop de choses à la fois : *De tranquill. an.*, 9, 3.

Ib., après la dern. l., ajoutez : Les hauts et les bas qu'on observe dans notre existence ressemblent au flux et au reflux de la mer : *De Benef.*, Lib. I, 10, 1. — « Vela contrahere », plier les voiles, est pris au figuré dans le *De tranquill. an.*, 4, 7.

II.

P. 81, l. 3 : *De Provid.*, 2, 10, lire : *De Provid.*, 2, 10; *Id.* 6, 7 et 6, 9.

Ib., l. 4, après *Ep.* 77, 3-4, ajoutez : *De Ira*, Lib. III, 15, 3.

Ib.. l. 10, avant *Ep.* 80, 1, ajoutez : *Ep.* 79, 16.

Ib., id. : *Ep.* 80. 1, lire *Ep.* 80, 1.

P. 82, après la l. 2, intercalez : Prenons toujours la raison pour guide sur le chemin de la vie : *De Benef.*, Lib. II, 18, 2.

Ib., après la l. 4, intercalez : Elle seule peut monter si haut : *De vit. beat.*, 15, 5.

Ib., après la l. 18, intercalez : Celui qui a entrepris ce voyage méprise tous les biens terrestres : *Ep.* 92, 31; *De Const. sap.*, 8, 2.

Ib., après la l. 28, intercalez : On se laisse distraire à tel point, qu'on arrive au terme de sa route (c.-à-d. de la vie) sans s'en apercevoir : *De brevit. vit.*, 9, 5.

P. 83, après la l. 12, intercalez : Nombreux aussi sont les passages où « lubricus » ou « lubricum » sont employés dans le sens de : le chemin *glissant* de la vie, où les faux pas sont nombreux. Voyez *Ep.* 1, 3; *Ep.* 84, 12; *Ep.* 92, 10; *Ep.* 116, 6; *De Const. sap.*, 5, 7; *Consol. ad Marc.*, 9, 2; *De vit. beat.*, 8, 5; *Consol. ad Polyb.*, 9, 5.

Ib., l. 16, fin, ajoutez *ibid.*, 6, 6.

Ib., l. 18, fin, ajoutez : Cf. aussi *De Benef.*, Lib. IV, 34, 5.

Ib., l. 33, *Ep.* 116, 4. lire *Ep.* 116, 4.

P. 84, après la l. 3, intercalez : Il y a des gens qui ont besoin d'un guide pour rentrer dans la bonne voie : *De Benef.*, Lib. V, 25, 5.

Ib., l. 6, fin, ajoutez : Cf. aussi *De Ira*, Lib. II, 10, 3.

Ib., l. 11, fin, ajoutez : *Ep.* 70, 25; *Ep.* 76, 20; *De Provid.*, 4, 6 (stimuli); *De tranquill. an.*, 10, 6.

Ib., après la l. 11, intercalez : Il faut se hâter sur la route de la vie pour ne pas rester en arrière : *Ep.* 108, 14 : Nisi properamus, relinquemur....

Ib., l. 24, fin, ajoutez : *Consol. ad Marc.*, 23, 1 et *De vit. beat.*, 20, 5.

Ib., dern. l., fin, ajoutez : *Consol. ad Polyb.*, 9, 9 et *Id.*, 11, 4.

P. 86, après la l. 7, intercalez : De temps en temps il faudra forcer l'esprit à parcourir un chemin raboteux, de peur qu'il ne s'engourdisse : *De Benef.*, Lib. V, 12, 2.

Ib., l. 17, fin, ajoutez *Ep.* 5, 2; *Ep.* 91, 5; *Ep.* 114, 4; *Ep.* 117, 23; *De Ira*, Lib. II, 36, 5; *De tranquill. an.*, 2, 7; *De Clem.*, Lib. II, 7, 2; *De Benef.*, Lib. II, 7, 3; *Id.*, Lib. VI, 25, 5. — Cf. aussi « iter » : *Consol. ad Marc.*, 9, 1.

CHAPITRE IV.

P. 91, l. 22 : n'y pas, lire : n'y a pas.

P. 94, l. 9, ajoutez : Un auteur ne doit pas être susceptible : *De Ira*, Lib. III, 37, 5 : Vis tu aequo animo pati candidatus suffragia?

Ib., l. 27 : *Ep.* 123, 10, lire : *Ep.* 123, 10.

Ib., l. 29 : *Ep.* 59, 2, lire : *Ep.* 59, 2.

P. 96, avant « Accusator », intercalez : « Abrogare » : *Consol. ad Helv.*, 5, 6.

Ib., après « Adjutor », ajoutez : « Adscisci » : *De brevit. vit.*, 15, 3.

Ib., « Advocare », ajoutez : *Ep.* 17, 2.

Ib., avant « Clientela », intercalez : « Circumagi » (= manumitti) *Ep.* 8, 7. Puis « Citare »; *De Provid.*, 5, 4; « Citare ex censu » : *Ep.* 12, 6.

Ib., « Consortium », ajoutez : *De brevit. vit.*, 14, 2.

P. 97, l. 8, fin, ajoutez : Cf. aussi « Delegare » : *De brevit. vit.*, 11, 2.

Ib., avant « Dilatio », intercalez : « Dicere » (plaider) : *Ep.* 108, 12 et « Differre » : *De Provid.*, 4, 7.

Ib., « Dilatio », ajoutez : *Ep.* 17, 3 et *De Clem.*, Lib. II, 2, 3.

Ib., après « Dividere », intercalez « Edictum » : *Ep.* 94, 47.

Ib., « Exceptio », ajoutez *Ep.* 6, 4.

Ib., l. 22, supprimez *ibid.*, 7, 3.

Ib., l. 25, fin, ajoutez : « Ad formulam exigere » : *De vit. beat.*, 24, 4.

Ib., l. 27, « Injicere manum », ajoutez *Ep.* 1, 2; 34, 2.

Ib., « Judex », ajoutez : *De Ira*, Lib. II, 28, 7; *Id.*, Lib. III, 26, 3; *ibid.*, 36, 2.

Ib., après la l. 30, ajoutez : « In ordinem cogere » : *De Benef.*, Lib. I, 4, 1; *Consol. ad Helv.*, 13, 4.

P. 98, avant « Lis », intercalez : « Liquere » : *Ep.* 65, 15.

Ib., l. 2, fin, ajoutez : *De brevit. vit.*, 1, 2 et *Consol. ad Polyb.*, 2, 2. — Cf. « Litem aestimare » : *De Ira*, Lib. II, 27, 4.

Ib., avant « Pacisci », intercalez : « Manumissio » : *De Clem.*, Lib. I, 3, 1 ; « Mittere in consilium » : *De Ira*, Lib. II, 27, 4; « Mittere in possessionem » : *Ep.* 1, 3. « Notor » : *Ep.* 39, 1.

Ib., après la l. 8, ajoutez : « Ne quid Cato detrimenti caperet » : *Ep.* 71, 10.

Ib., avant « Praescriptio », intercalez : « Praedem accipere » : *De brevit. vit.*, 3, 5.

Ib., l. 16, fin, ajoutez : *De tranquill. an.*, 4, 7 et *Consol. ad Polyb.*, 11, 1.

Ib., « Pronuntiare », ajoutez *Ep.* 26, 6.

Ib., après « Relegare », intercalez : « Relinquere in suspenso » : *Ep.* 97, 14.

Ib., « Remittere », ajoutez *Ep.* 65, 15.

Ib., après « Remittere », intercalez « Respondere ad » (comparaître devant) : *Ep.* 105, 7.

Ib., « Sponsor », ajoutez : *De Provid.*, 6, 2.

Ib., après « Suffragari » ajoutez : « Sui juris » : *Ep.* 11, 7; Cf. *Ep.* 16, 6; « Suo aere censeri » : *Ep.* 87, 17; Cf. Plaut. *Capt.* prol. 15.

Ib., « Tutela », ajoutez *Ep.* 25, 1.

Ib., après « tutela », ajoutez : « Usu suum facere » : *Ep.* 12, 8.

P. 99, l. 6, fin, ajoutez (en note) : Voyez dans le *De Ira*, Lib. II, 29, 3, un rapprochement où figurent tous les détails d'une instruction judiciaire à Rome.

Ib., « Sententiam dare », ajoutez : *De Ira*, Lib. I, 14, 2.

Ib., l. 19, fin, ajoutez : *De Ira*, Lib. III, 36, 3 et *Consol. ad Polyb.*, 18, 3.

P. 100, avant la 1re l., intercalez : « Accessio » : *Ep.* 97, 5 et « Aestimator » : *Ep.* 95, 58.

Ib., l. 4, fin, ajoutez : *Consol. ad Polyb.*, 10, 4.

Ib., après « Commodare », intercalez « Compensatio » : *Ep.* 81, 17.

Ib., « Expungere », ajoutez *Ep.* 9, 20.

Ib., après « Faenerator », ajoutez : « Institor » : *Ep.* 52, 15.

Ib., « Lucrum », ajoutez *Ep.* 13, 11.

Ib., après « Lucrum », ajoutez : « Merx » ; *Ep.* 7, 8. Cf. *Ep.* 27, 8; 33, 3.

Ib., avant « Pignus », intercalez : « Paria facere » : *Ep.* 101, 7 : Cum vita paria faciamus (réglons nos comptes avec la vie) et « Persolvere » : *Ep.* 109, 17.

Ib., après « Pignus », intercalez : « In reditu esse » (être placé à intérêt) : *De brevit. vit.*, 11, 2, et « Satisfacere » : *Consol. ad Marc.*, 11, 1.

Ib., après « Sumministrare », intercalez : Tout ce que nous avons ici-bas nous est simplement « prêté », et il faut être prêt à le rendre à la première réquisition : *De tranquill. an.*, 11, 1.

Ib., « Tabulas novas » (beneficiorum) : *De Benef.*, Lib. I, 4, 6.

P. 101, l. 27, fin, ajoutez : *De brevit. vit.*, 8, 1.

Ib., « Nota », ajoutez : *Ep.* 95, 65 et *De Benef.*, Lib. VII, 19, 5.

Ib., l. 30, après *Ep.* 1, 4, intercalez : « Ratio » : *De brevit. vit.*, 18, 3 (ratio vitae); « rationem conferre » : *Consol. ad Marc.*, 15, 4 et *Ep.* 118, 1; « rationes conficere » (produire des comptes) : *De Ira*, Lib. III, 31, 3; et « rationem reddere » : *De vit. beat.*, 24, 5 et *De tranquill. an.*, 3, 8.

Ib., l. 31, fin, ajoutez « Diem aestimare » (*Ep.* 1, 2).

Ib., le terme « manipretium » (proprement « prix de la main-d'œuvre ») est employé par mépris au lieu de « merces » : *Ep.* 101, 6 : castrensium laborum tarda manipretia. Cf. Cicéron, *In Pison.*, 24, 57.

CHAPITRE V.

I.

P. 108, l. 10, fin, ajoutez (en note) : Voyez sur cette comparaison la note de O. Hense, page 253 de son éd. des Epp.

Ib., avant la dern. l., intercalez : Serenus se compare à un cheval ou un bœuf qui, lorsqu'ils sont fatigués, se hâtent d'autant plus vers l'étable : *De tranquill. an.*, 1, 11.

P. 110, l. 12, fin, ajoutez : Cf. *Ep.* 66, 42 : in medio flore praecidit (sc. mors).

Ib., après la l. 18, intercalez : Les fruits communs peuvent plaire dans leur primeur; de même, la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne : *De Benef.*, Lib. I, 12, 4. — Notre métaphore : « récolter les fruits de son travail » se retrouve chez Sénèque : *Consol. ad Marc.*, 12, 2 (provenerunt... fructus... laborum tuorum...). — « Hortulus » est pris au figuré *Ep.* 4, 10; « insiticius » (enté) : *Consol. ad Helv.*, 7, 10.

II.

P. 113, l. 2, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 11, 8 : adfigere (= « clouer ») animo.

Ib., l. 7, fin, ajoutez : *Ep.* 104, 20 : eradere nequitiam; et *De Benef.*, Lib. VII, 19, 5.

Ib., après la ligne 7, ajoutez : Il faut porter la hache (« securibus recidere ») dans les connaissances inutiles : *Ep.* 88, 38.

P. 114, l. 3, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 33, 9 : (vox) quae... actuari vice fungitur.

Ib., l. 10, fin, ajoutez : Cf. aussi *De Clem.*, Lib. I, 2, 2 et *De Benef.*, Lib. VI, 4, 1 (praeponderare = faire trébucher la balance).

Ib., à la fin, ajoutez : Le sage est comparé à un artiste habile, *Ep.* 9, 5 : faciendarum amicitiarum artifex; *Ep.* 85, 41 : artifex domandi mala.

P. 115, l. 2, ajoutez : L'expression « summam manum imponere » se trouve encore *Ep.* 12, 4; 71, 28.

Ib., l. 9, au lieu de « la philosophie » lire « la mathématique ».

Ib., l. 11, fin, ajoutez : Cf. *De Ira*, Lib. II, 21, 7 (bene fundatae mentes); voyez aussi *De vit. beat.*, 15, 4 et *De Otio*, 5, 5 (fundamentum).

Ib., l. 17, fin, ajoutez : Cf. aussi *Consol. ad Marc.*, 22, 1.

Ib., supprimer les trois dernières lignes.

P. 116, après la ligne 7 : Le bonheur que donnent les richesses est une « bracteata felicitas » : *Ep.* 115, 9.

P. 117, l. 9, fin, ajoutez : « Concinere » (se mettre à l'unisson) est pris au figuré par Sénèque (et encore il s'en excuse, car il ajoute : « ut ita dicam ») : *De vit. beat.*, 8, 5.

Ib., l. 19, fin, ajoutez : « Sub persona vivere » (vivre sous le masque) se trouve *De tranquill. an.*, 17, 1; « personam ferre » (« porter un masque, » c'est-à-dire feindre) : *De Clem.*, Lib. I, 1, 6. Le bonheur des efféminés n'est qu'une « personata felicitas » : *Ep.* 80, 8.

P. 118, l. 5 : *Ep*, 120, 22, lire : *Ep.* 120, 22.

Ib., après la ligne 5, ajoutez : Certains philosophes sont comparés à des charlatans (« circulatores ») : *Ep.* 29, 7; cf. *Ep.* 40, 3; 52, 8; 88, 40.

CHAPITRE VI.

II.

P. 121, l. 13, avant *Ep.* 52, 15, intercalez *Ep.* 52, 13 (philosophia adoretur).

Ib., l. 18, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 95, 72 (consecrare paupertatem).

P. 122, après la l. 22, intercalez : Le sage, comme les dieux, aura pitié des misérables : *De Clem.*, Lib. II, 6, 3.

Ib., après la dern. l., intercalez : Polybe est le « prêtre » de la littérature : *Consol. ad Polyb.*, 8, 2. — « Conficere sacra » est employé en guise de métaphore *Ep.* 26, 8.

CHAPITRE VII.

P. 126, l. 2, fin, ajoutez : Cf. aussi *De Clem.*, Lib. I, 8, 5 (*oriris*, en parlant de Néron).

P. 127, l. 14, fin, ajoutez : *De Clem.*, Lib. II, 5, 4.

P. 128, l. 2, fin, ajoutez : *id.*, 13, 7 et *De Ira*, Lib. II, 10, 1. — Cf. aussi *Ep.* 89, 2.

Ib., l. 7, fin, ajoutez : *Consol. ad Marc.*, 26, 2; *De vit. beat.*, 19, 3; *Id.*, 28.

P. 130, après la l. 19, intercalez : Le corps est de la boue (faex) : *Consol. ad Marc.*, 23, 1.

Ib., après la l. 29, intercalez : Au contraire, la vie est un torrent, et il faut se dépêcher d'y puiser : *De brevit. vit.*, 9, 2.

Ib., l. 34, fin, ajoutez : Voyez aussi *Ep.* 123, 10 (fluunt dies), *Consol. ad Marc.*, 22, 1 (labant humana ac fluunt...) et *De brevit. vit.*, 8, 5.

P. 131, l. 7 : seuls, lire : seules.

Ib., l. 11, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 40, 3.

Ib., l. 17 : *Ep* 85, 6, lire : *Ep.* 85, 6.

Ib., l. 28, avant *Effundere*, intercalez : *Fundere : Ep.* 116, 2.

Ib., dern. l., fin, ajoutez : « Despumare » (cesser d'écumer; répandre, jeter comme une écume) : *Ep.* 68, 13; *Ep.* 99, 27; *De Ira*, Lib. II, 20, 3; « Exundare » (s'épancher) : *Ep.* 99, 21.

P. 132, l. 10, fin, ajoutez : *De Benef.*, Lib. I, 13, 3.

Ib., l. 27 : *Natur Quaest.*, lire *Natur. Quaest.*

Ib., avant l'avant-dern. l., intercalez : Le sage fera comme les animaux de forte taille, qui dédaignent les aboiements des chiens : *De Ira*, Lib. II, 32, 3 et *Id.*, Lib. III, 25, 3.

Ib., après la dern. l., ajoutez : « Mordere » est encore employé métaphoriquement *Ep.* 78, 29.

P. 133, l. 2, ajoutez : « collatrare » : *De vit. beat.*, 17, 1.

Ib., l. 27 : *De Ira*, 30, 1, lire : *De Ira*, Lib. III, 30, 1.

CHAPITRE VIII.

P. 137, l. 18 : *Ep.* 14, 5-6, lire : *Ep.* 14, 1-5-6.

Ib., l. 18, fin, ajoutez : *Ep.* 66, 23; *Ep.* 85, 28; *Ep.* 92, 33; *Ep.* 102, 30; *Consol. ad Marc.*, 24, 5; *Consol. ad Helv.*, 11, 7; *Consol. ad Polyb.*, 6, 5; *Id.*, 9, 3; *De tranquill. an.*, 10, 3; *De vit. beat.*, 15, 3; *Id.*, 16, 3; *De Benef.*, Lib, III, 20, 1.

Ib., après la l. 20, intercalez : Être l'esclave de la philosophie, c'est être libre : *Ep.* 8, 7 : ... philosophiae servire libertas est. — La vertu n'est pas la servante (ancilla) de la volupté : *De vit. beat.*, 13, 5.

P. 138, après la l. 2, intercalez : Sénèque déclare qu'il n'est pas l'« esclave » des philosophes anciens, ses maîtres : *Ep.* 80, 1. — Les découvertes de ceux-ci, dit-il encore, constituent pour nous un véritable « héritage » : *Ep.* 64, 7.

Ib., après la l. 15 : L'école des philosophes éplucheurs de mots n'est qu'un « ludus litterarius » : *Ep.* 71, 6.

Ib., l. 20, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 33, 2 (*manuleatus*, en parlant d'Épicure).

Ib., avant l'avant-dern. l., intercalez : Un roi doit être semblable à un bon père : *De Clem.*, Lib. I, 14, passim. Les dieux ressemblent à de bons parents : *De Benef.*, Lib. VII, 31, 4.

P. 139, l. 5, fin, ajoutez : *Ep.* 79, 18.

Ib., après la l. 13, intercalez : Sénèque se compare à un miroir : *De Clem.*, Lib. I, 1, 1.

P. 140, 1re l., avant : *Ep.* 11, 1, intercalez : *Ep.* 7, 6.

Ib., l. 28, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 108, 6 (schola deversorium otii).

P. 141, après la l. 11, intercalez : Si la tête est saine, le corps tout entier sera sain ; de même, un pays où le souverain est doux verra la mansuétude régner de toutes parts : *De Clem.*, Lib. II, 2, 1.

Ib., l. 17, avant : *Ep.* 53, 8, intercalez : *Ep.* 7, 6.

P. 142, avant la 1re l., intercalez : Après le dîner, on distribue les reliefs aux esclaves ; de même, sur le point de mourir, on fera quelque bien à ceux qui nous ont servi toute notre vie : *Ep.* 77, 8.

Ib., l. 21 : reprises ; lire : reprises.

P. 144, l. 21, avant *De Ira*, ajoutez (en note) : Lucrèce avait déjà usé de cette métaphore, probablement d'origine grecque. Voyez Sénèque lui-même, *Ep.* 110, 6 (Lucrèce, II, 55 s.).

Ib., l. 28, *Ibid.*, lire *ibid.*

Ib., l. 33, *De Benef.*., lire *De Benef.*,

Ib., l. 34 : « sapiens.... paedagogus », lire (« sapiens.... paedagogus »).

Ib., l. 35, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 4, 2.

Ib. après la l. 35, intercalez : Les philosophes sont des professeurs d'énergie : *Ep.* 104, 22.

P. 145, après la l. 17, intercalez : « Manus » est pris au figuré *De Const. sap.*, 8, 3.

P. 146, après la ligne 6, ajoutez : Pour peindre l'incertitude, l'irrésolution, Sénèque emploie « natare » : *Ep.* 35, 4 : natat animus ; 74, 11 : natat omne consilium.

Ib., l. 31, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 29, 7 (in faciem ingerere) et « inpingere » (voir p. 149).

P. 147, avant l'avant-dern. l., ajoutez : Cf. aussi *De Provid.*, 2, 10 et *De Const. sap.*, 2, 2.

Ib., après la dern. l., intercalez : Le pouvoir ressemble souvent à un bâtiment sur le point de s'écrouler, si solide qu'il soit en apparence : *De Benef.*, Lib. VI, 30, 5.

P. 148, l. 15, fin, ajoutez : Cf. aussi *De brevit. vit.*, 10, 5 (per quassos foratosque animos transmittitur).

Ib., après la ligne 15, ajoutez : « transfundere » (verser dans l'âme d'autrui) appartient au même ordre d'idées : *Ep.* 6, 4.

Ib., l. 20, après *Ep.* 94, 1, intercalez : *Ep.* 95, 36 ; *Ep.* 99, 10.

Ib., l. 22, ajoutez : « mordere » : *Ep.* 78, 29 : hoc tene, hoc morde.

P. 149, l. 2, avant *Ep.* 95, 3, intercalez : *Ep.* 29, 10.

Ib., l. 3, fin, ajoutez : *De Provid.*, 6, 8.

Ib., après la ligne 3, ajoutez : Non moins énergique est le terme « arietare », qu'affectionne Sénèque : *De Provid.*, 1, 2; *De vita beat.*, 8, 5; *De tranq. an.*, 1, 11; *De Ira*, Lib. II, 3, 3; *Ep.* 107. 2.

Ib., « percolare » (= filtrer) est employé avec une nuance de dédain à propos de la digestion : *Nat. Quaest.*, Lib. I, *praef.*, 4 : ut cibos et potiones percolarem. — Rapprochez le mot d'une énergique trivialité adressé au buveur : *Ep.* 77, 16 : Saccus es. De même en fr. : « sac à vin. »

Ib., l. 7, après *Ep.* 81, 9, intercalez : *De vit. beat.*, 12, 5 et 13, 3; *De Otio*, 7, 1.

Ib., l. 14, fin, ajoutez : *Ep.* 4, 1 (labes mentis) et *Consol. ad Marc.*, 22, 2 (animi labes).

P. 150, après la l. 30, intercalez : Le style de Chrysippe est comparé à une pointe : *De Benef.*, Lib. I, 4, 1.

P. 151, dern. l. : puiqu'elle, lire : puisqu'elle.

P. 152, l. 23 : par, lire : pas.

Ib., après la l. 24, ajoutez : *Ep.* 17, 8 : Vitae, ut ita dicam, additamentum.

Ib., l. 28, fin, ajoutez : *Ep.* 24, 18; *Ep.* 26, 2; *Ep.* 28, 2; *Ep.* 28, 3; *Ep.* 30, 1; *Ep.* 65, 16; *Ep.* 84, 11; *Ep.* 92, 16; *Ep.* 102, 26; *Ep.* 104, 20; *Ep.* 117, 25; *De Ira*, Lib. III, 6, 6; *Consol. ad Marc.*, 5, 6; *Id.*, 24, 5; *De Clem.*, Lib. I, 1, 6; *De tranquill. an.*, 6, 4; *Id.*. 10, 6; *De Benef.*, Lib. II, 35, 3 (sarcina).

P. 154, l. 11, fin, ajoutez : Cf. aussi *Ep.* 82, 19.

Table des matières.

Pages.

Chapitre I. — Les Métaphores et les Comparaisons empruntées à la *Vie militaire* 5

Appendice. — Métaphores et Comparaisons empruntées à la *Chasse*, à la *Lutte*, aux *Combats de Gladiateurs*, et, en général, aux *Jeux publics* des Romains. 38

Chapitre II. — Les Métaphores et les Comparaisons empruntées à la *Médecine* 51

Chapitre III. — Les Métaphores et les Comparaisons empruntées à la *Navigation* et aux *Voyages* 71

I. *Navigation* 71

II. *Voyages* 79

Chapitre IV. — Les Métaphores et les Comparaisons empruntées au *Droit* 88

Chapitre V. — Les Métaphores et les Comparaisons empruntées à l'*Agriculture* et à la *Vie des Champs*, et aux *Arts et Métiers* 103

I. *Agriculture et Vie des Champs* 103

II. *Arts et Métiers* 111

Chapitre VI. — Les Métaphores et les Comparaisons tirées de la *Mythologie*, la *Religion* et la *Philosophie* 119

I. La *Mythologie* 120

II. La *Religion* 121

III. La *Philosophie* 123

Chapitre VII. — Les Métaphores et les Comparaisons tirées de la *Nature*. 124

Chapitre VIII. — Les Métaphores et les Comparaisons empruntées aux *Mœurs et Coutumes*, et, en général, à l'*Homme* . . . 136

Errata et Addenda 155

AL VAN DER HAGHEN TOOMET

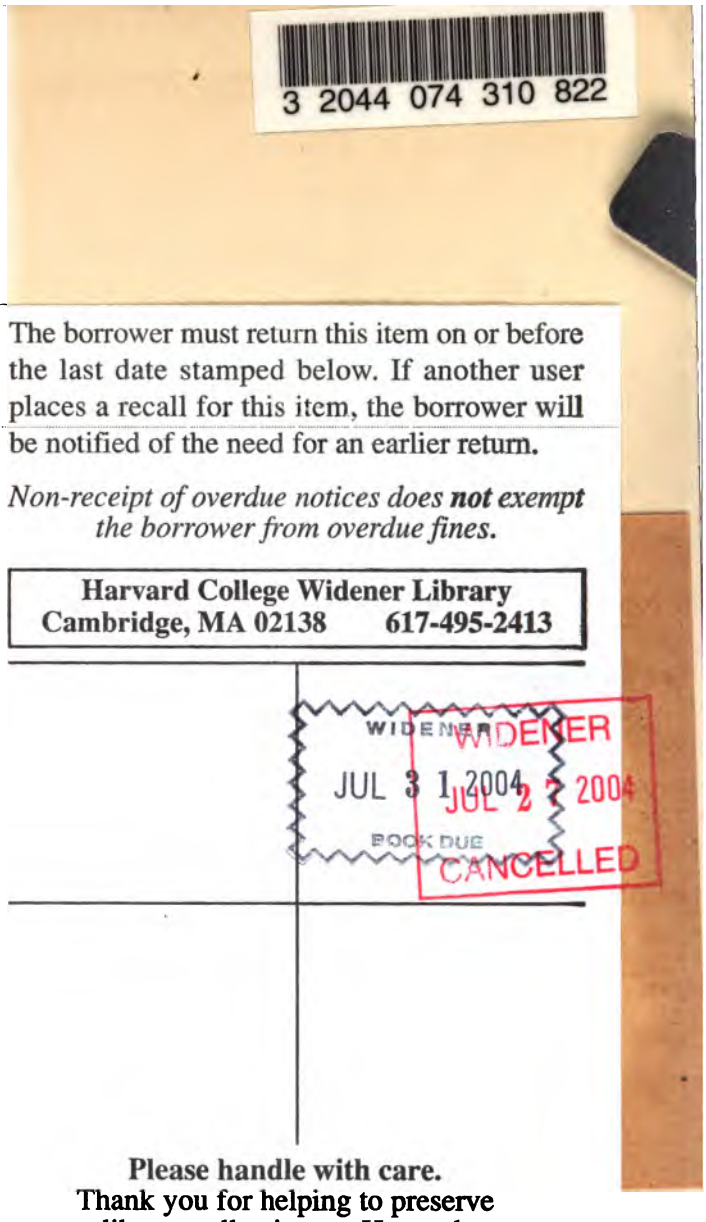
RECUEIL DE TRAVAUX

PUBLIÉS PAR

LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

EN VENTE :

1er Fascicule : *P. Thomas.* Lucubrationes Manilianae. 1888. — Prix : 2 francs.
2e Fascicule : *H. Pirenne.* Histoire de la Constitution de la ville de Dinant au Moyen Age. 1889. — Prix : 4 francs.
3e Fascicule : *F. Cumont.* Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien. 1889. — Prix : 2 francs.
4e Fascicule : *F. Cumont.* Notes sur un temple mithriaque à Ostie. 1891. — Prix : 2 francs.
5e Fascicule : *H. Logeman.* Elckerlyc, a fifteenth Century Dutch morality, and Everyman, a nearly contemporary translation. 1892. — Prix : 4 francs.
6e Fascicule : *J. Frederichs.* Robert le Bougre, premier inquisiteur général en France. 1892. — Prix : 2 francs.
7e Fascicule : *H. Van der Linden.* Histoire de la Constitution de la ville de Louvain au Moyen Age. 1892. — Prix : 4 francs.
8e Fascicule : *J.-J. Van Biervliet.* La mémoire. 1893. — Prix : 2 francs.
9e Fascicule : *L. de la Vallée-Poussin.* Svayambhūpurāna, dixième chapitre. 1893. — Prix : 1 franc.
10e Fascicule : *F. Cumont.* Anecdota Bruxellensia I : Chroniques byzantines du manuscrit 11376. 1894. — Prix : 2 fr. 50.
11e Fascicule : *L. Parmentier.* Anecdota Bruxellensia II : Les extraits de Platon et de Plutarque du manuscrit 11360-63. 1894. — Prix : 2 fr. 50.
12e Fascicule : *J. Bidez.* La biographie d'Empédocle. 1894. — Prix : 5 francs.
13e Fascicule : *L. Willems.* Etude sur l'Ysengrinus. 1895. — Prix : 5 francs.
14e Fascicule : *M. Basse.* De stijlaffectatie in Shakespeare, vooral uit het oogpunt van het euphuisme. 1895. — Prix : 5 francs.
15e Fascicule : *H. Van der Linden.* Les Gildes marchandes dans les Pays-Bas au Moyen Age. 1896. — Prix : 4 francs.
16e Fascicule : *L. de la Vallée-Poussin.* Textes et études tantriques I : Pañcakrama. 1896. — Prix : 4 francs.
17e Fascicule : *Ch. Justice.* Anecdota Bruxellensia III : Le « Codex Schottanus » des extraits « de Legationibus ». 1896. — Prix : 4 francs.
18e Fascicule : *P. Thomas.* Catalogue des manuscrits de classiques latins de la Bibliothèque royale de Bruxelles. 1896. — Prix : 4 francs.
19e Fascicule : *L. Willems.* L'Elément historique dans le Coronement Loïs. 1896. — Prix : 3 francs.
20e Fascicule : *Guillaume Des Marez.* Etude sur la propriété foncière dans les villes du moyen-âge et spécialement en Flandre, avec plans et tables justificatives. 1898. — Prix : 13 francs.
21e Fascicule : *H. Logeman.* Faustus-Notes. A supplement to the Commentaries on Marlowe's « Tragical History of D. Faustus ». 1898. — Prix : 5 francs.
22e Fascicule : *Alfred Hansay.* Etude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond depuis les origines jusqu'à la fin du XIIIe siècle. 1899. — Prix : 4 francs.
23e Fascicule : *E. Rolland.* Une copie de la vie de Théodose le Grand, conservée dans le Baroccianus 183. 1899. — Prix : 1 fr. 50.
24e Fascicule : *H. Logeman.* The English Faust-Book of 1592. 1900. — Prix 5 fr.
25e Fascicule : *J. Bidez.* Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes, publiées avec une introduction. 1900. — Prix . 4 francs.
26e Fascicule : *P. De Reul.* The Language of Caxton's Reynard the Fox. 1901. — Prix : 4 francs.
27e Fascicule : *Jules Mees.* Histoire de la découverte des îles Açores et de l'origine de leur dénomination d'îles flamandes. 1901. — Prix : 4 francs.
28e Fascicule : *H. Logeman.* Elckerlyc-Everyman. De vraag naar de Prioriteit opnieuw onderzocht. 1902. — Prix : 4 francs.
29e Fascicule : *Joseph Mansion.* Les gutturales grecques. 1904. — Prix : 12 francs.
30e Fascicule : *Herm. Smout.* Het Antwerpsch Dialect, met eene schets van de geschiedenis van dit dialect in de 17e en 18e eeuw. 1905. — Prix : 5 fr.
31e Fascicule : *Josué De Decker.* Contribution à l'étude des Vies de Paul de Thèbes. 1905. — Prix : 3 fr. 50.
32e Fascicule : *E. Rolland.* De l'influence de Sénèque le Père et des rhéteurs sur Sénèque le Philosophe. 1906. — Prix : 2 fr. 50.


3 2044 074 310 822
The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.
Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413
WIDENER
JUL 3 1 2004
BOOK DUE
WIDENER
JUL 2 2 2004
CANCELLED
Please handle with care.
Thank you for helping to preserve
library collections at Harvard.